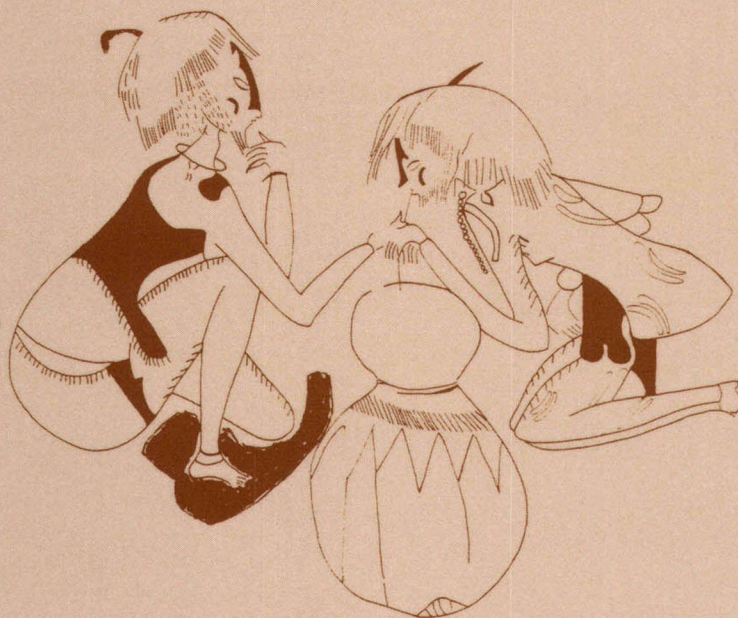


ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

XXV

Iseqqemâren – Juba



EDISUD

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

FONDATEUR DE LA PUBLICATION
GABRIEL CAMPS †

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
SALEM CHAKER
Professeur à l'INALCO (Paris)

CONSEILLERS SCIENTIFIQUES

H. CAMPS-FABRER (Préhistoire et Technologie)
J. DESANGES (Histoire ancienne)
O. DUTOUR (Anthropobiologie)
M. GAST (Ethnologie)
H. CLAUDOT-HAWAD (Anthropologie sociale et culturelle)

COMITÉ DE RÉDACTION

D. ABROUS (Anthropologie)	J. LECLANT (Égypte)
M. ARKOUN (Islam)	K.G. PRASSE (Linguistique)
E. BERNUS (Ethnologie, géographie)	L. SERRA (Linguistique)
A. BOUNFOUR (Littérature)	K. SLIMANI-DIRECHE
R. CHENORKIAN (Préhistoire)	(Histoire moderne et contemporaine)
M. FANTAR (Punique)	G. SOUVILLE (Préhistoire)
E. GELLNER (Sociétés marocaines)	P. TROUSSET (Antiquité romaine)
S. HACHI (Préhistoire)	M.-J. VIGUERA-MOLINS (Al-Andalus)
J.-M. LASSERE (Sociétés antiques)	

ISBN 2-85744-201-7 et 2-7449-0424-4

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, « que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de ses auteurs ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Édisud, 2003

Secrétariat : Maison de la Méditerranée, 5 bd Pasteur, 13100 Aix-en-Provence.

INSTITUT DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES
SUR LE MONDE ARABE ET MUSULMAN (AIX-EN-PROVENCE)
CENTRE DE RECHERCHE BERBÈRE (INALCO-PARIS)

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

XXV
ISEQQEMÂREN - JUBA

ÉDISUD
La Calade, 13090 Aix-en-Provence, France



Gabriel Camps (1997).

Gabriel CAMPS
1927-2002

Le Professeur Gabriel Camps nous a quittés le 6 septembre 2002, emporté par les suites d'une grave maladie.

Né le 20 mai 1927 à Misserghin, en Oranie, il affirma très jeune de grandes capacités intellectuelles. Dès l'âge de huit ans il se passionnait déjà à identifier des collections de pièces romaines. Son père, ingénieur à la Société Nationale des Chemins de Fer Algériens, sut favoriser sa curiosité concernant l'histoire antique de l'Afrique du Nord. Après des études secondaires au lycée d'Oran, il passa ses baccalauréats à Alger en latin-grec en 1944, puis en philosophie en 1945. Après son année de propédeutique, il termina sa licence d'histoire et géographie en 1947 et fréquenta dès 1949 le petit laboratoire de Préhistoire que venait de créer Lionel Balout dans un local du Musée du Bardo. De ce modeste laboratoire allait sortir une pépinière de chercheurs qui fondèrent ce qu'on appela « l'école d'Alger » et dont Gabriel Camps fut l'un des plus brillants, surtout à partir de la création par Lionel Balout (devenu doyen de la Faculté des Lettres d'Alger) du Centre de Recherches Anthropologiques, Préhistoriques et Ethnographiques (CRAPE) en décembre 1955. Le bâtiment moderne et fonctionnel sur trois plans, contigu au Musée du Bardo d'Alger, et dont la construction fut terminée en 1960, allait devenir un instrument de travail de premier ordre.

Durant toutes ces années marquées par la guerre d'Algérie, Gabriel Camps alors professeur d'histoire et géographie dans différents lycées d'Alger, multiplie ses recherches sur le terrain en Algérie, en Tunisie et au Maroc notamment. De l'examen critique des recherches précédentes en préhistoire et protohistoire, il constate que cette dernière discipline demeure le « parent pauvre » et que cet immense domaine reste à défricher. Après la synthèse magistrale de Lionel Balout sur *La Préhistoire de l'Afrique du Nord* (1955), Gabriel Camps présente en thèse principale son énorme travail intitulé : *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques* (1961, 628 p.) et en thèse secondaire : *Massinissa ou les débuts de l'Histoire* (1961, 320 p.). Ces deux livres sur les origines de la Berbérie fondent d'une façon définitive la protohistoire de l'Afrique du Nord et donnent aux recherches sur les Berbères jusque-là éparées leurs « lettres de noblesse » et leur unité.

Après le départ d'Algérie de Lionel Balout en 1962 (avant l'indépendance de l'Algérie), l'entrée de G. Camps au CNRS et son affectation à la direction du CRAPE et du Musée du Bardo, une période incertaine s'annonce en juillet-septembre 1962. Les accords d'Évian accordaient une gestion française durant quatre ans aux instituts de recherches qu'étaient le CRAPE, l'Institut de recherches océanographiques, l'Institut de recherches sur le cancer et l'Institut de recherches nucléaires ; leur financement et leur fonctionnement étaient pilotés par une Commission franco-algérienne de la Coopération.

Gabriel Camps et son épouse, Henriette Camps-Fabrer, décident de revenir en Algérie après leurs vacances d'été et se retrouvent seuls passagers à bord du bateau qui les ramènent en septembre à Alger. Le CRAPE et le Musée du Bardo, que de méchantes rumeurs annonçaient avoir été déménagés en France, sont

immédiatement rouverts ; le personnel algérien retrouve ses fonctions à tous les niveaux et le public des visiteurs peut s'assurer que tout est en place. Gabriel Camps assume alors avec une énergie incomparable les multiples tâches de ses différentes fonctions : cours d'archéologie préhistorique et protohistorique à l'Université d'Alger, séminaires de recherches au CRAPE, direction de diplômes et thèses, direction de la revue *Libyca* et de la collection des Mémoires du CRAPE, missions et fouilles sur toute l'Algérie et au Sahara, travaux pratiques collectifs au CRAPE (en anthropologie physique, typologie préhistorique, étude des poteries, etc.), direction du Musée du Bardo, réfection et création de nouvelles expositions. Outre sa participation à de nombreuses Commissions au CNRS à Paris et à Alger, le directeur et ses adjoints sont assaillis de demandes de conférences, de visites commentées, de réceptions de chefs d'État étrangers. Le Musée du Bardo et le CRAPE font partie des fleurons présentés à tous les invités officiels, du Maréchal Tito au Président Senghor ; les cinéastes, les photographes affectionnent ce palais turc, bien entretenu avec ses salles d'expositions, qui témoignent de la culture du pays sur plusieurs millénaires.

Cet ensemble dynamique suscite des vocations et des passions qu'il faut parfois tempérer en fermant les bureaux de travail à 23 ou 24 heures la nuit. La bibliothèque, déjà riche des documents accumulés par Maurice Reygasse, devient un centre très sollicité et très actif. Une trentaine d'ouvrages sont publiés de 1962 à 1970 ; des centaines d'articles sont diffusés dans *Libyca* et des revues scientifiques françaises et étrangères. Le CRAPE acquiert une renommée internationale et initie des relations avec tous les pays qui s'intéressent au passé de l'Afrique du Nord et du Sahara (de la Méditerranée, mais aussi des pays de l'Est et de l'Amérique).

En 1969, la fin des accords franco-algériens relatifs aux instituts de recherches (à cette date ceux-ci devaient passer sous gestion algérienne), mais aussi les bouleversements universitaires engendrés par Mai 1968 incitent Gabriel Camps à demander son transfert à l'Université de Provence où il était prévu de créer pour lui la première chaire d'archéologie préhistorique. Une partie des chercheurs et des personnels administratifs (une dizaine de personnes) acceptait alors de partir avec leur directeur pour s'installer dans une salle du rez-de-chaussée à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines d'Aix-en-Provence.

À la fin 1969-début 1970 commence la deuxième carrière de Gabriel Camps et de son équipe. Sa nomination au Comité national du CNRS (Anthropologie, Préhistoire et Ethnologie) durant deux mandats successifs lui permet de bien comprendre les mécanismes de fonctionnement du CNRS qui, vus d'Alger, paraissaient opaques et mystérieux. La création de la « Recherche Coopérative sur Programme » (RCP 151), qui proposait une recherche sur le Sahara en quatre ans, avait déjà amorcé à Alger une relation interne avec le CNRS et un financement qui allait remplacer en partie les crédits accordés précédemment par la Coopération franco-algérienne. Ainsi, les recherches pouvaient continuer sans rupture, en gardant une liaison scientifique avec le CRAPE dont le nouveau directeur était Mouloud Mammeri. La RCP 151 arrivant à terme, le Professeur Camps crée alors, en 1969, à l'Université d'Aix, le « Laboratoire d'Anthropologie et de Préhistoire des Pays de la Méditerranée Occidentale » (LAPMO), en sollicitant son association au CNRS. Cette formation lui permet de faire d'abord partie de l'Institut de Recherches Méditerranéennes (IRM), qui évolua ensuite vers une fédération de laboratoires sur la Méditerranée : le « GIS Méditerranée » (Groupe d'Intérêt Scientifique dirigé par le Professeur J.-L. Miège), financée par le CNRS, les Universités et la région Provence-Alpes-Côte d'Azur. Durant les années 1970-1975, après des centaines de réunions souvent âpres et épiques, la « Maison de la Méditerranée » (5/7 avenue Pasteur à Aix-en-Provence)

peut enfin accueillir en tout ou partie les cinq formations fondatrices du « GIS Méditerranée », dont le LAPMO.

Plus tard, en 1985, le « GIS Méditerranée » sera dissous pour permettre la création de l'Institut de Recherches et d'Études sur le Monde Arabe et Musulman (IREMAM). Les préhistoriens du LAPMO rejoignent alors de nouveaux locaux à l'Université de Provence, les ethnologues restent à l'IREMAM. Gabriel Camps est élu membre du Conseil d'administration et du Conseil scientifique de l'Université de Provence jusqu'à sa retraite prématurée en 1990, tout en continuant ses recherches et ses publications. Avec la création de la « Maison méditerranéenne des Sciences de l'Homme » (MMSH, Jas de Bouffan, Aix), l'équipe du LAPMO s'installe enfin dans des locaux plus adaptés et fonctionnels et devient une « Unité Mixte de Recherche » (UMR 6636) du CNRS.

À partir de 1970, Gabriel Camps met en route un projet qui lui tient à cœur et qu'il réalise tout de suite, en édition provisoire, sur stencils tirés à la ronéo : *L'Encyclopédie berbère*. Cette œuvre ambitieuse et gigantesque ne reçoit pas un très bon accueil des linguistes et ethnologues français spécialistes du monde maghrébin et berbère, qui restent frileusement muets. C'est l'époque où des voix officielles en Algérie déclarent que les Berbères « sont une création des Pères blancs » (bien connus surtout pour leur travaux sur la langue et de la culture kabyles) et où le Gouvernement algérien met l'ethnologie au banc des « sciences coloniales ». Tous les proches collaborateurs et fidèles de G. Camps acceptent sans faiblir de travailler à contre-courant de ces opinions peu courageuses et défaitistes. Après le tirage de 40 numéros de l'édition provisoire, le premier numéro de cette *Encyclopédie*, honorée d'un crédit de l'UNESCO, est édité à Aix-en-Provence par Édisud en 1984. Dans une remarquable introduction de quarante pages, Gabriel Camps définit les buts et objectifs du projet, en dressant, à travers l'histoire des Berbères, la liste des grands thèmes et des disciplines qui seront abordés. Cette recherche encyclopédique correspondait bien aux capacités intellectuelles, à l'insatiable curiosité et à l'esprit pionnier, audacieux, de Gabriel Camps.

Son esprit incisif, ses jugements rapides et sûrs, son ironie et son courage ont souvent fait trembler les faibles, les médiocres et prétentieux qu'il savait remettre à leur place en quelques mots. Ceux-ci se sont souvent mépris sur ses qualités humaines, alors que Gabriel était d'une courtoisie, d'une délicatesse hors du commun avec tous ses collaborateurs et collaboratrices, quels que soient leurs grades et leurs fonctions. Homme de foi, profondément croyant et religieux, aimant passionnément l'Algérie et le Sahara, il restait d'une totale discrétion sur sa vie personnelle, que partageait Henriette Camps-Fabrer avec dévouement et générosité.

L'arrivée de Gabriel Camps et de son épouse à l'Université de Provence, malgré les avatars administratifs et financiers de cette époque troublée, donna une impulsion remarquable à l'enseignement et à la recherche en préhistoire dans le midi de la France. Madame Camps-Fabrer encadra durant des années les étudiants dans une véritable école de fouille sur le site de Miouvin et créa la « Commission internationale de la nomenclature de l'os » à qui l'on doit une collection de publications irremplaçables.

Mais les recherches sur le Maghreb et la Méditerranée ne faiblirent pas pour autant. G. Camps publiera *Les civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara* (1974, 336 p.), le *Manuel de recherches préhistoriques* (1980, 460 p., réédité en 1990); *Berbères aux marges de l'Histoire* (1980, 352 p. ; réédité en 1987); *La Préhistoire. À la recherche du paradis perdu* (1982, 463 p., ouvrage couronné par l'Académie française et traduit en italien en 1985); deux livres sur la préhistoire de la Corse en 1988; *L'Afrique du Nord au féminin* (1992, 353 p.), délicieux récits sur les femmes célèbres, tantôt ayant réellement existé, tantôt ima-

ginées. Il dirige aussi l'édition de plusieurs autres ouvrages, crée la collection des *Atlas préhistoriques du Midi méditerranéen français* (10 tomes parus), résultats de recherches réalisées par des étudiants (maîtrises et DEA), une autre collection *Atlas préhistorique de la Tunisie* en collaboration avec l'Institut National d'Archéologie de Tunis (10 tomes publiés). Sa participation à de nombreuses revues scientifiques françaises et étrangères, à de nombreux colloques, produit, de 1945-1952 à 2002, plus de 250 articles se répartissant sur onze rubriques de ses spécialités : de la préhistoire de l'Europe, du Maghreb et Sahara, à l'anthropologie et l'ethnologie, la céramique berbère, l'âge des métaux, les chars préhistoriques, la Corse, la religion, les temps historiques, etc., sans compter les nombreuses notices de l'*Encyclopédie berbère* qu'il signe soit de son propre nom, soit *EB*, C. Agabi, ou C. El Briga.

Plusieurs générations d'étudiants devenus à leur tour enseignants ou chercheurs se souviendront longtemps des cours du Professeur Gabriel Camps et de son épouse, de leurs séminaires et des discussions passionnantes qui les suivaient. Beaucoup de leurs collaborateurs préhistoriens, anthropologues, ethnologues, savent tous ce qu'ils leur doivent en méthode de travail, en conseils et avis scientifiques et soutien moral.

Vingt-cinq volumes de l'*Encyclopédie Berbère*, sont déjà parus. Les collaborateurs de cette œuvre se font un devoir et un honneur de continuer cette tâche collective qui restera fondamentale pour la construction de l'identité maghrébine, son histoire et ses fondements.

Gabriel Camps fut honoré d'un certain nombre de distinctions grâce à la qualité et au prestige de ses travaux et publications :

- Le 18 janvier 1963, il reçoit un prix de la Fondation Lyautey honorant son livre *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*.
- Le 19 août 1975, il reçoit les Palmes Académiques (au grade de chevalier).
- Le 16 décembre 1983, il est nommé membre libre de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer.
- Le 2 août 1984 : officier de l'Ordre national du mérite.
- Le 22 avril 1997 : membre de l'Institut italien de Préhistoire et Protohistoire de Florence.

Il était aussi membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres de Paris depuis 1987, où il fit plusieurs conférences, et membre du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques (CTHS), qu'il fréquentait régulièrement.

Nous avons perdu une grande figure de la recherche, dont les travaux représentaient une vaste synthèse, assez rare, entre les deux rives de la Méditerranée, dans une grande profondeur de temps, une vision généreuse et dynamique, multidisciplinaire, qui a ouvert de nombreuses voies vers l'avenir.

Nous avons aussi perdu un grand ami dont la forte personnalité et l'immense savoir nous confortaient et nous guidaient en toutes circonstances.

MARCEAU GAST
Directeur de recherche honoraire au CNRS
Ancien directeur du LAPMO

La bibliographie des publications de Gabriel Camps est publiée dans *L'Homme méditerranéen*, Hommage offert à G. Camps, publié par l'Université de Provence - Aix-en-Provence, en 1995.

Hommage à Gabriel CAMPS

J'ai malheureusement peu connu Gabriel Camps, sinon en lisant ses travaux, ses livres sur la préhistoire et ses innombrables publications : cette lecture m'a permis de découvrir l'étendue de son savoir. Si je ne l'ai qu'entrevu, j'ai souvent communiqué avec lui par lettres et par communications téléphoniques. Chaque fois – sa voix était immédiatement reconnaissable – j'entendais cette phrase : « Notre prochain volume aborde la lettre A (ou la lettre B ou G), avez-vous une notice à me donner ? » Il s'agissait, bien entendu de *l'Encyclopédie Berbère* qui, dès les premiers fascicules, avait belle allure, avec une couverture illustrée chaque fois par une gravure rupestre différente et des articles dont les figures et les photos rendaient attrayants des textes parfois austères. Bref, cette collaboration a été pour moi un vrai plaisir, me permettant de mettre à jour des observations ou des notes de terrain anciennes et de participer à une œuvre collective de grande valeur.

Mais, il faut que je le confesse, des articles m'ont été attribués, alors que l'auteur était Gabriel Camps. Ce dernier, qui était le maître d'œuvre de *l'Encyclopédie*, rédigeait de nombreux articles dans lesquels il montrait l'étendue de ses connaissances. Il signait certains d'entre eux, mais quelques autres, par modestie, portaient comme seule marque des initiales : EB pour *Encyclopédie Berbère*. J'ai découvert récemment, dans une excellente bibliographie de Lamara Bougchiche sur *Langues et littératures berbères des origines à nos jours* (Ibis Press, 1997), qui est l'ouvrage de référence pour tous les spécialistes, que les articles signés EB m'avaient été indûment attribués. N'étaient-ce pas mes initiales ? Ainsi en est-il des notices E2 (2562-2564) et E4 (2585-2586) du volume XVII et peut-être de quelques autres. C'était pour moi un grand honneur et c'est ici que je viens confesser que ces textes avaient pour auteur Gabriel Camps.

Gabriel Camps était un savant exceptionnel, mais aussi un homme d'une grande chaleur qui a su diriger de nombreux chercheurs ; il a permis de faire connaître la culture berbère à la période clef qui a suivi les indépendances.

EDMOND BERNUS
Directeur d'études honoraire
à l'IRD (ORSTOM)

In memoriam G. Camps Témoignage

J'ai fait la connaissance de Gabriel Camps en 1955, alors que, « professeur de grammaire » au lycée E.-F. Gautier d'Alger, par curiosité pour la préhistoire à laquelle j'avais été initié au Musée de l'Homme, je suivais les conférences de Lionel Balout, dont il était un des disciples préférés. Mes connaissances en la matière étaient légères et L. Balout me dirigea bientôt avec une ferme lucidité vers le commentaire de tel passage de Pline l'Ancien qui l'intéressait particulièrement. Mais, dès lors, l'attention que je me mis à porter au substrat de l'Afrique du Nord antique, à son peuplement et à ses tribus fut le point de départ de relations bien vite amicales avec G. Camps, de peu mon aîné, mais déjà beaucoup plus avancé que moi dans la connaissance de ce large domaine. Au cours d'un demi-siècle ou presque, venus d'horizons quelque peu différents nous nous sommes beaucoup rapprochés dans une cordialité sans nuage.

Je n'insisterai pas ici sur ses admirables qualités humaines, ni sur celles de son épouse, notre chère collègue Henriette Camps-Fabrer, dont par ailleurs l'œuvre

scientifique est tout à fait considérable. Mais je veux souligner le caractère durable de notre relation sous l'aspect de l'érudition. Plus encore que préhistorien, G. Camps était protohistorien, bon latiniste de surcroît, et il a presque d'emblée défini sa méthode de recherche qui en faisait pour ainsi dire un guetteur aux marches de l'histoire : « Entre le préhistorien condamné à la seule étude de documents matériels et l'historien tenté de se laisser conduire par la magie des textes, le protohistorien doit savoir tirer de l'archéologie le maximum de renseignements et suivre, dans les rares récits conservés, le fil subtil de la pensée et du jugement, de l'acte ou de la décision par lesquels un homme ou un clan influa sur son temps et le transforma » (*Massinissa*, 1960, p. 3). Ces lignes pleines de clairvoyance, qui apparaissaient aussi comme une salutaire mise en garde, ne pouvaient que retenir l'attention du philologue converti à l'histoire que j'étais.

Malgré les ramifications multiples et robustes d'une œuvre foisonnante, je crois que son centre de gravité n'a cessé d'être l'étude du monde libyco-berbère à travers les âges. D'où la conception dans l'esprit de G. Camps, il y a une trentaine d'années au moins, d'une *Encyclopédie berbère* que lui seul pouvait entreprendre pour combler une lacune béante. Il l'a menée à la moitié de son cours en quelque vingt-cinq fascicules, dirigeant de nombreux collaborateurs et rédigeant, sous son nom ou sous divers pseudonymes, un très grand nombre de notices. Ayant collaboré à tous les fascicules parus, dans une proportion il est vrai parfois très modeste, je m'honore tout particulièrement d'avoir partagé avec lui, et en profonde communion intellectuelle, la rédaction de l'article *Aethiopes*, qui établit fermement la présence d'un peuplement mélanoderme à la lisière du Maghreb dès l'aube de l'histoire.

Certes, la disparition de G. Camps prive l'*Encyclopédie berbère* d'un souffle irremplaçable, car il lui avait donné vie et elle était, en quelque sorte, à son image. Mais si elle ne saurait suffire à révéler l'ampleur d'une activité scientifique qui s'exerça aussi, et de façon féconde, sur la pré- et protohistoire des îles de la Méditerranée occidentale et singulièrement de la Corse, voire du « Midi méditerranéen français », cette œuvre collective ne laisse pas de dépasser son créateur et de lui survivre en perpétuant son esprit. Groupés derrière Salem Chaker, à qui incombe désormais la lourde charge de diriger la publication, les conseillers scientifiques et les membres du comité de rédaction auront à cœur de mener à son terme une *Encyclopédie berbère* dont chaque fascicule est attendu avec impatience non seulement dans les bibliothèques des Universités et Centres de recherche d'Europe et du Maghreb, mais encore, nous avons pu nous en assurer, dans celles des États-Unis – à preuve, entre autres, les nombreuses références à l'*EB* figurant dans le répertoire toponymique (*Map-by-Map Directory*, I) aux chapitres des cartes de l'Afrique du Nord antique incluses dans le monumental *Barrington Atlas of the Greek and Roman World* (Princeton, 2000).

JEHAN DESANGES
Directeur d'études
à l'EPHE (IV^e section)

Hommage à un maître

Je n'ai vraiment connu Gabriel Camps qu'à partir de mon arrivée¹ à Aix-en-Provence en 1970, encore tout jeune étudiant en linguistique mais déjà fermement décidé à faire carrière de berbérisant. Et, immédiatement, G. Camps a été de ces quelques personnalités² scientifiques éminentes de l'Université de Provence qui m'ont accueilli, encouragé et guidé.

Dans ces années de formation et de préparation au métier de chercheur, Gabriel Camps a joué pour moi un rôle tout à fait particulier, décisif même.

D'une part, en m'accueillant d'emblée, alors que j'en étais encore à préparer mes mémoires de maîtrise, dans son laboratoire, il m'offrait des conditions matérielles et un environnement intellectuel tout à fait exceptionnels pour un tout jeune apprenti-chercheur, avec un petit coin-bureau personnel, un accès immédiat à une documentation sur le monde berbère déjà riche.

D'autre part, en m'associant au projet d'*Encyclopédie berbère*, dès le lancement de l'édition provisoire en 1970, pour laquelle il m'encourageait à rédiger des notices linguistiques, il me donnait la possibilité de faire mes toutes premières armes de chercheur.

Enfin, sur la plus longue durée, en me permettant de m'insérer dans un tissu scientifique pluridisciplinaire de sciences sociales consacré au monde berbère, il m'a assuré l'ouverture indispensable vers les sciences historiques et l'ethnologie. Gabriel Camps m'a permis d'ancrer mes propres travaux de linguistique dans ce terreau humain et social sans lequel toute recherche linguistique peut vite se réduire à un formalisme assez stérile.

Et c'est sans aucun doute cet aspect de son parcours et de son approche scientifique qui m'apparaît le plus fascinant et qui m'aura personnellement le plus influencé : Gabriel Camps était fondamentalement un préhistorien et un proto-historien, mais rien de ce qui touchait au monde berbère ne lui était étranger et toute sa vie aura été un effort permanent pour intégrer les apports des disciplines connexes, établir des ponts vers ces autres savoirs voisins, un effort pour lutter contre les cloisonnements, disciplinaires et chronologiques. Il n'était pas linguiste ni berbérisant au sens étroit du terme, mais il fut le premier à percevoir clairement (dès *Massinissa*, 1961) tout ce que le préhistorien pouvait tirer des données linguistiques berbères, au plan sociolinguistique bien sûr, mais surtout au plan de l'origine et de la diffusion des faits de cultures et des pratiques humaines. Il ne semble pas avoir eu d'influence directe de Georges Dumézil, mais son approche des relations entre langue, culture et société rejoint celle du grand savant ; et elle est particulièrement féconde dans un monde où les traces écrites sont rares. La langue et les traces multiples qu'elle porte et recèle était pour lui un outil essentiel pour la construction des savoirs sur les Berbères.

Dès le lancement du projet d'*Encyclopédie berbère* (1970), G. Camps m'y a donc associé et j'ai exercé de fait dès le départ la fonction de conseiller scientifique pour la linguistique. Ce rôle a été officialisé avec le démarrage de la publication de la version définitive de l'*EB* (vol. 1, 1984).

1. De G. Camps à Alger avant 1969, je n'ai qu'une image imprécise et fugitive, bien que je fréquentais déjà le CRAPE à cette époque et avais un excellent contact avec Marceau Gast qui m'avait aidé à organiser mon premier voyage au Sahara, alors que j'étais encore lycéen. C'est d'ailleurs M. Gast qui m'a encouragé à quitter Paris pour venir rejoindre l'équipe à Aix.

2. Je pense notamment à Georges Mounin et Mario Rossi.

Au cours des 30 dernières années, l'*Encyclopédie berbère* a été pour moi un lieu de collaboration et confrontation permanente avec l'historien et l'ethnologue. Nombre de mes travaux personnels, parmi ceux que je considère comme les plus originaux, n'auraient sans doute jamais pu être réalisés sans cet espace d'échanges pluri-disciplinaires : je pense notamment à mes travaux sur le libyque, sur l'onomastique ancienne (antique et médiévale), à mes reconstructions lexico-sémantiques sur les noms d'animaux domestiques en berbère en liaison avec les travaux des préhistoriens sur l'origine de l'élevage en Afrique du Nord...

À son départ à la retraite en 1990, G. Camps m'avait déjà demandé d'assurer la succession de la direction de l'*Encyclopédie berbère* en cas de défaillance de sa part. Bien que sérieusement diminué par la maladie, il a continué à assumer la responsabilité de la publication de l'*EB* jusqu'au début de l'année 2002. En avril 2002, sentant ses forces décliner mais parfaitement lucide, il m'a demandé de l'accompagner auprès du directeur des éditions ÉDISUD pour lui signifier la passation de responsabilité.

En quelques mois, la maladie a emporté G. Camps, qui est décédé le vendredi 6 septembre 2002 en fin de journée. Ce jour-là, entre 17 et 18 heures, je lui ai rendu visite pour lui apporter ma contribution à la notice « Jeux » ; je lui ai réitéré à cette occasion mon engagement à prendre le relais. Les *Dii Mauri* ont sans doute voulu que je sois la dernière personne de son entourage à le voir vivant. Il était, sur son lit d'hôpital, encore tout à son *Encyclopédie* et avait dans son cartable, sur une petite tablette près de lui, l'essentiel des matériaux du présent volume.

On comprendra que c'est pour moi un devoir moral et scientifique impérieux que de poursuivre la tâche engagée et, avec l'aide de l'équipe large et motivée que Gabriel Camps a dès le départ constituée, de mener à son terme l'*Encyclopédie berbère*.

Je ne peux terminer cet hommage sans évoquer le courage et la présence admirables de son épouse, Henriette Camps-Fabrer, qui, chaque fois que je le lui ai demandé, m'a ouvert le bureau et les dossiers de G. Camps, avec une parfaite mémoire des papiers et documents de son époux. Sa gentillesse, sa disponibilité auront grandement facilité l'édition de ce fascicule.

Enfin, un grand merci à tous les collègues et amis qui ont permis que la publication se poursuive sans retard excessif, qui en nous renvoyant texte et iconographie, qui en rédigeant *in extremis* une notice complémentaire, qui en nous aidant à retrouver les coordonnées de certains collaborateurs... Je voudrais ici témoigner en leur nom de leur volonté à tous de poursuivre l'œuvre initiée par Gabriel Camps.

SALEM CHAKER
Professeur des Universités (berbère)
INALCO - Paris

I71. ISEQQEMÂREN (« tribu » touarègue)

[La graphie de ce nom de « tribu » est fluctuante, en particulier pour ce qui est de la notation des voyelles (Iseqqamaren, Isâqqâmâren, Isaqqamaren, Iseqqemâren...). On retient ici la graphie Iseqqemâren qui est celle du *Dictionnaire des noms propres* (p. 226) et du *Dictionnaire touareg-français* (II, p. 537) de Charles de Foucauld.]

I71a. AUX ORIGINES DES ISEQQEMÂREN

<i>Iseqqemâren</i>	Les Iseqqemâren
<i>Yawi-ten enğey</i>	La crue les emporta
<i>Yekewkelew-ten</i>	Comme des fœtus
<i>Wer yoyé ul-iyen</i>	Elle n'en épargna aucun
<i>Anğey n eɣarɣar</i>	La crue de l'Ighaghar
<i>Édey dey hema...</i>	Édey dey hema...

Air célèbre de *tehiğalt* chanté par la seule survivante de la débâcle d'un campement d'Iseqqemâren Kel Amgid dans l'oued Aluhag, avant 1900.

Les Iseqqemâren, ensemble de onze clans nomades assimilés il y a plus de deux siècles à l'*eṭṭebel* des Kel Ahaggar, semblent bien être les descendants des Saghmara signalés dès le XI^e siècle par El Bekri dans l'Adrar des Ifoghas (*Adar* / « Adhagh », en touareg). Se disant « arabes », ils sembleraient en fait d'origine zénète au milieu d'un groupement touareg d'origine sanhadjienne et huwwâra*, appelé il y a trois siècles les Kel Éhen-Mellen et qui dominait le Tidikelt et tout le Sahara central.

Les Iseqqemâren de l'Ahaggar et de l'Ajjer forment une communauté de nomades répartie depuis l'Immidir au nord jusqu'à la Tazûlet au centre, de la Téféddest jusqu'au Tassili n Ajjer (Tighammar, Tahéhawt, Tamadjert) à l'est. Mais ils fréquentent aussi l'Adrar des Ifoghas, la Tamesna au nord du Niger, les alentours d'In Salah et d'In Guezzam si les pâturages et les conditions de vie leur permettent, afin d'assurer la survie de leurs troupeaux camelins.

Plus que les autres *tawsi*-s (mot souvent traduit par le terme vague de « tribu ») de l'Ahaggar, les Iseqqemâren sont présents un peu partout, tant dans les centres de culture (Amgid, Mertûtek, Tazruk, Ideles, Abalessa, Hirafok, In Amgel, Tamanrasset, Tamadjert, Élezi, etc.) que sur les aires de nomadisation d'un ensemble de territoires qui doit atteindre un million de kilomètres carrés. Leur nombre est relativement restreint et ne dépasse guère le millier d'individus. Avec ce chiffre, les Iseqqemâren forment cependant la *tawsi* la plus importante de l'Ahaggar.

Ses onze clans étaient répartis, suivant l'ancienne structure politique, entre trois *eṭṭebel*-s (unité politique, géographique, humaine et économique chez les Touaregs) :

Eṭṭebel des Kel Ghela : Kel Amgid, Kel Tazûlet, Kel Téféddest, Kel Immîdir, Kel Inghar, Isselamaten, Iheyawen-Hada ;

Eṭṭebel des Taytoq : Kel Ahnet, Kel In-Tunin ;

Eṭṭebel des Tédjéhé Mellet : Kel Uhet, Kel Terûrit.

Bien qu'assujettis au paiement de l'impôt en nature ou *tivsé*, qu'ils devaient servir annuellement à l'*amenûkal* de l'Ahaggar, les Iseqqemâren ont toujours rejeté

l'épithète d'*imɣad* qui désigne les autres tributaires de l'Ahaggar et ont toujours proclamé leur différence. Différence d'origine ethnique, géographique, différence de mentalité, variations dans leurs structures sociales par rapport aux autres *tawsi*t; ils accusent des caractères de segmentarité de type « arabe » que les autres *tawsi*t-s n'ont pas. De plus, les Iseqqemâren se voient affublés d'un générique traduit ordinairement par les « accoudés » (de la racine *ymr*: coude; *aseqqemâr*: « homme qui a l'habitude de s'accouder »; pluriel: *Iseqqemâren*; cf. Foucauld, *Dict. touareg-français* t. IV, p. 1732). Or, ce terme « accoudés » est péjoratif, car il est malséant pour un homme d'honneur de s'accouder dans une réunion publique ou dans l'assemblée du *tindé*. L'interprétation courante de ce vocable est, comme on verra plus loin, discutable.

Dans la littérature ancienne, le premier voyageur à parler d'une population dont le nom évoque celui des Iseqqemâren est El Bekri (1068). Cet auteur cite deux fois les Saghmara en ces termes :

« Le Nil (en fait le Niger), arrivé à Tirca, se dirige vers le sud et rentre dans le pays des Noirs. On voyage sur le fleuve pendant environ trois journées; alors on entre dans le pays des Saghmara, tribu berbère (qui se trouve là) dans un territoire (qui dépend) de Tadmekka. En face, sur l'autre bord du fleuve, est situé Kaoukaou... » (El Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, 1913, p. 338).

Dans le même ouvrage (p. 341), l'auteur continue :

« On peut se rendre par une autre route de Tadmekka à Ghadams : après avoir marché pendant six jours dans une région habitée par les Saghmara, on entre dans une solitude où l'on voyage quatre jours avant de trouver de l'eau. »

On remarquera qu'El Bekri emploie le terme de Saghmara comme un générique de tribu.

Henri Delafosse (*Haut-Sénégal, Niger*, t. I, p. 194) reprend les remarques d'El Bekri en accordant aux Saghmara la suprématie sur tous les territoires de l'ancienne capitale d'Es-Sûk appelée aussi Tadmekket (dont les ruines se situent à environ 45 kilomètres au nord-ouest de Kidal au Mali). Il ajoute que les Saghmara auraient été refoulés par les Iwellemmeden*.

Le docteur A. Richer (1924, p. 71) confirme l'opinion de H. Delafosse en affirmant que les Saghmara auraient été refoulés par l'invasion Songhaï; il ne resterait qu'une petite fraction Iseqqemâren du groupe maraboutique des Tadmekket dans la région de Tombouctou, alors que les autres se seraient installés dans l'Ahaggar et l'Ajjer.

Dans son article « Contribution à l'étude des Touaregs soudanais » (*Bull. de l'IFAN*, t. XVII B, n° 3-4, 1955), Henri Lhote s'élève contre ces schémas historiques; pour lui :

- Les Saghmara n'ont pas été refoulés par les Iwellemmeden, ni par les Songhaï.
- Il n'existe pas d'Iseqqemâren dans l'Ajjer.
- Saghmara = Iseqqemâren, classe particulière de Touaregs « métis d'Arabes ». Iseqqemâren est un générique s'appliquant à une classe sociale et non pas à un nom de tribu.
- Des deux versions donnant l'origine de Iseqqemâren, soit dans l'Adrar des Ifoghas, soit dans le Tidikelt, H. Lhote opte pour la seconde.
- El Bekri aurait étendu à tort le vocable Saghmara à toute la population occupant les territoires de l'ouest et du sud-ouest de l'Ahaggar sur la foi d'un informateur qui devait être lui-même Aseqqemâr. H. Lhote en veut pour

preuve l'absence de ce nom dans les nomenclatures de tribus chez Ibn Hawqal (970), dont l'information a précédé celle d'El Bekri.

- En outre, H. Lhote récuse ce que dit Ibn Khaldoun sur les Saghmara parce que celui-ci les fait descendre des Zenata et parce que la graphie selon ses manuscrits est « Sacman » ou « Saghman » (cf. Ibn Khaldoun, 1934, III, p. 186-187).

Reprenons point par point ces positions critiques d'H. Lhote :

- Si Delafosse et Richer ont parlé de refoulement des Saghmara, que ce soit par les Iwellemmeden, les Songhai ou un autre peuple, c'est peut-être parce qu'ils rapportaient des traditions orales locales qui valent bien les écrits anciens des voyageurs arabes. H. Lhote ne retient comme vérités que les écrits anciens et semble refuser de considérer comme source historique l'enquête de terrain et la littérature orale. S'il y avait des Saghmara à Es-Sûk (Tadmekket) et dans sa région, ce que tout le monde admet, et qu'ils soient partis, c'est probablement sous l'effet de la guerre ou du déséquilibre économique de toute cette région.
- Contrairement à ce qu'en dit H. Lhote, il y a des Iseqqemâren en Ajjer depuis aussi longtemps qu'il en existe en Ahaggar, à Amgid, Tighammar, Tahéhawt, Tamadjert en particulier. Il y en a eu aussi à Ghat et à Ghadamès.
- Sur l'identité Saghmara = Iseqqemâren ; personne ne s'est sérieusement posé la question du lien formel et sémantique entre les deux dénominations.

Comment ce groupe peut-il porter depuis des siècles ce vocable dérisoire « les accoudés » alors qu'il est attesté depuis le XI^e siècle sous l'appellation de Saghmara ? Il est assez probable qu'il a dû se produire un glissement phonétique et/ou une transformation sémantique, devenue calembour comme aiment en utiliser les Berbères entre eux. Voici sur ce point l'opinion de Salem Chaker :

« a) Selon toute vraisemblance, l'interprétation Iseqqemâren = “les accoudés” est un rapprochement a posteriori, une étymologie populaire, plus ou moins facétieuse, élaborée par d'autres groupes. Les surnoms ethniques sont presque toujours passagers et changeants (cf. “Boche”, “Chleuh”, “Fritz”...) ; leur durée de vie est rarement très longue, surtout s'ils ne sont pas repris par la population concernée ; ils restent toujours des dénominations extérieures. Ce qui, a priori, rend plus que douteuse l'interprétation “les accoudés” puisque le groupe en question ne semble pas connaître d'autre terme pour se désigner lui-même.

« b) Le rapprochement Saghmara/Iseqqemâren est phonétiquement plausible : la correspondance /ɣ/ est un fait très courant dans la phonologie et la morphologie berbère en général (cf. *imɣar* > *amaqqar*, etc.). En outre, on estime en général qu'en berbère commun /ɣ/ et /q/ n'étaient que des variantes d'un phonème unique. Quant à la finale /-a/, il s'agit d'un traitement systématique fait en arabe classique des pluriels berbères en /-en/ ; l'usage en est encore quasi général à l'heure actuelle dans les formes arabes des noms de tribus berbères (Zwawa < Izwawen ; Štuka < Aštuken, etc.). On a donc affaire à une correspondance tout à fait régulière pour les noms de tribus : arabe /-a/ < berbère /-en/. Mais plausible ne veut pas dire certain ; il y a seulement de sérieuses probabilités pour que l'identification Seghmara/Iseqqemâren soit exacte.

« c) Enfin, sur le problème de l'étymologie de *Aseqqemâr*, on ne peut rien proposer de solide et de définitif. Cependant, on pourrait le rattacher à la racine (d'origine arabe ? – cela n'est pas absolument sûr malgré les apparences) *ymr* “remplir, pourvoir, prospérer, s'enrichir” (cf. Foucauld 1952, p. 1732) dont le dérivé en *s-* (factitif) : *seymer/sa-ymr* pourrait avoir servi de base de dérivation à notre *aseqqemâr*, qui pourrait alors, de façon plus plausible, s'interpréter comme

“ceux qui remplissent (de richesses)”, “les bienfaiteurs”. Cette hypothèse est étayée par le fait que cette racine *ymr* “remplir” a déjà servi dans l’anthroponymie pour fabriquer des noms propres de personnes (Moyen Âge) : *yeymur-asen* (Yaghmoracen) “il leur a été bénéfique, il les a fait prospérer”. De toute façon, il n’existe pas, dans la langue actuelle, d’autres formes voisines auxquelles on pourrait penser ; à partir des données actuelles, les seules hypothèses possibles ne peuvent renvoyer qu’à :

ymr – *tiymert* / *taymart* : “coude”, “angle”

ymr : “remplir, pourvoir, prospérer”.

On ne peut pas, bien entendu, exclure que la première racine ait eu un autre sens originel (à partir duquel aurait été formé *aseqqemâr*) mais cela paraît peu probable : tous les dialectes berbères s’entendent pour donner à *tiymart/taymert* le sens de “coude/angle”. »

Henri Lhote affirme par ailleurs que les Iseqqamâren sont des « métis » d’Arabes. Or nous n’avons jamais, en Ahaggar, entendu employer cette expression sauf à l’égard des Iregenaten, autre *tawsi*t dont la formation vient effectivement d’alliances d’arabophones avec des femmes berbères.

Les Iseqqemâren ne seraient-ils pas simplement une ancienne « tribu » berbère touchée avant les autres par l’arabité, ayant subi une migration très méridionale vers le Soudan et « touareguisée » à partir du X^e-XI^e siècle, c’est-à-dire lors de l’épopée almoravide, période qui est certainement celle de l’avènement du port du voile dans cette partie du Sahara central ?

Mais reprenons la critique de l’article de H. Lhote.

- Il est possible qu’El Bekri ait extrapolé à toute une ethnie le vocable Saghmara, mais ce qui importe est leur existence. Et si Ibn Hawqal, un siècle plus tôt, ne signale pas les Saghmara, rien n’autorise à nier leur existence à cette époque, ici ou ailleurs.
- En revanche, l’opinion d’Ibn Khaldoun paraît plus décisive. Le célèbre historien distingue, parmi les Berbères, les Zenata, dont les parlers formaient un bloc nettement distinct des autres dialectes berbères. On trouve les dialectes zénètes dans le Gourara, au Mzab, à Ouargla, au Nefzaoua, dans une partie de l’Aurès, dans le Maroc oriental. Le pays zénète est pour Ibn Khaldoun le Maghreb central, entre la Moulouya à l’ouest et la Kabylie et l’Aurès à l’est. C’est-à-dire les Hauts-Plateaux d’Alger, d’Oran et la vallée du Chéliff. Là se trouvait le cœur du pays zénète. « C’est aujourd’hui un pays profondément arabisé, mais les traces zénètes se relèvent partout. » (E.-F. Gautier, *Le passé de l’Afrique du Nord*, 1952, p. 206). Plus loin Gautier explique comment les Botr-Zenata sont devenus des Arabes en s’associant aux Beni Hilal et Beni Soleyem contre les Sanhadja. Il semble qu’il y ait là un fil conducteur pour les recherches futures.

Les Iseqqemâren assimilés par les Kel Ahaggar refusent obstinément une origine commune avec les *tawsi*t-s de ce pays. Ils se disent Arabes, originaires d’In Belbel et du Tademaït, c’est-à-dire du Sahara septentrional par rapport à l’Ahaggar. Ils sont nomades de tradition, mais ne semblaient pas parler arabe avant leur arrivée dans l’Ahaggar. Les Iseqqemâren arabophones d’aujourd’hui ont appris l’arabe depuis peu. En revanche, aucune différence linguistique ne semble exister entre eux et les autres *tawsi*t-s. Néanmoins, l’analyse d’éventuelles variations linguistiques reste à entreprendre.

Ibn Khaldoun fait descendre les Saghmara des fils de Demmer, lequel descend de Ed-Dîdet, l’un des trois fils de Djana qui a engendré la grande famille zénatiene (*Id.*, t. III, p. 186-187) ; plus loin, il mentionne qu’une des fractions de ces Beni-Demmer « s’adonne à la vie nomade et fréquente les plaines situées dans

l'Ifrikia occidentale... », une autre branche habite les « montagnes de Tripoli ». Du ^x^e au ^{xiv}^e siècle, les Saghmara sont donc déjà installés au voisinage et dans les zones de ceux que l'on appellera Touaregs.

Qu'ils se disent « arabes » n'est guère surprenant : d'une part, pour garder leurs distances avec les autres Touaregs d'origine sanhadja, d'autre part, parce qu'ils ont subi plus que les autres l'influence de vrais Arabes hilaliens.

Les Saghmara n'étaient pas les seuls Zenètes du Sahara central. Ceux-ci étaient légions dans le Touat, le Gourara jusqu'au Mali. Longtemps le contrôle des espaces sahariens de ces zones a dû être partagé avec les Sanhadja au voile dont les Touaregs sont les derniers tenants. Tantôt ennemis, tantôt alliés, les descendants des Zénètes n'ont gardé de leurs origines qu'un sentiment d'indépendance, voire d'hostilité à l'égard de l'autre « famille », avec ce souvenir « d'arabité » plus marquée, qui était en quelque sorte leur quartier de noblesse.

On pourrait ainsi comprendre les affinités sociologiques des Iseqqemâren avec les Mrâbtîn d'In Salah et de Tîr (du Tidikelt), qui eux aussi se disent « Arabes » alors qu'ils sont berbérophones. Les alliances parentales entre ces deux groupements étant exclues, l'analyse génétique de ces populations pourrait donner de précieuses indications sur ces pans obscurs de l'histoire du peuplement de ces régions. Et justifier du même coup à travers l'histoire les comportements et les stratégies politiques des uns à l'égard des autres.

Cependant la mémoire collective a gardé encore vivaces certaines traces de l'arrivée des Iseqqemâren de l'Ahaggar. Nous avons pu relever avec l'aide de G. Barrère en 1973 le récit de Šawi ag Buhi, alors *amɣar* des Kel Téfédést à Ideles. Ce récit permet de reconstituer une partie de ce qui a pu se passer au Sahara central durant la période qui correspond exactement à l'épopée des Sa'dides au Soudan, lesquels semblent avoir été en relation avec le royaume touareg fondé par un chérif du Maroc qui créa la dynastie des Imenân*, déchue vers le milieu du ^{xvii}^e siècle.

Récit de Šawi ag Buhi

« Nous, Iseqqemâren, descendons d'Arabes de la région d'In Bebel [Tademaît]. Notre pays est le même que celui d'Abdelkader ben Jilali des Kel Ghezzi [saint vénéré dans tout le Sahara central d'origine maraboutique], c'est-à-dire Ahl 'Azzi*.

« Les populations païennes se mirent sur le pied de guerre. À cette époque, les Iseqqemâren devaient leur donner comme tribut une adolescente pubère. Jusqu'au jour où un homme arriva alors que sa cousine "croisée" venait d'atteindre sa puberté depuis peu. On la coiffait et elle sanglotait. L'homme interrogea les femmes qui coiffaient la jeune fille : "Que lui est-il arrivé ?" Elles répondirent qu'aujourd'hui son tour était venu ; le roi des païens allait l'emporter et la prendre comme épouse.

« L'homme resta là et se voila la face de honte. Il se couvrit et resta ainsi jusqu'à l'heure de la méridienne. Il alla voir les gens et leur dit qu'une chose aussi odieuse ne devait pas subsister chez eux et que tous devaient se préparer à partir le soir même : "Vous partirez à l'heure du souper, et qu'il ne reste pas âme qui vive dans une tente de vrais musulmans !"

« À l'heure du souper, ils se mirent en marche. Ils marchèrent, marchèrent, marchèrent jusqu'à l'aube. Ils atteignirent un puits, y firent boire leurs bêtes et s'en allèrent après l'avoir comblé.

« Alors, au milieu de la matinée, le roi en question, ou plutôt cette créature de Dieu, s'aperçut que sa femme ne l'avait pas rejoint. Oh ! Oh ! il entra en courroux et partit à sa recherche. Mais les Iseqqemâren avaient décampé la veille. Les

païens marchèrent, marchèrent (sur leurs traces) jusqu'à ce qu'ils arrivent au puits comblé. Leurs chevaux et chameaux avaient soif, ils durent rebrousser chemin et revenir à leur village. Cependant, les Iseqqemâren continuaient leur trajet, buvaient aux puits qu'ils rencontraient et les comblaient au fur et à mesure de leur progression.

« Enfin, un jour, les troupes s'affrontèrent et se battirent jusqu'à ce que les Iseqqemâren soient vainqueurs. Par la suite, ils émigrèrent aux Tawat(s), au Tademait et au-delà. Toutefois leur histoire n'est pas finie.

« Ils créèrent des jardins à In Salah ; ils se sont entendus avec les Arabes d'In Salah qui cultivaient déjà des jardins. Le roi (je pense que c'était l'aïeul d'Amud des Imenan*) leur dit : "Entrons en Ahaggar !" Ils refusèrent. Mais le roi les persuada sournement et ils finirent par le suivre en décampant du Tademait vers l'Ahaggar, alors que lui-même envoya ses campements dans l'Ajjer.

Lorsque les Iseqqemâren arrivèrent en Ahaggar, ils alignèrent toutes leurs chamelles et descendirent la vallée de Telughat (près d'Ideles) ; ils envoyèrent un messenger... [coupure dans le texte].

« Donc, ils arrivèrent à Eherakki, il (le roi) leur dit : "Maintenant, que chacun se rassasie ; que ceux qui ont entravé les chamelles les égorgent (pour s'en nourrir), que ceux qui doivent monter la garde le fassent ! Rassemblez toutes les armes près de moi et amenez-moi la peau d'une bête que vous aurez dépecée." On lui apporta la peau, on rassembla toutes les armes, il en fit une brassée et les mit dans la peau.

« Alors, lorsque le soleil fut couché, il leur dit : "Allumez un feu dans les tamaris !"

« Les Kel Ahaggar les rejoignirent (grâce au feu). Malheur à eux ! Les cris de guerre fusèrent. Lorsque les Iseqqemâren se précipitèrent vers le roi (pour récupérer leurs armes), celles-ci étaient enfermées dans la peau. Ils se jetèrent les uns sur les autres en courant vers la montagne Ilusaren. Ils tombaient sous les coups, tombaient, tombaient. Les Kel Ahaggar les pourchassèrent jusqu'au pied d'Ilusaren. Sept individus montèrent jusqu'au sommet de cette montagne qui est en aval de Eherakki : le chef des Iseqqemâren, Ehennek, avec trois des fils de sa sœur et ses trois propres fils aussi. Le chef des Kel Ahaggar et celui des Dag Ghali suivirent leurs traces. Ils avaient trois chameaux, un de bât, les deux autres de selle. Lorsqu'ils atteignirent le col appelé Téhé-n-Beydegen, ils les virent tels des damans au sommet de l'Ahaggar. Ils leur firent signe de loin. Les Iseqqemâren restèrent là jusqu'à ce que leur chef leur dise : "Ne bougez pas d'ici. Si c'est la paix qu'ils cherchent, je la leur accorderai ; si c'est le mal, c'est vous qui les tuerez. Je discuterai avec eux pour obtenir la liberté. Je descendrai la vallée, vous me verrez dès que je me séparerai d'eux."

« Donc, il saute de pierre en pierre et quand il arrive auprès des Kel Ahaggar, Ehennek les salue. Ils répondent : "Sache, si c'est la guerre, que nous enlèverons tes jeunes gens et même que nous les tuerons tous ! Si nous faisons la paix avec toi, eh bien, nous nous habituerons à toi." Ehennek répondit : "J'ai six combattants, le septième c'est moi ; aujourd'hui les Kel Ahaggar nous ont pillés, ont enlevé nos hommes ; mais nous ne nous vengerons pas sur les enfants et les femmes (ce n'est pas dans nos habitudes)." Ils lui dirent : "Eh bien, nous ferons la paix avec toi ! Convenons de nous rencontrer dans un an. Si tu ne viens pas, nous saurons que tu es entré en dissidence. Si tu viens à nous, nous saurons que nous aurons fait la paix avec toi." Ils lui donnèrent le chameau de bât, deux outres et un sac avec des provisions, des fromages sans doute.

« Bref, les Kel Ahaggar s'en sont retournés ; Ehennek et les siens se sont retrouvés dans l'E-elé de Tasa-n-Tallaq. Ehennek alla jusqu'au Tawat chez ses suzerains qui étaient les Kel Ehen-Mellen. Il leur dit : "À ce jour, je me suis rendu aux Kel Ahaggar, j'ai été vaincu. Si vous ne m'accordez pas votre appui,

je ne pourrai pas protéger mes pauvres gens. Ne m'accusez pas alors de trahison." Mais il n'obtint pas d'engagement positif des Kel Éhen Mellen.

« Il attendit, attendit, jusqu'à ce qu'arrive la date fixée. Il prépara son équipement pour se rendre chez les Kel Ahaggar. Il marcha, marcha, jusqu'à ce qu'il arrive dans la Téfédést blanche en aval d'Abezu, là où se trouve un dyke qu'on appelle Ugda.

« C'est là qu'étaient installés tous les campements des Kel Ahaggar. Quand il eut avancé dans cette zone de pierrailles, sa caravane et ses gens s'arrêtèrent et firent baraquier là. Alors, il s'enveloppa dans son voile de laine, s'en ceignit, saisit sa javeline et prit un sac en peau qu'il remplit de tabac. Il marcha, marcha jusqu'à ce qu'il vît les campements. Il remarqua une grande tente et sut que c'était celle de l'*amenûkal* de l'Ahaggar. Il s'y présenta, les gens faisaient la sieste. Il se glissa alors entre les paravents (*nattes, éseber*) et le velum et resta là tapi. Il demeura ainsi jusqu'à l'heure de la deuxième prière canonique.

« L'*amenûkal* se leva et dit à ses gens de battre le tambour. Tous les Kel Ahaggar sans exception se rassemblèrent autour de lui. Il leur dit : "Que faut-il faire (au sujet du rendez-vous avec les Iseqqemâren) ?" Les hommes lui répondirent : "C'est toi qui sais." – "Sachez que si Ehennerék ne vient pas ce soir, date que nous avons convenue avec lui, c'est qu'il nous a trahis."

« Tout le monde se mit à la recherche d'Ehennerék ; on alla dans toutes les directions. Ehennerék sortit alors et se planta devant la tente en se montrant. L'*amenûkal* dit : "Qu'est-ce que c'est ?" Ehennerék prit le sac rempli de tabac et le lui lança sur la poitrine : Vlan ! Il le jeta au roi.

« Alors on battit à nouveau le tambour comme convenu. Le tabac fut entièrement partagé, et voilà, ce fut la paix ! C'est comme cela que les Iseqqemâren ont émigré et sont entrés en Ahaggar. »

Commentaire

En août 1973, Šawi ag Buhi, *am̄yar* des Kel Téfédést, nous raconta spontanément cette version de l'arrivée des Iseqqemâren en Ahaggar ; il la tenait lui-même de Anaba ag Amellal, frère de Atisi, l'ancien *amenûkal* de l'Ahaggar après 1900.

Son récit fut enregistré et transcrit mot à mot avec l'aide de quelques habitants d'Ideles puis vérifié dans son contenu auprès d'autres vieillards. Les références à l'obligation de fournir au grand chef suzerain une ou plusieurs filles pubères chaque année à titre d'impôt sont fréquentes dans la littérature orale au Sahara central et dans les zones sahéliennes. Elles concernent toujours des groupes ethniques qui justifient à travers cette légende leur révolte contre une autorité jugée odieuse et injuste. En dehors de son aspect mythologique, ce récit permet de situer trois étapes de l'histoire de ce groupe.

- Sa dépendance vis-à-vis d'une ethnie non musulmane dans un territoire non défini, mais visiblement situé au sud, en région sahélienne.
- Son installation au Tadmait et au Tawat. La création de jardins en rapport avec des « Arabes » d'In Salah. Sa dépendance à cette époque, de suzerains appelés Kel Éhen-Mellen (gens de « tente blanche », gens du Sahara, par rapport aux gens de « tente noire », ceux du Soudan).
- La migration en Ahaggar à la suite d'une bataille perdue mais surtout en raison de la défection des autres suzerains (Kel Éhen-Mellen) sur lesquels le narrateur ne donne aucune information.

Autrement dit, les Iseqqemâren auraient voulu, avec l'aide des Kel Éhen-Mellen, battre les Kel Ahaggar sur leur territoire, afin de s'y maintenir sans reconnaître l'autorité de ces derniers. On peut en déduire que ce projet de

conquête n'enchantait guère les Kel Éhen-Mellen et que les Kel Ahaggar devaient être plus forts qu'eux. Peut-être aussi que ces Kel Éhen-Mellen ne représentaient pas la même homogénéité politique et militaire que les Kel Ahaggar et qu'ils n'avaient de suzerains que le nom.

Remarquons aussi que ce vaste « royaume » des Imenân dont les traditions orales, en Air, en Ajjer et en Ahaggar rappellent encore l'existence, n'est pas signalé par les historiens arabes. À cette époque, l'histoire des Sa'dides défrayait la chronique et l'emportait sur le reste des événements. Étant donné le nombre des Iseqqemâren, un millier environ au début du ^{xx}e siècle, chiffre majoritaire par rapport aux autres clans et les espaces importants qui leur furent concédés, on peut en déduire que :

- ces territoires, tous périphériques, devaient être inoccupés et donc disponibles ;
- les Iseqqemâren ne se sont pas installés là, à quelque 800 km au sud d'In Salah, uniquement à cause d'une bataille perdue, mais certainement parce qu'ils avaient besoin de ces espaces qui leur donnaient accès au Soudan ;
- les différences profondes qui opposaient les Iseqqemâren aux *tarwsît-s* de l'Ahaggar avaient pour origine leur appartenance à la grande famille zénète.

Il reste à expliquer les raisons et la pertinence de quelques détails de ce récit. L'homme qui décide de relever l'honneur du groupe, à propos de la jeune fille pubère, est le cousin croisé de la fille, c'est-à-dire le fils de la sœur du père de cette fille ou le fils du frère de la mère de cette femme. Dans l'organisation sociale touarègue, cet homme et cette femme sont en relation de familiarité et promis au mariage. En outre, cet homme est le successeur en puissance de son oncle maternel en ce qui concerne le commandement du groupe. Il est donc une personne « autorisée » dans tous les sens du terme ; ses demandes d'explication, son attitude et sa décision sont tout à fait pertinentes dans le cadre traditionnel des rapports de parenté et des rapports sociaux chez les Touaregs.

La même référence à cette relation neveu/oncle maternel est reprise à propos des derniers combattants. Ehennek, le chef des Iseqqemâren, se replie avec les trois fils de sa sœur et ses trois propres fils. Ce choix est symbolique de la parenté touarègue. Les neveux nourris (dans la tradition et en cas de besoin) par leur oncle maternel sont à ses côtés dans cette guerre pour jouir de sa fortune, le soutenir, le défendre ou lui succéder ; mais les héritiers de ses biens personnels sont ses fils, qui sont là eux aussi. Le guerrier, le chef, ne peut trouver d'auxiliaires plus précieux, plus complémentaires que ses fils et les fils de sa sœur. L'ordre deux fois trois plus un, qui fait sept, n'est pas non plus un hasard : il représente une suite de symboles bénéfiques.

L'offrande provocante et fière (« il lui lance sur la poitrine ») d'une sacoche de tabac du Tawat est à la fois symbolique et matériellement très estimable. Les nomades du Sahara central ont toujours été très friands du tabac du Tawat, mais les habitants de cette région ont gardé jalousement l'exclusivité de cette culture. À tel point que lorsque des agriculteurs furent invités à mettre en culture les terres de l'Ahaggar au milieu du ^{xix}e siècle, ils vinrent s'installer à condition que jamais les Touaregs ne fassent cultiver, pour les commercialiser chez eux, le tabac et le piment, conditions respectées jusqu'à ce jour. Ce tabac, chiqué ou fumé, était leur seul et rare excitant avant l'apparition récente du thé (début du ^{xx}e siècle).

Fumer ou chiquer le tabac ensemble était une activité symbolique au même titre que le partage d'un repas et la consécration d'un accord de paix. Sous diverses les latitudes, cet acte a eu le même sens.

Conclusion

Cette histoire (qui n'est pas la seule) se rapportant aux conditions d'intégration du groupe de clans Iseqqemâren apporte un éclairage sur les deux grands mouvements du redécoupage politique au Sahara central entre les XVII^e et XVIII^e siècles : d'une part l'existence d'un « royaume » touareg au XVII^e siècle sous l'égide d'un chérif du Maroc, d'autre part la reprise du pouvoir local et l'éclatement de ce royaume qui semblent se conjuguer avec le reflux des Marocains à l'ouest, à propos des redevances sur les mines de sel de Tighazza et la domination du Mali. Il semble que les Touaregs de l'Ahaggar aient représenté alors au XVIII^e siècle la force la plus importante dans ces territoires, exerçant une attraction centripète en agglomérant des clans comme ceux des Iseqqemâren et en tenant sous leur contrôle, à mille kilomètres de leur base (qui était le massif de l'Atakor) des populations d'agriculteurs et des commerçants qui les nourrissaient périodiquement. Les Iseqqemâren, bien que d'abord hostiles aux Kel Ahaggar, ont accepté de les rejoindre car ils pouvaient continuer à mener leur vie pastorale sur de grands espaces en accédant sans difficulté aux territoires africains au sud du Sahara. À cette époque, ces régions représentaient le réservoir inépuisable de richesses et de ressources pour ces nomades, alors que la face méditerranéenne avec Ouargla comme épiscentre était beaucoup moins prestigieuse et beaucoup moins facile à exploiter. C'est la période coloniale qui, au début du XX^e siècle, a rattaché économiquement, politiquement et même culturellement, d'une façon radicale ces populations au Maghreb par un découpage artificiel des frontières. Aujourd'hui encore, malgré l'hécatombe de troupeaux et d'hommes provoquée par la sécheresse du Sahel entre 1971 et 1975 et en 1981, une partie des Iseqqemâren est retournée au nord Niger, fascinée par cette vie pastorale qu'ils sont prêts à assumer le plus longtemps là où elle leur sera encore permise.

M. GAST

171b. ISEQQEMÂREN : L'ORGANISATION SOCIALE

Les Iseqqemâren, au début du XX^e siècle, payaient à l'*amenukal* de l'Ahaggar une redevance annuelle ; cependant ils refusent d'être assimilés aux tributaires (*imɣad*) et se considèrent d'un statut supérieur.

Les Iseqqemâren forment une *tawsit*. Ce terme possède plusieurs significations : il désigne l'articulation de la main ou du pied, la natte, le piège circulaire et le clan (dans son *Dictionnaire touareg-français* [III : 1533], Foucauld donne à ce terme le sens de « paume de la main » ou « plante du pied », « natte d'*afezu* » et aussi « tribu, peuple, race », par extension « espèce, catégorie »), acceptions qui ont en commun l'idée d'articuler ou de relier des éléments, que ce soit dans le registre du corps, de la vannerie ou de la parenté.

Les membres d'une *tawsit* s'identifient comme les descendants d'un ancêtre éponyme féminin, c'est-à-dire comme un groupe d'utérins dont la généalogie précise a été bien souvent oubliée. Ils constituent autrement dit un matriclan (sans fonction exogamique).

La *tawsit* se subdivise, selon son importance, en plusieurs segments qui, de la même façon, ramènent leur origine à une ascendance féminine. On les appelle *taqabilt* (mot d'origine arabe) ou *ayref*, quelquefois également *tawsit*, en les opposant dans ce cas à *tawsit ta maqqaret* « la grande *tawsit* ».

La *tawsit* des Iseqqemâren compte onze *taqabilt* (pl. *tiqabilén*, *teqebâl*), dont deux (les *Kel-Uhet* et les *Kel-Têrûrit*) ont été cédées aux *Têgehé-Mellet*, et deux autres (les *Kel-in-Tûnîn* et les *Ikuṭṭisen*) aux *Taytoq*, lors du partage de la confédération politique (*eṭṭebel*) des *Kel-Ahaggar* dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, par l'*amenûkal* Sîdi ag Mohammed-Elxir.

Ce partage politique correspond à la division « parentale » des Iseqqemâren qui, selon la tradition orale, se répartissent en trois branches issues de trois sœurs : d'une part les *Kel-Uhet*, d'autre part les *Kel-Têrûrit*, *Ikuṭṭisen* et *Kel-in-Tûnîn*, enfin les sept *taqabilt* restant dans l'*eṭṭebel Kel-Ahaggar*.

Ce dernier groupe se ramifie encore en deux lignées descendant des sœurs *Sukka* et *Adenek* (ou *Ult Adenek* : fille d'Adenek).

On raconte que *Sukka* a engendré les *Kel-Têfedest*, *Kel-Inyer* et *Kel-Amegid* ; les *Kel-Inyer* citent le nom d'un chef qui aurait été commun aux trois groupes : *Xaj-yabda ag Xajenna*. D'autres informations vont dans ce sens : d'abord le paiement collectif d'une partie de la redevance annuelle (*tiwsê*), ensuite le fait qu'ils aient été liés ensemble par un contrat de protection (*temazlayt*) à un lignage de suzerains, les *Ikerremoyen*, enfin la présence du sentiment de *tamañheq* (sorte de jalousie, pudeur, honte) entre eux, alors qu'elle n'est pas de rigueur envers les autres *taqabilt* d'Iseqqemâren ou les groupes étrangers.

La deuxième femme, *Adenek* (ou *Ult Adenek* : fille d'Adenek ?) est dite mère des *Kel-Tazûlet*, *Iheyawen-Hâda*, *Kel-Immîdir*, *Iselâmâten*. Les trois premiers segments versaient une partie de l'impôt annuel (*tiwsê*) en commun ; les indications concernant les *Iselâmâten* font défaut ; on sait qu'ils représentaient au début du siècle une petite fraction assez pauvre, pratiquement agrégée aux *Kel-Immîdir* avec lesquels ils nomadisaient (Benhazera 1908, p. 157). Par ailleurs, il existe de la *tamañheq* entre ces groupes.

La confirmation de ces données se trouve dans le *Dictionnaire des noms propres* du Père de Foucauld (p. 30), qui signale l'existence d'appellations génériques pour désigner ces groupes : *Kel-yaris* était encore il y a cinquante ans le surnom des *Kel-Amegid*, *Kel-Têfedest* et *Kel-Inyer*, tandis que *Kel-Adenek* servait à dénommer les *Kel-Tazûlet*, *Kel-Immîdir* et *Iheyawen-Hâda*.

On voit que la *tawsit*, qui délimite la frontière de l'unité parentale la plus large, est segmentée à différents niveaux. Chaque fois, un cercle plus concis de parents utérins se définit par rapport à un ancêtre féminin (*ma* : « mère ») se rapprochant de la génération d'Ego. Le vocabulaire cependant n'enregistre pas de façon précise ces nuances ; l'emploi même de *tawsit* et *taqabilt* reste indécis, ce qui laisse supposer la constante évolution de ces découpages et les fractionnements perpétuels des sections.

Bien que se reconnaissant comme *tawsit*, les Iseqqemâren n'ont plus de chef (*amyar-n-tawsit*) pour représenter l'ensemble.

Un indice de leur ancienne cohésion réside dans la coutume de payer à tour de rôle, comme partie du tribut annuel (*tiwsê*), un *éseber*, paravent de paille, tressé et décoré collectivement par les femmes de chaque sous-groupe, et pour la fabrication duquel tout homme marié est tenu de fournir une part de paille et de cuir.

Toutes les *taqabilt* par contre ont chacune à leur tête un *amyar* dont les successeurs se choisissent, en règle générale, dans la ligne utérine, *eddûnet wi n tésa* : « gens (ou parents) du ventre, côté maternel ».

Les concepts de *tésa* (« le ventre », matrilinee) et *tadâbit* (descendance matrilineaire d'un homme) sont systématiquement associés aux notions de *tiwsê* et de *temazlayt*, qui déterminent des rapports de dépendance entre deux unités

d'utérins, l'une suzeraine, l'autre tributaire. Que ce soit entre l'*amenûkal* et une *tawsit* d'*imɣad* (contrat de protection : *tizwé*), ou bien entre deux familles d'*Ihaggâren* et d'*imɣad* (*temazlayt*), les liens de suzeraineté, indivisibles et inaliénables, se transmettent chez les deux parties en jeu, en ligne maternelle.

D'autre part, dans un sens plus général, les Iseqqemâren entendent par *tabâ-dit* les ayant droit à l'héritage du commandement et des biens collectifs du matrilineage, dont on a l'usufruit mais qui sont, de même, inaliénables. Chez les *Ihaggâren* (suzerains), les biens collectifs qui accompagnent la succession à la chefferie consistent essentiellement en droits sur les *imɣad* (tributaires). D'autre part, les biens des personnes mortes sans héritiers constituent une sorte de « trésor public », *éheré-n-eṭtebel* (*Dict. touareg-français*, p. 1924), dont l'usufruit revient normalement à l'*amenûkal*, mais que ce dernier laisse en général aux chefs (*amɣar*) de *tawsit*; ce fond sert à aider le cas échéant les familles nécessiteuses.

Enfin, dans le groupe des *Kel-Inyer*, l'oncle maternel cède au neveu ses armes (épée : *takûba*, fusil), sa selle de chameau et un sac de cuir (*abawn*) avec des vêtements neufs, objets de prestige qui marquent la qualité sociale d'un individu.

Chaque *taqabilt* est elle-même découpée en groupes agnatiques formant des unités résidentielles patrilocales : *amezzay*. Ce mot signifie « campement » au sens propre, mais implique la parenté patrilineaire de ses membres qui sont *eddûnet wi n arûri*, « parents du dos ».

Chaque famille nucléaire forme une « tente », *éhen** au sens restreint, terme se référant à la fois à l'abri (tente de peau) et à son contenu matériel et humain.

Sur le plan matrimonial, les Iseqqemâren acceptent de prendre épouse à l'extérieur de leur *tawsit* à condition que les enfants soient rattachés au groupe du père. Si ce contrat est accepté, ils s'allient avec des clans arabes tels que les Chaamba, considérés comme des alter Ego, plus volontiers qu'avec les *imɣad* (tributaires) qu'ils considèrent de statut inférieur.

Par contre ils refuseraient l'alliance avec les *Ihaggâren* (suzerains) car ces derniers sont « supérieurs » et « garderaient les enfants dans leur *tawsit* ». D'une manière générale, selon *Agunana* des *Iheyawen-Hâda* (Iseqqemâren), on ne fait que peu de mariages en dehors du groupe, car les enfants d'une femme étrangère sont toujours considérés comme des étrangers, et ils retournent dans l'*ayref* auquel ils appartiennent si, par exemple, on répudie la mère.

Ainsi, on constate qu'en 1976, au moment du recueil de ces données, la logique matrilineaire structurait fortement les représentations de l'ordre social chez les Iseqqemâren, ce qui n'est peut-être plus le cas aujourd'hui.

H. CLAUDOT-HAWAD

BIBLIOGRAPHIE

- BENHAZERA M., *Six mois chez les Touaregs de l'Ahaggar*, A. Jourdan, 1908.
- BERNUS E., *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*, Mémoire ORSTOM n° 94, Paris 1981.
- BERNUS E., BONTE P., BROCK L., CLAUDOT H. (sous la dir. de), *Le fils et le neveu, jeux et enjeux de la parenté touarègue*, Cambridge Univ. Press, éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1986.
- CLAUDOT H., *La sémantique au service de l'anthropologie*, éditions du CNRS, Paris, 1982.
- CLAUDOT H., « Étude formelle de la parenté chez les Touaregs de l'Ahaggar, Sahara algérien. L'exemple des Isseqqamarènes », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée* n° 24, 1977, p. 125-139.
- DELAFOSSÉ H., *Au Sénégal, Niger*, 3 vol., éditions Larose, Paris, 1912.

- EL BEKRI, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. Mac Guckin, de Slane, A. Jourdan, Alger, 1913.
- FLORIMOND (C^{ne}), *Rapport annuel 1940*, Archives d'Outre-Mer, Aix-en-Provence.
- FOUCAULD P. de, *Dictionnaire touareg-français*, 4 vol., Paris, Imprimerie nationale, 1951-1952.
- GARDEL G., *Les Touaregs Ajjer*, Institut de recherches sahariennes, éditions Baconnier, 1951.
- GAST M., « Les Kel Rela : historique et essai d'analyse du groupe de commandement des Kel Ahaggar », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée* n° 21, 1975, p. 45-65.
- GAST M., « Pastoralisme nomade et pouvoir ; la société traditionnelle des Kel Ahaggar », *Pastoral Production and Society*, Maison des Sciences de l'Homme et Cambridge University Press, 1979, p. 201-220.
- GAST M., CHAKER S., « Sagmara, Saghmara et Iseqqamarènes à travers l'histoire du Sahara central », *Recherches sahariennes*, Cahier n° 1, 1979, p. 73-79.
- IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, 4 vol., Geuthner, Paris, 1925-1956.
- LHOTE H., *Les Touaregs du Hoggar*, Payot, Paris, 1955.
- LHOTE H., « Contribution à l'étude des Touaregs soudanais », *Bull. de l'IFAN XVII B*, n° 3-4, 1955.
- NICOLAISEN J., *Ecology and culture of the pastoral tuareg with particular reference to the tuareg of Ahaggar and Ayr*. The National Museum of Copenhagen, 1963.

I71c. ISEQQEMÂREN : ÉLÉMENTS DE DÉFINITION GÉNÉTIQUE

Introduction

Les études que nous avons menées sur les Berbères pendant de nombreuses années ont été consacrées en grande partie aux nomades et semi-nomades du Sahara central et méridional.

Dans cet espace hyperaride et, en particulier dans les massifs montagneux du Hoggar et du Tassili n'Ajjer, nous avons à plusieurs reprises côtoyé la tribu des Iseqqemâren.

Sur ces Touaregs nous avons pu ainsi réaliser un certain nombre d'enquêtes offrant une connaissance partielle de leurs structures biologiques et leur état de santé et d'adaptation. Les résultats de ces travaux ne peuvent être condensés dans le format d'édition permis par *l'Encyclopédie berbère* et nous nous limiterons à une courte description des patrimoines génétiques tels qu'approchés par l'étude des polymorphismes des composants cellulaires et sériques du sang.

Échantillons

L'étude génétique des Touaregs Iseqqemâren a été réalisée par étapes entre 1965 à 1990 sur un échantillon de 334 individus, soit environ un tiers de la tribu (*tawsit*). Les 129 premiers examens et prélèvements datent d'une mission au Tassili n'Ajjer en 1965 : la majorité d'entre eux intéressent les fractions (*taqabilt*) Kel Uhet et Kel Intunin, nomadisant entre Hoggar et Tassili, les autres les Kel Tazulet près de Tazerouk, un village à l'est du Hoggar.

En 1967 et 1968, une recherche à Idelès, petite communauté du centre du Hoggar, ajoutait à cet échantillon 45 Kel Tefedest semi-nomades. Dix ans plus tard, un nouveau programme de recherches sur la biologie des populations sahariennes était initié et avait pour thème principal l'étude de cette tribu semi-nomade des Touaregs Iseqqemâren dont les territoires d'élevage étendus jusqu'au Sahel (Tamesna - Niger) avaient tant souffert de la sécheresse depuis 1975.

Au cours de ce projet, 182 Kel Amgid, Iheyawen Hada, Kel Immidir et Kel Inghar furent examinés médicalement et biologiquement dans les villes de Tamanrasset et In Guezzam où ils s'étaient temporairement réfugiés ; 160 d'entre eux furent testés pour 18 systèmes génétiques polymorphiques.

Une différenciation génétique intermédiaire

Dans la moitié nord de l'Afrique, depuis le Sahel jusqu'à la mer, les populations semblent avoir connu une différenciation génétique ne permettant de les confondre ni avec leurs cousins africains sub-sahariens, ni avec les habitants de la rive européenne de la Méditerranée. D'une part, ils partagent avec ces voisins des mutations identiques mais avec des fréquences différentes, d'autre part certaines mutations leur sont propres. Ces changements de fréquences s'organisent dans le demi continent selon des gradients particuliers à chaque système génétique polymorphique.

Les Touaregs occupent dans ces gradients une position moyenne dans les fréquences calculées, pour 16 populations saharo-sahéliennes et une d'Afrique noire, de certains antigènes du système Gm des immunoglobulines sériques (Lefèvre-Witier, 1996).

Ce système génétique Gm est très polymorphe dans l'ensemble de notre espèce et présente des mutations et des combinaisons géniques (haplotypes) très diversément réparties selon les populations et leurs environnements. Chez les Touaregs Iseqqemâren, comme chez tous les Touaregs, on note les valeurs moyennes de 1* à 20 % de l'antigène Gm6 (0 % en Europe - 54 % chez les Gagous de Côte d'Ivoire) et de 40 à 50 % de l'haplotype Gm3 ; 5 (0 % chez les Gagous - jusqu'à 80 % en Europe). Le Tableau n° 1 donne des résultats plus précis pour 167 Iseqqemâren du Hoggar. Il faut aussi noter que dans les 70 % d'haplotypes communs avec les patrimoines Gm européens Gm2 n'est jamais retrouvé (haplotype Gm 1, 2, 17 ; 21) (Lefèvre-Witier, 1992).

D'autres exemples donneraient une image similaire de cette position intermédiaire qui est bien traduite par une analyse « arborescente » établissant un classement des distances génétiques pour plusieurs systèmes polymorphes entre 17 populations saharo-sahéliennes, 1 population des Pyrénées orientales, 1 population proche-orientale et 2 tribus d'Afrique noire (Lefèvre-Witier, 1996).

Les Iseqqemâren sont proches et différents des autres Touaregs

Les résultats précédents nous prouvent l'appartenance des Iseqqemâren au peuplement touareg. Non seulement il est impossible dans l'état de nos connaissances génétiques de poser pour ces Touaregs le moindre argument en faveur d'une origine particulière, mais en outre l'état de différenciation de ces pasteurs nomades milite en faveur d'une très ancienne autochtonie au Sahara central. Cependant, comme dans toutes les populations à segmentation en groupes de faible effectif et compte tenu, au Sahara, d'un relatif isolement par la distance, des contraintes du pastoralisme et d'un apparemment fortement endogame, on observe une distance génétique de tribu à tribu qui confère à chacune d'elle un profil génétique particulier (Lefèvre-Witier, 1972, 1977).

Une analyse en composantes principales (ACP) de fréquences géniques, réalisée sur 6 populations berbérophones, démontre à la fois la différence existant entre les Berbères Touaregs et les Berbères installés plus au nord du demi-continent, ainsi que les distances faibles séparant les échantillons de Touaregs étudiés et en particulier les Iseqqemâren.

Cette analyse objective en outre le parallélisme entre les structures génétiques et linguistiques dans l'évolution du peuplement berbérophone (Lefèvre-Witier, 2002).

Un isolement génétique à risque

En génétique de population, l'installation de ces différences de profil génétique marque une dérive qui peut s'intensifier considérablement au fil des générations et lorsque s'aggravent certaines des conditions que nous avons citées.

Cette extrême dérive est observable chez les Touaregs Iseqqemâren dont elle constitue peut-être la caractéristique biologique majeure.

Plusieurs causes peuvent être identifiées pour expliquer cette évolution :

- La division de la tribu Iseqqemâren en un nombre relativement élevé de fractions (*taqabilt*) (voir notices précédentes de M. Gast et M. Claudot-Hawad).
- Les effectifs exceptionnellement faibles de ces fractions.
- Une endogamie traditionnelle au sein même de ces minuscules fractions.
- Les conditions très dures du pastoralisme dans les territoires occupés par les Iseqqemâren aggravant l'isolement de familles nucléaires conduisant un troupeau (parents-enfants) sans tente, sans bagages, sans aide servile.

Le Tableau n° 1 démontre les écarts de fréquences géniques du système Gm des immunoglobulines chez 4 *taqabilt*: Kel Amgid, Kel Tefedest, Kel Inghar et Iheyawen Hada (Lefèvre-Witier, 1992).

Une telle dérive conduisant à une forte homogénéité génétique constitue en soi un risque important, mais les travaux sur les généalogies des Iseqqemâren ont prouvé qu'un échange de conjoints, minime mais régulier, existait entre les *taqabilt* et parfois avec d'autres tribus touarègues du Hoggar et du Tassili n'Ajjer ou des groupes sédentaires des petits centres agricoles locaux. Ainsi une circulation des gènes est préservée, dont témoigne le profil génétique de l'ensemble de la tribu (*tawsiit*) (Tableau n° 1 voir Iseqqemâren Hoggar).

Conclusions

Ces données apportent un éclairage limité sur les structures génétiques des Touaregs Iseqqemâren mais les insèrent clairement dans l'ensemble des Berbères nomades du Sahara central et évoquent bien le résultat des fortes contraintes qu'ils y subissent. Leur explosion en groupes réduits à quelques familles traduit la nécessité d'un pastoralisme très mobile et d'une grande austérité. Cette adaptation assez remarquable au milieu hyperaride leur permet une survie conduite aux limites de l'équilibre démographique et génétique.

TABLEAU n° 1

Haplotypes Gm	Iseqqemâren Hoggar 167ind.	Kel Amgid 66ind.	Kel Tefedest 67ind.	Kel Inghar 49ind.	Kel Iheyawen Hada 25ind.
Gm 1, 17; 21	.294	.166	.518	.345	.189
Gm 1, 2, 17; 21	.0	.0	.0	.0	.0
Gm 3; 5, 10, 11, 13, 14	.397	.666	.315	.277	.110
Gm 1, 17; 5, 10, 11, 13, 14	.118	.148	.0	.0	.118
Gm 1, 17; 5, 10, 11, 13, 14, 28	.059	?	.0	.195	.0
Gm 1, 17; 5, 14	.014	.0	.0	.0	.082
Gm 1, 17; 5, 6, 24	.015	.0	.0	.0	.0
Gm 1, 17; 10, 11, 13, 15, 28	.100	.0	.0	.168	.421

N.B. : seuls sont indiqués les haplotypes marquant la plus forte dérive.

BIBLIOGRAPHIE

- LEFÈVRE-WITIER Ph., 1982, *Ecology and biological structure of pastoral Isseqqamaren Twareg*, *Current Development in Anthropological Genetics*, M. Crawford and J. Mielke eds, Vol. 2, Chap. 4 p. 94-125, Plenum Press, New York.
- LEFÈVRE-WITIER Ph., 1996, *Idelès du Hoggar, Biologie et écologie d'une communauté saharienne*, CNRS Éditions, Paris, 270 p.
- LEFÈVRE-WITIER Ph., 2002, « Berbérophones : génétique et langage », *Journal des Anthropologues*, n° 90-91, p. 401-414, Paris.
- LEFÈVRE-WITIER Ph., 1992, *Effects of micro-migrations inter and intra tribes of the Sahara desert*, Proceedings of the International Conference on Isolation and Migration and the 34th Annual Meeting of the Japanese Society of Human Genetics, Fukui, 1990, D.F. Roberts, N. Fujiki and K. Tōrezuka eds, chap. 18, p. 192-203, Cambridge University Press, Londres.
- LEFÈVRE-WITIER Ph., CABANNES R., SENDRAIL A., 1967, *Étude hémotypologique des populations du Tassili n'Ajjer*, Bull. et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, vol. 1, 12^e série, p. 419-439.
- LEFÈVRE-WITIER Ph., RUFFIÉ J., 1972, *Note sur l'hétérogénéité biologique des Touaregs*, Revue de l'Occident Musulman et Méditerranéen, n° 11, p. 99-105.
- LEFÈVRE-WITIER Ph., 1977, *Populations « génétiques » et populations « isolées ». Définition, exemples, remarques. L'étude des isolats : espoirs et limites*, A. Jacquard éd., INED, Paris, p. 43-47.
- LEFÈVRE-WITIER Ph. (éditeur), 1979, *Isseqqamarènes*, Rapport scientifique de l'action thématique programmée CNRS « Dynamique des populations » n° 2290, 144 p.
- LEFÈVRE-WITIER Ph., 1980, *Contraintes biologiques récentes au Sahara chez les Touaregs Isseqqamarènes (Hoggar-Algérie)*, Annales suisses d'anthropologie générale, t. 44, fasc. 2, p. 171-177.
- LEFÈVRE-WITIER Ph., BLANC M. and SEVIN A., 1981, *Tribal segmentation and genetic evolution of Twareg Isseqqamaren*, Poster in 6th International Congress of Human Genetics, Jérusalem, 13-18 sept.

PH. LEFÈVRE-WITIER

I72. IUBALENA (NATIO)

Cette tribu, ou cet ensemble de tribus (*natio*), est mentionnée par Ammien Marcellin (XXIX, 5, 44). Elle habite de hautes montagnes pourvues de gorges et de passages escarpés. Elle prêta appui à Firmus, si bien qu'après avoir vaincu les Isafilenses*, le comte Théodose, en s'enfonçant dans la profondeur du pays, pénétra sur leur territoire. Mais effrayé par la configuration du terrain, il revint dans le *castellum* Audiense (Auzia). St. Gsell (*RSAC*, XXXVI, 1903, p. 25), a proposé de situer la Iubalena *natio* soit près du défilé des Portes de Fer (à 60 km à l'est d'Auzia), soit aux gorges de Palestro (à 50 km ou nord-ouest d'Auzia).

En rapport avec le nom de la tribu, Iubalen-a, on signalera l'anthroponyme Iubalan de l'inscription néo-punique du mausolée d'El-Amrouni, à quelque 40 km au sud de Tataouine, curieusement transposé en latin Iuzala (*CIL*, VIII, 22 758; F. Vattioni, « La bilingue latina e neopunica di El-Amrouni » *Helikon*, XX-XXI, 1980-1981, p. 293-299).

J. DESANGES

I73. IUNAM

Un des sept dieux du panthéon de Vaga (Béja) représentés dans un bas-relief qui surmonte la dédicace. Les sept dieux sont vus de face, séparés d'un jardin par une tenture suspendue à des palmiers. Macurtam et Iunam, à chaque extrémité de la scène, sont des dieux cavaliers. Ils portent le manteau court des cavaliers retenu à l'épaule droite par une fibule. Comme Macurtam, Iunam est placé derrière son cheval qui est de très petite taille. A. Merlin assimilait ces deux divinités équestres aux Dioscures. A. Dunand, s'élevant contre cette interprétation qu'il jugeait trop savante, proposait de lire simplement : *Lunam*. Contre cette opinion, on peut objecter que la forme accusative n'a pas de raison d'apparaître dans cette dédicace. De plus il s'agit bien d'un dieu et non d'une déesse ; or chez les Grecs et les Latins, la Lune, contrairement aux croyances des Libyens (et des Berbères), est du sexe féminin. Iunam doit donc être considéré comme une divinité africaine, équestre, de sexe masculin. Il fut peut être assimilé, avec son parèdre Macurtam, aux Dioscures dont on sait qu'ils étaient honorés à Musti sous l'appellation de Castores Mauri (*Année épigraphique*, 1968, n° 590).

G. CAMPS

Voir notice D48. « Dieux africains et Dii Mauri » (*EB XV*, notamment p. 2325).

I74. IUNCI (MACOMADES)

Les ruines de cette cité antique sont situées à 45 km au sud-ouest de Sfax et à 10 km de Maharès, sur la section nord de la côte du golfe de Gabès. Elles se présentent, en plusieurs ensembles peu distincts, autour des restes imposants d'une forteresse supposée d'origine byzantine et reconstruite par les Aghlabides.

Une localité littorale, dont l'appellation dans l'antiquité tardive (*Ioukè* = *Inuci*) s'est conservée dans le nom actuel du borj Younga (ou Onga selon les cartes plus récentes), est mentionnée par Procope et par Corippe* comme l'une des positions-clés de Byzacène. Selon le témoignage du premier (*Guerre contre les Vandales*, I, 15, 8, trad. D. Roques, 1990, p. 80), c'était l'un des rares ports offerts par une côte africaine jugée peu hospitalière lors de la reconquête byzantine ; pour le second (*Johannide VII*, 135), c'était la première forteresse – sans doute une enceinte encore sommaire – sur la route stratégique longeant la Petite Syrte où l'on pouvait trouver refuge en venant de la région de Gabès, comme ce fut le cas pour l'armée de Jean Troglita en 547 après avoir fait retraite depuis *Martae* (Mareth). Au printemps 548, les tribus berbères révoltées que commandent Carcassan et Antalas* viennent camper devant la ville, mais à l'arrivée de l'armée byzantine, elles gagnent les massifs montagneux de la Byzacène. Le rôle que joue alors *Iunci* s'explique par l'enceinte qui l'entourait, due sans doute à Solomon, et par sa position de carrefour entre la route du littoral et celle qui conduisait vers l'intérieur, en direction de *Sufetula* et de la Dorsale tunisienne.

Quant au nom du site de *Iunci*, il est sans aucun doute à mettre en relation avec le mot latin qui sert à désigner le jonc, d'autant que le nom local de Bled es-Smara (le pays des joncs) s'applique encore de nos jours aux marais littoraux voisins, à l'ouest du borj Younga, traversés eux-mêmes par un oued es-Smara. Il serait tout à fait naturel que ce toponyme ait été inspiré par la présence d'une immense jonchaie, quand on sait l'utilisation dont cette fibre a fait l'objet, à toute époque, par les pêcheurs de la région, pour leurs pièges, leurs habitations légères, et



La forteresse de Younga. Tour d'angle.
Photo D. Pringle.

3808 / *Iunci*



Usine de salaison.
Photo P. Troussel.

même, aux dires de Pline (*H.N.*, XVI, 37), pour les voiles de leurs bateaux. De même, dans le voisinage proche au sud-ouest de la ville antique de *Iunci*, le toponyme arabe actuel de Zabouza (olivier sauvage) perpétue-t-il celui d'une station *Ad Oleastrum* des itinéraires antiques (*Tab. Peut.*, VI, 4). Ceci est de nature à indiquer que, dans un environnement devenu depuis lors quelque peu répulsif en raison de l'extension des marais littoraux, l'oléiculture avait pu constituer – avec la pêche et le commerce maritime – un des fondements de la prospérité de cette région des *emporia** que les anciens assimilaient à la Petite Syrte.

Il est désormais acquis, comme l'avait déjà pressenti S. Gsell et comme L. Poinssot (1944) l'a démontré par la suite de manière convaincante, que le nom de *Iunci* s'est substitué à basse époque à celui plus ancien de *Macomades*. Les deux noms désignaient bien la même localité située à une dizaine de km au sud-ouest de Maharès et non deux localités différentes, ce qu'avaient conclu jusqu'alors nombre d'auteurs, de Mommsen, Partsch, Tissot à Ch. Diehl (1986, p. 268-269). L'argument décisif de cette démonstration a été la découverte, à deux milles romains du site de Borj Younga, au lieu-dit Oglat el-Kheffia, d'un milliaire daté de Philippe l'Arabe : la mention *A Mac (omadibus) m (illia) p (assuum)* II permettait d'identifier d'une façon incontestable la *Macomades Minores* des sources anciennes avec la ville antique, dont les ruines entourent le borj Younga actuel et le tombeau de Sidi Ahmed ben Afsa.

Une *Macomades* est, en effet, mentionnée par Pline l'Ancien (*H.N.*, V, 25) dans une liste des *oppida libera* de la Petite Syrte, par Ptolémée (*Macomada*) entre *Thaenae* et *Tacape*; elle l'est aussi (entre *Thenis colonia* et *Cellas vicus*) par l'Itinéraire d'Antonin (59, 4) avec la mention *municipium*, ce qui nous renseigne sur le statut de cette cité au début du III^e siècle; elle l'est enfin par la Table de Peutinger (*segm.* VI, 4) sur la même voie du littoral, entre *Thaenae* et *Ad Oleastrum*. Par ailleurs, le nom d'origine punique signifiant en phénicien « Ville Nouvelle », on peut admettre que la *Néapolis* mentionnée par le Stadiasme de la Grande Mer à 400 stades (74 km) de *Tacape* (107, *G.G.M.*, I, p. 467) ne faisait qu'une avec la ville en question (Desanges, *Commentaire H.N.*, V, 1980, p. 236). À noter aussi que *Macomades* est appelée *Minores* par la Table de Peutinger suivie par le Ravennate (V, 5), ce qui l'oppose à une autre *Macomades (Maiores)* située dans la Grande Syrte (*segm.* VIII, 1). Il existait en outre une troisième *Macomades* en Numidie (sur la voie de *Cirta* à *Theveste*) et il semble que c'est à cette dernière qu'il faille rattacher les évêques mentionnés dans les listes ecclésiastiques de 411 et de 484, sous le nom de *Macomadienses* (Mandouze, *Prosop.*, p. 1270).

En revanche, sous son nom nouveau, la ville est bien le siège d'un évêché *Iuncensis* de la province de Byzacène dont le titulaire donastique est Valentinianus à la Conférence de Carthage de 411 et Tertullius, catholique, en 484; au synode byzacénien de 523 réuni à *Iunci* participe un (*Quodvultdeus* qui dispute la préséance à Fulgence de Ruspe, lequel avait été moine auparavant, au monastère d'une île voisine « *Iuncensi litori proximum* », dans l'archipel actuel des Kneiss*. Selon A. Mandouze (p. 955), il n'est pas exclu qu'on puisse identifier Q. avec l'évêque Quodvultdeus, mort à 68 ans, dont on a précisément retrouvé l'épithaphe en mosaïque à *Iunci* et qui fut peut-être le fondateur ou le restaurateur de l'église où celle-ci a été découverte (Poinssot, 1944, p. 169). Au milieu du IV^e siècle, le siège épiscopal est occupé par Verecundus, poète et théologien qui fut chargé de représenter le clergé de Byzacène au concile de Constantinople.

Le site archéologique s'étend en bordure de mer sur près de 3 km, de part et d'autre de la forteresse de Younga. Du nord au sud, on peut voir d'abord de grandes citernes bien conservées, formées de deux galeries voûtées de 8 x 35 m, puis à 1 km environ au nord du borj, les ruines très apparentes d'une tour de guet

de forme ronde de 30 m de circonférence, qui devait servir de relais optique (*naḍīr*) entre la forteresse et la région de Maharès. À peu de distance du borj se remarquent les vestiges d'une usine de salaisons dont les cuves ont été déchaussées par le recul d'un chenal de marée qui s'est constitué depuis l'Antiquité sur une longueur d'une centaine de mètres et 3-4 m de largeur dans l'axe d'un vallon (Troussel, 1992, p. 326). Sur la rive sud du vallon subsistent une adduction et quelques traces d'un mur d'enceinte : peut-être s'agit-il du rempart urbain dont il est question dans les documents tardifs. Plus au sud, le long de la piste côtière se voient d'autres traces de cuves et, sur l'estran, des alignements de blocs qui pourraient être les témoins d'un aménagement portuaire antique. À 500 m au sud du borj, une sorte de dépression entourée d'un hémicycle en relief où se devinent des fondations de murs semble indiquer l'emplacement d'un théâtre face à la mer.

Les seules fouilles archéologiques qui aient été effectuées à ce jour concernent trois édifices chrétiens situés dans la zone centrale du site, non loin de la forteresse. Une première église, à 300 m au nord-est de cette dernière, a été dégagée par G.-L. Feuille de 1935 à 1939. C'est un monument orienté est-nord-est/ouest-sud-ouest, construit sur un plan rectangulaire de 55 x 32 m. À chaque extrémité du vaisseau central à cinq nefs se trouvait une abside précédée d'un chœur surélevé. Celle de l'ouest était précédée d'un narthex orné de mosaïques et comportait une crypte sous le chœur où a été découverte une pyxide en ivoire ; c'est à l'est, dans une abside saillante vers l'extérieur et formant le *presbyterium*, qu'a été retrouvée la tombe de l'évêque Quodbultdeus.



La forteresse de Younga. Photo D. Pringle.

Un second édifice très dégradé, à 30 m au sud-est du précédent, avait été interprété par Feuille (1948) comme pouvant être un baptistère. Sa disposition intérieure était celle d'une église avec un corps central divisé en trois nefs et une abside dans laquelle se trouvaient de nombreux débris d'un décor de plaques de marbre. Un massif de maçonnerie de forme rectangulaire était interprété comme l'emplacement de la cuve baptismale. Cet édifice qui était d'abord une église aurait été relié par la suite à l'église voisine pour laquelle il aurait fait office de baptistère.

Un autre ensemble monumental a été fouillé incomplètement de 1947 à 1951 par P. Garrigue, à 300 m du rivage et à 450 m au sud-ouest du fort. Il a fait l'objet d'une nouvelle interprétation par N. Duval (1973) comme un exemple de choix d'église byzantine à contre-abside. C'est une grande église (78 m de long au total, 35 de large à la hauteur du *presbyterium*), orientée nord-ouest/sud-est. Elle se présente avec un plan cruciforme, sous la forme d'une salle basilicale à trois nefs avec coupole centrale et nef transversale se terminant par deux absides. Une chapelle latérale avec autel flanquait à l'ouest le vaisseau principal ; devant la façade se trouvait un autre édifice à plusieurs nefs dont les rapports avec la grande église (un martyrium plutôt qu'un baptistère ?) restent à définir car dans cette direction, la fouille est restée incomplète. En revanche, les conclusions de N. Duval sont très nettes en ce qui concerne la contre-abside orientale de la grande église : reliée au chœur occidental par un couloir axial, elle a été ajoutée après-coup ; il n'y a pas eu d'inversion d'orientation, l'autel et la chaire épiscopale restant au nord-ouest. Cette contre-abside, dotée d'un *synthrotos* à deux rangées de banquettes, n'est pas non plus, comme le pensait Garrigue, un « ambon syrien » témoignant d'une influence orientale sur les églises africaines, mais un lieu où, néanmoins, le clergé pouvait se tenir en certaines circonstances, pendant les cérémonies liturgiques. Les éléments de datation fournis par l'architecture à plan centré, par le style et la symbolique des mosaïques et des chapiteaux se rapportent bien au VI^e siècle (ou plus généralement à l'époque byzantine) pour l'ensemble de cette basilique III.

Quant au borj lui-même, c'est un édifice trapézoïdal de 40 x 47,5 m, percé d'une porte aménagée dans un saillant barlong et flanqué de huit tours, les unes rondes ou octogonales, les autres barlongues ou à pans coupés sur les côtés. Le traitement du mur, en particulier les arcades intérieures soutenant le chemin de ronde et les accès aux tours d'angle, témoignent de plusieurs campagnes de construction ou de réfection. L'essentiel serait de l'époque aghlabide, ce fort étant le siège d'un *ribât* ; mais, selon N. Djelloul (1999, p. 60), ses structures attestent qu'il fut en grande partie reconstruit à l'époque ziride (XI^e-XII^e siècles). Cependant, l'hypothèse de G. Marçais en faveur d'un *ribât* construit sur des substructions byzantines apparentes – notamment les assises polygonales d'une tour ronde au sud – avait été confortée par les remarques de Ch. Saumagne (1934-35, p. 760-763) et de L. Poinssot (1944, p. 151-164). Elle a été rejetée depuis par D. Pringle (1981, p. 203) qui nie que rien dans la construction ne permet d'avancer une date antérieure au IX^e siècle. Certes, le plan de l'édifice n'est pas sans rappeler celui du *ribât* de Sousse, la tour ronde sur base polygonale n'étant que la réplique d'un dispositif semblable sur base carrée importé d'Orient. Encore toutes les observations de Pringle ne sont-elles pas également convaincantes : la fondation aghlabide ne repose pas directement sur l'extrados de citernes romaines, mais par l'intermédiaire de deux assises de blocs de grand appareil qui pourraient être les témoins d'un état de la fortification antérieur au *ribât*.

De même, les tours polygonales attribuées aux Zirides par Djelloul par référence aux remparts de Sfax n'étaient pas inconnues des architectes byzantins, puisque le *Traité de la Tactique* en préconise l'emploi (Diehl 1896, p. 152). En

Afrique, on le retrouve avec les mêmes dimensions (5 m de diam.) à Tigisis, de même que les tours rondes à Gastal. Enfin, pour autant qu'il s'applique bien au borj de Younga, le nom de *Qasr er-Rûm* : « le château du Chrétien », qui est cité sur cette côte « où la mer est toujours tranquille » par al-Bâkri (éd. De Slane, p. 72) et par Idrisî (éd. Bresc, 1999, p. 205), est un argument difficile à évacuer comme le fait Pringle (p. 303) qui estime que ce nom « indiquait ceux *contre* qui et non *par* qui ce fort avait été bâti ». En revanche, une inscription trouvée à Sidi Gherib non loin de Younga fait allusion à des murailles construites par l'empereur Justin et l'impératrice Sophie (574-578) (Durliat, 1981, p. 63). Il n'est pas exclu qu'il puisse s'agir de la citadelle de *Iunci*, dont on sait par ailleurs qu'elle portait le surnom de *Sofiana* (Poinssot, 1944, p. 163). Aussi, en attendant des recherches plus approfondies sur le site, convient-il de laisser ouverte la question des origines de ce monument.

BIBLIOGRAPHIE

- DIEHL Ch., *L'Afrique byzantine : Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709)*, Paris, 1896.
- DJELLOUL N., *Les installations militaires et la défense des côtes tunisiennes du XVI^e au XIX^e siècle*, Paris-Sorbonne, 1988.
- DJELLOUL N., *Les Fortifications en Tunisie*, Agence du Patrimoine, 1999.
- DURLIAT J., *Les dédicaces d'ouvrages de défense dans l'Afrique byzantine*, École française de Rome, 1981.
- DUVAL N., *Les églises africaines à deux absides, II, Inventaire des monuments, interprétation*, Paris, De Boccard, 1973, p. 241-252.
- FEUILLE G.-L., « Le baptistère de Iunca (Macomades Minores) », *Cah. Archéol.*, III, 1948, p. 75-81.
- FEUILLE G.-L., « L'église de Iunca », *Rev. Tun.*, 1940, p. 22-45.
- GARRIGUE P., « Une basilique byzantine à Junca en Bysacène », *Mél. École fra. Rome*, 65, 1953, p. 173-196.
- MARÇAIS G., *L'architecture musulmane d'Occident, Tunisie, Algérie, Maroc, Espagne, Sicile*, Paris, 1954.
- MODÉRAN Y., « Corippe et l'occupation byzantine de l'Afrique : pour une nouvelle lecture de la Johannide », *Ant. Afr.*, 22, 1986, p. 195-212.
- POINSSOT L., « Macomades-Iunci », *Mémoires Soc. Nationale Antiquaires de France*, 81., p. 133-169.
- PRINGLE D., *The defence of Byzantine Arica from Justinian to the Arab Conquest*, B.A.R., Internat. Ser., 99, 2, 1981.
- SAUMAGNE Ch., « Antiquités de la région de Sfax », *Bull. Archéol. du Comité des Travaux Historiques*, 1934-1935, p. 751-763.
- TROUSSET P., « La vie littorale et les ports dans la Petite Syrte à l'époque romaine », *Actes du V^e coll. internat. sur l'Archéologie et l'Histoire de l'Afrique du Nord (Avignon, 1990)*, Paris, CTHS, 1992, p. 316-332.

P. TROUSSET

175. IVOIRE

La matière

Dans les civilisations méditerranéennes, l'ivoire fut connu bien avant l'animal qui le fournissait. Cette matière dure fut de tout temps utilisée, transformée, taillée, sculptée, polie. Sa dureté, qui rend le travail difficile, exige des outils précis et surtout une grande dextérité. Mis en présence d'objets d'une finesse extrême creusés dans une matière aussi dure, les premiers observateurs crurent à l'existence de secrets techniques qui permettaient de ramollir l'ivoire pendant le temps nécessaire à la fabrication de l'objet désiré.

L'ivoire est la substance osseuse qui constitue les défenses des différentes espèces de proboscidiens (Éléphant d'Afrique, Éléphant d'Asie, espèces fossiles, Mammouth, *Elephas antiquus*). Le nom fut étendu aux dents saillantes de l'hippopotame, aux défenses de sanglier, en bref aux dents qui sortent de la bouche de l'animal et dépassent largement le niveau de l'occlusion. C'est ainsi que les défenses du morse ou du sanglier, la « corne » de narval (en réalité une dent), sont en ivoire, de même que les dents des cachalots.

Le travail de l'ivoire aux temps préhistoriques

En raison de sa solidité, l'ivoire résiste aux périls des transports et se conserve généralement bien. Comment, dès lors, expliquer la rareté des objets en ivoire aussi bien dans le nord de l'Afrique qu'au Sahara, aussi bien au Paléolithique qu'au Néolithique, alors que ces terres étaient parcourues par des troupes d'éléphants* ? Lors des grandes batailles qui marquent le début des temps historiques au Maghreb, l'éléphant entre dans la composition des armées de Carthage aussi bien que dans celles des rois numides et maures. Les éléphants, et donc l'ivoire, n'étaient pas rares, or les objets préhistoriques en ivoire d'éléphant font défaut. Encore faut-il préciser que la quasi-totalité des objets de parure dits en ivoire trouvés dans les gisements préhistoriques sont des défenses de sanglier. Deux sites préhistoriques seulement ont livré des fragments de défense d'éléphant : la grotte de Brézina dans l'Atlas saharien (mont des Ksour) et le pic des Singes, près de Béjaïa. Dans ce même gisement fut recueilli un bracelet en défense de sanglier. On connaît trois autres sites ayant livré des objets semblables, ce sont l'Adrar Gueldaman, le Damous el-Batoum et le Khanguet Si Mohamed Tahar.

L'objet le plus remarquable provient de la grotte de Bou Zabaouine. Il s'agit d'une défense inférieure gauche de sanglier qui fut retaillée, amincie et polie. Le découpage de la partie inférieure donne l'aspect bilobé d'une queue de poisson. La perforation de l'extrémité supérieure renforce cet aspect pisciforme qui ne peut être le fait du hasard.

Des autres pendeloques en ivoire de sanglier, une seule est antérieure au Néolithique, elle provient de l'escargotière capsienne de Mechta el-Arbi*. L'aménagement des défenses de sanglier en pendeloques est d'une technique très simple. Il suffit de percer la racine à l'endroit où elle est le plus mince. La simplicité de la technique explique la fréquence des objets qui en sont issus : seize pendeloques sont dénombrées parmi les dix-neuf pièces en ivoire de sanglier. Seule la nécropole de Skhirat, au sud de Rabat, a livré un gobelet haut de 8 cm, en ivoire d'éléphant, et deux bracelets taillés dans la masse d'une défense.

Les préhistoriques ont donc dédaigné l'ivoire d'éléphant, qui ne devait pas manquer cependant sur leur terrain de parcours. Nous savons par d'autres documents qu'ils connaissaient l'intérêt que d'autres peuplades portaient à cette matière

naturelle. *Le Périple du pseudo Scylax* décrit avec minutie les Éthiopiens voisins de l'île de Cerné. Il fait savoir qu'ils disposaient d'une quantité importante d'ivoire ; ils en fabriquaient des phiales et les éléments de parure pour la chevelure de leurs femmes ; même les chevaux portaient des ornements en ivoire. Cette profusion paraît exagérée. Il est possible que les phiales aient été des coquilles d'œufs d'autruche sciées en deux selon leur équateur et non des coupes en ivoire.

Nous devons tenir compte des échanges commerciaux entre l'Afrique et l'Ibérie. Ceux-ci sont très anciens et antérieurs à l'Âge du Bronze. Pointes de Palméla, haches en cuivre et vases campaniformes trouvés au Maroc et en Algérie occidentale sont des preuves évidentes des apports ibériques en terre africaine dès le Chalcolithique. Les gravures rupestres du Haut Atlas et de l'Anti-Atlas révèlent le maintien des importations ibériques quelques siècles plus tard à l'Âge du Bronze.

Il n'existe pas d'échanges à sens unique et l'on peut dresser le tableau des apports africains en Andalousie et en Algarve. Plusieurs objets de parure, perles, épingles, petites pyxis trouvées dans les sépultures chalcolithiques portugaises, sont dits en ivoire. La source la plus proche de cette matière ne pouvait être que l'Afrique, puisque, dès le Détroit franchi, on se trouve en présence d'éléphants, dans le mont Abila*, c'est du moins ce que prétend Pline (V, 18).

L'ivoire des Puniques et des Libyens

C'est dans les tombes les plus anciennes de Carthage que l'ivoire, peu travaillé auparavant, fait son apparition. Ce sont les tombes du VII^e siècle qui ont livré les objets de toilette les plus fréquents : peignes à dos décoré, manches de miroir anthropomorphes, fourreaux de poignard. Prenant modèle sur les Carthaginois, ces derniers étaient faits d'un assemblage de plaquettes d'ivoire toute décorées de la même façon de rectangles incisés emboîtés. Ces plaquettes ont été retrouvées aussi bien dans les sépultures à inhumation que dans les incinérations.

L'art de la tabletterie atteint à Carthage un tel niveau que les spécialistes avaient acquis la certitude que tous les objets en ivoire étaient des productions phéniciennes, importées surtout de Tyr mais aussi des célèbres ateliers syriens. Comme Salamine de Chypre, Carthage recevait d'Orient ces pièces précieuses et en assurait la commercialisation dans le bassin occidental de la Méditerranée. Les fouilles récentes du quartier de Byrsa par S. Lancel nous obligent à revoir cette affirmation. Les tombes sous-jacentes au quartier sont datées du VII^e siècle, parmi elles, la tombe à incinération A 143 renfermait un mobilier particulièrement intéressant : en plus du kotyle protohistorique sub-géométrique et de l'œnochoé à bobèche qui datent cette sépulture du milieu du VII^e siècle, les fouilleurs recueillirent de nombreux objets et fragments d'ivoire et d'os, comme ces curieuses tranches sciées dans des astragales de mouton. Sont en ivoire les plaquettes rectangulaires ornées d'une série de rectangles emboîtés. Il faut surtout retenir plusieurs éléments de plaquettes ajourées dont le motif principal est un cervidé passant à droite, la tête tournée vers l'arrière, la patte avant gauche relevée très haut. Un fond de palmettes et de volutes assure la continuité de ces pièces. Le mobilier si particulier de cette tombe apporte une réponse aux questions relatives au travail de l'ivoire à Carthage. Il est manifeste que cette sépulture n'est pas celle d'un riche amateur d'ivoires ajourés de style syro-palestinien, mais bien plutôt celle d'un artisan qui s'était fait accompagner des produits de son atelier et d'échantillons de matières premières : ivoire et os.

Prenant pour modèle l'aristocratie carthaginoise, les princes paléoberbères reconnurent la valeur de l'ivoire, ce qui n'était pas le cas des Éthiopiens orientaux voisins des troglodytes ; l'ivoire était si abondant chez eux que les défenses

servaient de chambranles et de pieux dans les enclos à bestiaux. À l'autre extrémité de la Libye, d'autres Éthiopiens, au voisinage de l'île de Cerné, s'exerçaient à la pratique du troc muet dans lequel l'ivoire tenait une place de choix. Ils échangeaient des défenses d'éléphant et des peaux de gazelle et de lion contre des huiles parfumées et des poteries attiques.

La Maurétanie occidentale est le pays le plus riche en ivoire. Les témoignages littéraires sur les éléphants sont particulièrement nombreux (Hannon, le Pseudo-Scylas, Strabon, Pline, qui cite Juba et Polybe...). Ils sont confirmés par les os et défenses d'éléphants recueillis surtout sur la façade atlantique dont les nombreuses « merdja » et les larges estuaires marécageux conviennent aux proboscidiens ; depuis Sidi Kacem, aux environs de Tanger, jusqu'à l'île de Mogador, les sédiments préromains ont livré des restes osseux d'éléphants, privés le plus souvent de leurs défenses, ce qui laisse entendre que ces animaux avaient été chassés. Dans l'île de Mogador, les niveaux phéniciens ont livré des ossements d'éléphants dont la présence témoigne ici aussi de l'importance de la chasse. Dans l'établissement de Juba II, sur la même île, des fragments nombreux d'ivoire confirment la poursuite d'une destruction systématique de l'espèce qui s'opéra au cours des premiers siècles de notre ère.

Le commerce de l'ivoire, poursuivant une pratique remontant au Chalcolithique, s'étendait à la péninsule Ibérique. Le naufrage au VII^e ou VI^e siècle avant J.-C. d'un navire à Bajo de la Campana (Murcie) est un nouveau témoignage de l'importance de ce commerce. La cargaison comprenait treize grandes défenses d'éléphant portant des inscriptions en caractères phéniciens de style tyro-sidonien et non punique. F. Lopez Pardo conclut que le commerce de l'ivoire maurétanien était entre les mains des Gaditains. Le CIS 1 fait connaître un certain Zybaq qui se disait *moker phel*, ce qui signifierait « marchand d'ivoire ».

En Berbérie orientale, le royaume des Numides Massyles, en relation étroite avec Carthage, lui emprunta l'utilisation des éléphants de guerre. Il est remarquable que l'unique pièce de monnaie frappée au nom de Massinissa porte au revers un éléphant et que celui-ci a les oreilles petites de l'éléphant d'Asie, ce qui le différencie du *Loxodonta* d'Afrique. Entré en possession des *emporion* et de nombreux ports qui assuraient le contrôle des exportations numides en direction du monde grec, le roi massyle eut une marine de guerre qui protégeait son commerce et, à l'occasion, se livrait à quelques rapines. Cicéron (*Verrines*, II, 1., IV, 46) rapporte que la flotte de Massinissa ayant fait relâche à Malte, le préfet qui la commandait s'empara de défenses d'éléphant d'une taille gigantesque qui ornaient le temple de Junon (Astarté). Revenu en Afrique, il en fit don à Massinissa, mais le roi, en ayant appris la provenance, fit armer immédiatement une quinquarème qui ramena les défenses à Malte.

Rome et l'ivoire africain

Les siècles de domination romaine virent la disparition progressive de l'éléphant dans les provinces d'Afrique et de Maurétanie, alors qu'il subsistait dans l'Afrique orientale malgré les expéditions de chasse organisées par les Lagides en Troglodytique et sur les rives de la mer Érythrée. Son congénère du Maghreb ne laissait plus que quelques souvenirs topographiques ; le *Castellum elephantum*, deux *Elephantaria* et un Aïn Tellout (du berbère *élu/télut* : éléphant). L'ivoire se raréfiant dans les montagnes et les forêts de Maurétanie, les marchands d'ivoire s'enfoncent de plus en plus à l'intérieur du continent et surtout aux Indes. Les dents entières étaient recherchées pour figurer aux triomphes des Lagides qui furent rapidement imitées par les magistrats romains. D'après Tite-Live (XXXVIII, 50) 1 231 défenses furent présentées au triomphe de Lucius Scipion. Lors

d'une fête en l'honneur de Dionysos donnée par Ptolémée Philadelphie, 600 défenses furent présentées. Antiochos Épiphanes en offrit 800 lors d'un défilé triomphal. À Rome, on vit des éléphants attelés au char de l'empereur. La réduction des troupes d'éléphants obligea les fournisseurs d'ivoire à s'enfoncer dans le continent ; mais plus que les « animaux célestes » d'Afrique, ce sont les pachydermes de l'Inde qui sont pourchassés pour leur ivoire. L'éléphant numide d'abord, l'éléphant maure ensuite disparaissent du paysage nord-africain. Le roi Juba II leur consacre un traité que Pline l'Ancien exploita largement.

Rome utilisa d'énormes quantités d'ivoire dans ses marqueteries, ses meubles et ses plaques décoratives ; si elle n'eut aucun scrupule à faire transporter les statues chryséléphantines arrachées aux temples les plus illustres de Grèce, aucune tentative ne se manifesta en vue de reproduire ces statues colossales ; il y eut quelques statues en ivoire comme celle qui fut dédiée à César. Le travail de l'ivoire connut de nouvelles formules avec l'élaboration des diptyques, dont les plus beaux datent du début du V^e siècle. Ce sont des plaquettes d'ivoire décorées en bas-relief et réunies par deux, trois ou cinq. Les diptyques furent d'abord sculptés en l'honneur de l'empereur et de sa famille, puis des officiers, des consuls et des personnages de haut rang. D'autres diptyques traitaient de sujets religieux, le plus souvent empruntés à la vie de Jésus. Ces œuvres furent conservées dans les trésors des cathédrales en Italie, en France, en Angleterre, en Allemagne et en Espagne, mais pas en Afrique devenue musulmane.

Voir « Éléphant », *EB* XVII, notice E12.

BIBLIOGRAPHIE

- APPIEN *Lib.*, 48, 23.
- ASTRUC M., « Traditions funéraires de Carthage », *Cahiers de Byrsa*, t. VI, 1956, p. 29-80.
- BISI A.-M., « I pettini d'ivorio di Cartagine », *Africa*, 1968, p. 11-73.
- BISI A.-M., « Une figurine phénicienne trouvée à Carthage et quelques monuments apparentés », *Mélanges de Carthage = CB*, XI, 1964-1965 (1966), p. 43-53.
- BOURROUBA R., Monnaies et bijoux trouvés à la qal'a des Beni Hammad, *Rev. de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, (II^e Congr. intern. d'Études nord-africaines, n^o spécial), 1970, p. 66-77.
- CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris, AMG, 1961.
- CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie. Massinissa ou les débuts de l'histoire*, Alger, Imprimerie officielle, 1961.
- CAMPS G., *Les civilisations de l'Afrique du Nord et du Sahara*. Paris, Doin, 1974.
- CAMPS-FABRER H., *Matière et art mobilier dans la Préhistoire nord-africaine et saharienne* (Mém. du CRAPE : V), Paris, AMG, 1966.
- CAMPS-FABRER H., « Parures des temps préhistoriques en Afrique du Nord ». *Libyca*, t. VIII, 1960, p. 9-218.
- CARTON L., *Sanctuaire punique à Carthage*, Tunis, 1929, p. 19-20.
- CHELBI F., « Maison punique de la rue Astarté à Carthage », *CEDAC*, 3, 1980, p. 35, et fig. 16.
- CINTAS P., *Amulettes puniques*. Inst. des Hautes Études de Tunis (vol. I.), 1946, p. 56.
- CINTAS P., « Deux campagnes de fouilles à Utique », *Karthago*, II, 1951, p. 37.
- CINTAS P. *Manuel d'archéologie punique*, t. II, 1976.
- DAREMBERT Ch. et SAGLIO E., *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, Akademische Druck-u-Verlaganstalt, Graz, articles ebur-oris.
- DELATTRE A.-L., *CRAI*, 1895, p. 321, *MAF*, XVI, 1897, p. 129-130, *Bulletin des Antiquaires de France*, 1917, p. 109-115, *CRAI*, 1899, p. 96-100.
- LANCEL S., *CRAI*, 1981, p. 162-163.
- FANTAR M.-H., *Carthage. Approche d'une civilisation*, t. 1 et 2, Tunis, Alif, 1993.

- GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. IV.
 GSELL S., *Fouilles de Gouraya*, Paris, 1903, p. 37-38.
 JODIN A., « L'éléphant d'Afrique dans le Maroc antique », 92^e Congr. Fédération des Sociétés savantes, CTHS, Strasbourg-Colmar, 1967 (1970), p. 31-50, p. 64.
 LANCEL S., « Ivoires phénico-puniques de la nécropole archaïque de Byrsa, à Carthage », 1^{er} Congrès international d'Études phéniciennes et puniques, Rome, 5-10 novembre 1979, p. 687-694.
 LANCEL S. (Dir.), *Byrsa II. Rapports préliminaires sur les fouilles 1977-1978 : niveaux et vestiges puniques*, École Française de Rome, 1982.
 LANCEL S., *Introduction à la connaissance de Carthage*. La colline de Byrsa à l'époque punique, Paris, Recherche sur les civilisations, 1983.
 LANCEL S., *Carthage*, Paris, Fayard, 1992.
 LEROI-GOURHAN A., *Dictionnaire de la Préhistoire*, Paris, PUF, 1988, p. 522.
 LOPEZ PARDO F., « Mogador, comptoir final et le problème du commerce phénicien sur la côte atlantique africaine », V^e colloque sur l'histoire et l'Archéologie de l'Afrique du Nord, Avignon, 1990.
 RUHLMANN A., « Le tumulus de Sidi Slimane (Rharb) », *Bull. de Soc., de Préhistoire du Maroc*, 1939, p. 37-70.
 VAUFREY R., *Préhistoire de l'Afrique*, t. I, Maghreb, Publ. de l'Institut des Hautes Études de Tunis, vol IV, 1955.

H. CAMPS-FABRER

I76a. IWELLEMEDEN (voir aussi notice I67, EB XXIV)

« Ioullemmeden (sing. Aoullemmed) [...] // nom pluriel, d'une collection de tribus touarègues habitant dans le voisinage du Niger et entre le Niger et l'Aïr // les Ioullemmeden forment un des sept groupes principaux qui composent les Touaregs, groupes qui sont : les Kel Ahaggar, les Kel Ajjer, les Taitok, les Kel-Adghagh, les Ioullemmeden et les Kel-Geres » (Foucauld, 1940 : 196)

« Les cinq confédérations des Touaregs, selon Azimzim, le savant homme de In Takarett, sont réparties dans le Sahara et le Sahel des nomades, de l'est à l'ouest, comme les cinq doigts d'une main gauche étalée à plat, l'avant-bras au nord. L'auriculaire représenterait les Kel Ajjer, répartis entre la Libye et l'Algérie ; l'annulaire représenterait les Touaregs Kel Ahaggar [...]. Le majeur matérialise la position sud-centrale des Kel Aïr, Touaregs exclusivement nigériens. [...]. L'index indique la position occidentale des Ouelleminden dont la Confédération la plus importante numériquement, occupe un très vaste espace allant de l'Adrar des Iforhas au pays hawsa. [...]. Enfin, à l'extrême nord-ouest des Ouelleminden sont les Tinghéréghif » (Mariko, 1984 : 123-124).

Sept ou cinq groupes ou « confédérations » selon les auteurs. Ceux du nord plus nombreux chez Foucauld, témoin septentrional, avec en plus les Taitok ; ceux du sud plus nombreux chez Mariko, témoin méridional, qui oublie cependant les Kel Geres. Dans les deux cas, les Iwellemmeden sont cités.

1. Origine

L'histoire des Iwellemmeden tire ses sources à la fois de *târîkh* et de traditions orales. Le Dr Richer (1924 : 51-56) donne plusieurs versions. Les deux versions citées ici ont été recueillies auprès des Kounta : dans celle de Cortier (1907), c'est un Maure, du pays de Oualata, qui arriva dans l'Adrar. Il s'appelait Mehemed et fut surnommé « *Our-Ilemmed* », ce qui signifie « je ne connais pas ton nom ». Il épousa la fille du chef des Tadmekket.

Dans sa propre version (1915), Richer cite un homme de la tribu des *Braknas* qui arriva dans l'Adrar : il s'appelait *Mohamed Ouan-Ara*. Il se fixa chez les Tadmekket et acquit une telle réputation que le chef des Tadmekket lui donna sa fille.

Nicolas (1950 : 54) reprend la première tradition en apportant quelques précisions :

« Un Maure venu de Wâlata (tribu des *Uläd Mbärk*) nommé Moh'ammed (sur-nommé *Ur Illemmëd*, *A-Wür-Ilemmed*, *Aullemmed*) aide les Kel Tadmekket, épouse la fille du chef Alad, en a trois fils. À sa mort, son fils aîné Ech-Châwi lui succède. Sa mort provoque une crise, avec une contestation sur la ligne successorale à adopter. Furent appelés *Uläd Ur-Ilemmed*, ou *Kel Ilemmed*, ou *I-Ullemmeden*, les partisans de la ligne paternelle (coutume arabe orthodoxe, Ebna Sud). »

Norris (1978 : 172) fait la synthèse de ces traditions :

« Quel est le héros éponyme des Iwillimmieden, le héros civilisateur de leurs communes traditions ? Il s'appelait Muh'mmad – soit Wa-n-Ara (« de la génération »), soit War-ilemmed (« l'innommé »). Il est possible que deux personnalités aient été amalgamées en un seul héros éponyme, Muh'ammad (Mukhammad), et que c'était le petit-fils d'Alad, chef Touareg de Tadamakkat. Des événements sur lesquels nous n'avons aucun document historique avaient fait d'un étranger le chef des Tadamakkat. Ses successeurs qui se sont divisés en deux branches à une date éloignée ont reçu le nom de *Wur-Lemmeden*, descendants de Muh'ammad qui portaient ce titre ; mais, à mesure que s'écoulaient les siècles, des nuances subtiles s'attacheront à ce nom : « ceux qui ne se conforment pas à la règle de succession *tegehe / tegeze*, par le fils aîné de la sœur », ou « ceux qui apprennent et les élèves », de *elmed* (« apprendre »).

Plusieurs versions sont données pour expliquer la scission des Iwellemmeden en deux chefferies distinctes : elles diffèrent sur les acteurs comme sur les dates.

La version des Kel Denneg place la scission à la fin du dix-septième sous le règne de Karidenna. Son neveu Attafrish forma un groupe de partisans autour des *imajeghen* Kel Nan et Tiggirmat et de tribus « religieuses ». Il rompit avec son oncle Karidenna, le combattit puis se dirigea vers l'Azawagh. Le fils d'Attafrish, Karoza lui succéda, puis vint Muda, frère de Karoza.

D'après Nicolas (1950 : 56), les Kel Denneg sont vainqueurs des *imajeghen* Tamesgidda, qui occupaient alors le Moyen-Azawagh et les repoussent vers le sud-est.

La version des Kel Ataram est donnée par le Dr Richer (1924 : 97) qui place ce conflit et le combat final beaucoup plus tard :

« Vers la fin du dix-huitième siècle, un conflit couvait au sein même de la famille oulliminden ; l'autorité de *Kahoua* se trouvait discutée, voire mise en échec, par un certain nombre d'envieux et de mécontents, à la tête desquels était un nommé *Kâtîm*. Ce Kâtîm, de la tribu des *Kel-Nan*, avait réussi à entraîner dans son sillage les *Irréoulen*, les *Akhéren*, les *Téguirmat*, les *Rhehéren*, les *Tillimides* : soit un groupe de cinq ou six tribus nobles, dont les terrains de parcours se trouvaient, depuis la descente de l'Adrar, dans l'extrême Est, région de Ménaka ; il semble d'ailleurs que ce groupe éloigné de tribus se soit, au cours du précédent siècle, tenu à l'écart des événements mouvementés qui avaient concentré, dans la région de Tombouctou, l'activité des autres fractions oulliminden.

Quoi qu'il en soit, vers 1800, le conflit pris un caractère aigu ; une lutte fratricide s'engagea. Elle eut son épilogue dans un sanglant combat sur les bords du Niger, un peu au sud d'Ansongo, au pied de deux montagnes, [...] en face de l'île Bourra. Comme il fallait s'y attendre, Kahoua resta maître du terrain. Pourchassés

sans merci, les dissidents durent abandonner leurs terrains de Ménaka, et se retirer jusque dans l'est de la vallée de l'Azaouak; cette région s'appelle le Dinnik (région du poste actuel de Tahoua); c'est pour cette raison que les Oulliminden réfugiés dans l'Est reçurent, dans la suite, le nom de *Kel-Dinnik*. »

2. Les Iwellemmeden Kel Denneg

Dès lors, deux confédérations rivales existent après cette scission : les Kel Ataram, ceux de l'Ouest et les Kel Denneg : ceux de l'Est, qui s'opposent souvent. Le système politique des Kel Denneg a donné lieu à de nombreuses controverses qui se poursuivent jusqu'à nos jours. Les premières versions, issues de la période coloniale (Richer, 1924; Marty, 1930; Urvoy, 1933 & 1936; Nicolas, 1950), sont concordantes. L'*amenokal*, chef suprême, détenteur de l'*eṭṭebel* (tambour de commandement) des Kel Denneg, est choisi parmi les Kel Nan. Les tribus nobles venues de Ménaka – Kel Nan, Irreulen, Tiggirmat, Ikherkheren, Tellemidez – sans oublier les Kel Azar et les Izeriaden aujourd'hui disparues, étaient accompagnées de tribus religieuses rassemblées dans le groupe des Ijawanjawaten et des Izawiten. Ils possèdent un pouvoir absolu : « Les Oullimiden de l'Est comprennent six groupes d'Imajeren, dont les chefs commandent, en même temps qu'à leur groupe aux tribus vassales, maraboutiques et bella, qui en dépendent » (Marty, 1930 : 369). Les *Ineslemen* [...] autrefois étaient considérés comme Imr'âd (vassaux, tributaires). [...] Ils s'occupent de religion, de justice, d'instruction publique » (Nicolas, 1950 : 189).

Un groupe connu sous le nom d'Iberkorayen, auquel appartiennent les Kel Eghlal et les Ayt Awari, s'est installé dans l'Azawagh depuis la destruction d'In Teduq¹ au milieu du XVII^e siècle. Les Iberkorayen formaient donc une chefferie autonome avant l'arrivée des *imajeghen*. Des religieux pacifiques, ne faisant pas la guerre, les Igдалen, nomadisait aux environs d'In Gall bien avant l'arrivée des nobles et des Iberkorayan. Un certain nombre de chercheurs ont analysé la dichotomie entre « nobles » et « religieux ». André Marty (1975 : 32), le premier, a mis en évidence que :

« L'organisation politique à forme pyramidale est en fait, contrebalancée par un autre système, bicéphale cette fois-ci et dont la présence ne peut s'expliquer que par l'histoire du peuplement de cette région. »

D'autres auteurs ont fait la même analyse (Bernus, 1981, 1990, 1993; Hamani : 1989 : 307) tout en montrant que les « religieux » ne représentaient pas un caractère uniforme puisqu'ils associaient des pacifistes, ne faisant pas la guerre comme les Igдалen et des religieux pouvant prendre les armes comme les Iberkorayan : ces derniers n'ont-ils pas mené une *jihad* au cours de laquelle, avec al-Jilani*, ils se sont emparés du pouvoir en 1807 en éliminant les *imajeghen* et l'*amenokal* Khattutu ? Rejetant la thèse du pouvoir absolu des « nobles » comme celle d'un pouvoir partagé avec les *ineslemen*, S. Walentowitz (1998 : 40-44) donne une troisième analyse :

« Le système politique de la confédération de la Tagaraygarayt comprenait trois instances politiques, trois niveaux d'organisation du pouvoir, à savoir l'imamat, l'*amenokal*, et les chefferies des cinq fédérations de tribus. Ces fédérations, appelées *tawshitén* (litt. "tribus") recrutés parmi les Kel Nan, les Irrawellan et

1. Le site d'In Teduq se trouve à 60 km au nord de Tassara. Des travaux récents n'ont pas retrouvé la ville entourée d'une enceinte (*birni*) mais une nécropole où la tombe de Masil, ancêtre des Kel Eghlal, a été retrouvée (Bernus & Cressier, 1999 : livre II).

les Tellémediz du côté des Imajeghan (“nobles”), par les Kel Eghlal et les Ayt-tawari Seslem du côté des Ineslemen (“religieux”). Chaque fédération était composée d’un nombre variable de tribus ou fractions également appelées *tawshitén* et représentées par des “chefs de tribus” dits *imgharen wi n tawshitén*. »

On trouve ainsi trois analyses de ce système politique. La première, qui concerne l’époque coloniale, s’explique par le fait que les « nobles » ont été les interlocuteurs privilégiés et que leur version, qui relègue les « religieux » dans un rôle politique effacé, a été adoptée. La seconde qui met en valeur le côté bicéphale de l’organisation politique, est due à des enquêtes menées aussi bien chez les « nobles » que les chez « religieux ». La troisième, qui est la dernière en date, semble privilégier les arguments des *ineslemen* et particulièrement des Iberkorayan.

La grande originalité des Kel Denneg est de posséder un nombre considérable de « religieux » de statuts variés, certains possédant une langue spécifique (Ayt-Awari, Igдалen, Iberogan). Leur seule importance numérique leur donne un poids considérable.

3. Les Iwellemmeden Kel Ataram (voir notice I76b.)

Les Kel Ataram n’ont pas été l’objet d’études aussi poussées que les Kel Denneg en ce qui concerne l’analyse de leur système politique : on reste sur les analyses de Richer (1924) et d’Urvoy (1933 & 1936), reprises par Chaventré (1983). Les tribus nobles, au nombre d’une dizaine, sont appelées Kel Kummer : parmi elles, les Kel Telateyt possèdent l’*ettebel*, tambour de guerre que détient l’*amenokal*. Quinze tribus d’*imghad* (tributaires ou vassales), beaucoup plus nombreuses que chez les Kel Denneg, constituent un groupe important comme les religieux avec douze tribus : parmi ces dernières, les Kel Essuk ont une influence considérable. On reste ici sur l’analyse d’une société pyramidale classique et la dernière étude de Chaventré basée sur des analyses hématologiques ne concernent que les *imajeghen*.

Comme chez les Kel Denneg, il existe chez les Kel Ataram des tribus originales parlant une langue songhay : ce sont les Idawsahak qui participent à cette diversité des Touaregs.

Il faut citer les détenteurs du pouvoir (*ettebel*) qui marquèrent l’histoire. Ce fut d’abord Karidenna, à la fin du XVII^e siècle, qui est devenu un héros légendaire ; c’est ensuite Kawa, de 1770 à 1816, dont l’histoire a été évoquée par Norris (1978) ; c’est enfin Firhun qui au début du XX^e siècle séduit les militaires français, avant de se révolter et d’être vaincu en 1916 à la mare d’Ader-en-Bukar.

Kel Denneg et Kel Ataram, après la scission, sont des confédérations qui font la guerre entre elles. Si les Kel Denneg luttent contre les Kel Geres et les Kel Air, puis contre les Kel Ahaggar, ils combattent aussi les Kel Ataram dans des batailles restées dans les mémoires : combats de Wezey, de Derkatin et d’Afarag près de Ménaka, ainsi appelée (*afarag* signifie la clôture), car les Kel Ataram s’étaient enfermés dans une palissade de branchages d’épineux reliés par des lanières de cuir.

Conclusion

Les Iwellemmeden, avec leur double chefferie, forment le groupe touareg le plus important. Leur originalité réside peut-être dans l’importance et le poids politique des tribus « religieuses », Kel Essuk chez les Kel Ataram, Iberkorayan chez les Kel Denneg ; enfin, le nombre des tribus anciennement serves est considérable. Aujourd’hui, les Kel Ataram se trouvent essentiellement au Mali, alors que les Kel Denneg vivent au Niger. Les deux « confédérations » ont connu le temps des

sécheresses à partir de 1968 et, à partir de 1990, celui des révoltes. Leur longue histoire n'a pas fini d'intéresser les chercheurs car elle montre la complexité de sociétés formées de populations venues de tous les horizons et riches de cultures complémentaires associées dans une civilisation touarègue plurielle.

BIBLIOGRAPHIE

- ABDERRAHMAN BEN ABDALLAH BEN 'IMRAN BEN AMIR ES-SA'DI, 1964, *Tarikh es-Soudan*, traduction de O. Houdas, Paris, Adrien Maisonneuve : 534 p.
- Agg ALAWWJELI, Ghubayd, 1975, *Histoire des Kel Denneg*, édité par K. G. Prasse, j Copenhague, Akademisk Forlag :
- Agg ARIAS, Altanine, présenté par, 1970, *Iwillimidan, Traditions historiques des Iwillimidan*, Niamey, Centre nigérien de recherches en sciences humaines :
- BARTH, Dr Heinrich, 1965, *Travels and discoveries in north and central Africa, being a journal of an expedition in the years 1849-1865*, Centenary Edition in Three Volumes, London, Frank Cass, cf. vol. II, Appendix XII et XIII : 719-763.
- BERNUS Edmond, 1970, « Récits historiques de l'Azawagh. Traditions des Iullemmeden Kel Dinnik (République du Niger) », in *Bull. de l'IFAN*, Dakar, sér. B, t. XXXII, 2 : 434-485.
- BERNUS Edmond, 1981, *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*. Photos, index, 4 cartes h. t. : 525 p. Seconde édition, L'Harmattan, 1991.
- BERNUS Edmond, 1989, « A 313 - Attawari », Aix-en-Provence, Édisud, *Encyclopédie Berbère*, vol. VII : 69-71.
- BERNUS Edmond, 1990, « Histoires parallèles et croisées. Nobles et religieux chez les Touaregs Kel Denneg », Paris, *L'Homme*, 115 : 31-47.
- BERNUS Edmond, 1993, « Nobles et religieux. L'intervention coloniale dans une rivalité ancienne », in E. Bernus, P. Boilley, J. Clauzel, J.-L. Triaud (éds), *Nomades et commandants*, Paris, Karthala : 61-68.
- BERNUS Edmond & CRESSIER Patrice, 1999, *In Tenu du Moyen Âge à l'époque actuelle, in Vallée de l'Azawagh*, Saint-Maur, Sepia : 189-422.
- CHAVENTRÉ André, 1983, *Évolution anthropo-biologique d'une population touarègue. Les Kel Kummer et leurs apparentés*. Préface d'Albert Jacquard, INED, Cahier n° 103, Paris, P. U. F. : 334 p.
- FOUCAULD, Père Charles de, 1949, *Dictionnaire abrégé touareg-français des noms propres (dialecte de l'Ahaggar)*, publié par André Basset, Paris, Larose : 362 p.
- HAMA Boubou, 1967, *Recherche sur l'Histoire des Touareg sahariens et soudanais*, Paris, Présence Africaine : 556 p.
- HAMANI Djibo, 1989, *Au carrefour du Soudan et de la Berberie, Le Sultanat touareg de l'Ayar*, Niamey, IRSH, Études Nigériennes n° 55 : 521 p.
- LHOTE Henri, 1955 & 1956, « Contribution à l'étude des Touaregs soudanais » in *Bull. de l'IFAN*, Dakar, sér. B, t. XVII, 3-4, 1955 : 334-370 ; t. XVIII, 3-4, 1956 : 391-407.
- LOTOKORO Ibris, *Tarikh Iwilliminden (Ulliminden)*, manuscrit de Gironcourt, Paris, MS 2405, pièce n° 1 ;
- MARIKO Kéléligui, 1984, *Les Touaregs ouelleminden*, Paris, Karthala – ACCT : 176 p.
- MARTY André, 1975, *Histoire de l'Azawagh nigérien de 1899 à 1911*. Paris, Mémoire de l'EHESS : 155 p. multigr.
- MARTY Paul, 1930, *L'Islam et les tribus dans la colonie du Niger*, Extrait de la Revue des Études Islamiques, Paris, Geuthner : 334-429.
- NICOLAS Francis, 1939, « Notes sur la société et l'état chez les Touaregs du Dinnik », in *Bull. de l'IFAN*, Dakar, t. 1, (2-3) : 579-586.
- NICOLAS Francis, 1959, *Tamesna, Les Iouellemeden ou Touareg Kel Dinnik*, Paris, Imprimerie Nationale : 279 p.
- NORRIS H. T., 1975, *The Tuaregs. Their Islamic legacy and its diffusion in the Sahel*.
- NORRIS H. T., 1978, « L'aménokal K'awa », in *Les Africains*, ss. la dir. de Charles-André Julien, Paris, Éditions Jeune Afrique, T. XI : 171-191.

RICHER Dr A., 1924, *Les Oulliminden*, Préface de M. Delafosse, Paris, Larose, 1 carte h.t. : 359 p.

Tadkîrat an-Nisiân 1966, traduction de O. Houdas, Paris, Adrien Maisonneuve : 413 p.

URVOY Yves, 1933, « *Histoire des Oulliminden de l'Est* », in Bull. du Com. d'Études hist. et scient. de l'AOF, t. XVI, (1), Paris, Larose : 1-32.

URVOY Yves, 1936, *Histoire des populations du Soudan Central (Colonie du Niger)*, Paris, Larose : 350 p.

WALENTOWITZ Saskia, 1998, « L'ignorance des Inesleman par le pouvoir colonial. L'élite politique des "religieux" mise aux marges de l'histoire », Savoirs et pouvoirs au Sahara, in *Nomadic Peoples*, Berghahn Journals, vol. 2, 1-2 : 39-64.

E. BERNUS

176b. IWELLEMMEDEN KEL ATARAM

Les Iwellemmeden de la région de Menaka sont appelés Kel Ataram, « Ceux de l'Ouest », pour les distinguer des Iwellemmeden Kel Denneg, « Ceux de l'Est ». Ces derniers, à la suite d'un conflit politique, se seraient séparés de la maison-mère au XVIII^e siècle ou au tout début du XIX^e siècle selon les sources (Richer 1924), scission interprétée également comme un processus long qui s'amorce dès le XVII^e siècle et s'achève au début du XIX^e siècle (Brock 1983).

Depuis les indépendances africaines dans les années 1960, les deux formations politiques, réduites après la colonisation à des entités « tribales » restreintes, sont séparées par une frontière étatique qui ne correspond pas d'ailleurs aux anciennes limites territoriales : ainsi, le centre administratif local dont relèvent les Kel Ataram est Menaka situé dans l'actuel Mali, tandis que les Kel Denneg sont rattachés à Tahoua qui fait partie du Niger.

Émergence d'une formation politique hégémonique

L'étude historique la plus fouillée sur les Iwellemmeden Kel Ataram reste pour l'instant celle d'un médecin des troupes coloniales, le Dr Richer (1924) qui s'appuie notamment sur des sources locales orales (en touareg et en arabe) et écrites (manuscris du XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles en arabe), ainsi que sur les archives des postes militaires français installés au cours de la conquête de cette région. Selon cet auteur, dont les données et souvent les interprétations sont reprises par la plupart des études postérieures, c'est en 1800 qu'une branche de la confédération guerrière des Iwellemmeden aurait contesté le pouvoir de l'*amenukal* Kawa, placé à la tête d'un immense ensemble politique qui englobait toute la région du fleuve Niger, de Tombouctou à Say. Le parti d'opposition, regroupant plusieurs tribus, aurait été vaincu et la coalition se serait retirée vers l'est en s'autonomisant et en s'appuyant sur de nouvelles alliances.

De leur côté, les Iwellemmeden Kel Denneg situent la scission avec les Kel Ataram à la fin du XVII^e siècle. L. Brock (1983) souligne que les deux versions, dans leur aspect contradictoire, renvoient précisément au fait que la rupture ne s'est pas faite d'un coup, mais s'est déroulée sur un siècle environ. Son argumentation s'appuie sur l'analyse des jeux d'alliances et d'oppositions politiques qui se sont dessinées durant cette période au sein du pôle politique Iwellemmeden.

Avant cet épisode de scission, Richer situe l'émergence des Iwellemmeden à la fin du XVI^e siècle dans l'Adagh* où ils entrent en compétition avec la confédération existante des Kel Tademekkat, tandis que les groupements les plus anciens qui peuplaient l'Adagh auparavant comme les Idnan, Imededaghen et

Udalen, seraient partis vers le sud entre le ^x^e et le ^{xiii}^e siècle. Vers 1653, selon Richer, les Iwellemmeden auraient vaincu les Kel Tademekkat et les auraient repoussés hors de l'Adagh, en direction du sud. Quarante ans plus tard, sous le règne de Karidenna vers 1690, les Iwellemmeden seraient à leur tour descendus vers le fleuve, installant alors leur hégémonie sur toute la région.

Lhote (1955) conteste cette reconstruction historique en relevant notamment que Tombouctou fut attaquée par les Iwellemmeden dès 1647 (*Târikh as-Sôûdân*). Selon cet auteur, « ce sont en réalité les Iwellemmeden qui durent quitter l'Adrar les premiers sous la poussée des Kel-Tademekkat ». Plus tard, avec la montée en puissance des Iwellemmeden, les Kel Tademekkat auraient préféré abandonner l'Adagh pour se rendre dans la région de Tombouctou : dans ce but, ils auraient dépêché en 1655, d'après le *Târikh as-Sôûdân*, une délégation auprès du pacha Mohamed ben Ahmed pour lui demander de s'installer dans le voisinage de la ville.

Quelles que soient les hypothèses, l'histoire de la confédération des Iwellemmeden s'inscrit localement dans le cadre des rapports de force établis avec plusieurs groupes de pression, en particulier la formation politique antérieure des Touaregs Kel Tademekkat, les Marocains qui s'installent à la fin du ^{xvi}^e siècle dans la région de Tombouctou puis de Gao, les sédentaires Songhay et les Maures. À la fin du ^{xviii}^e siècle, les Iwellemmeden dominent toute la région du fleuve. Leur expansion politique se poursuit en incluant dans leur protectorat des groupements arabophones Kounta et Berabisch au nord et Rhattafen au sud ainsi que des Peuls. Cette période, jusqu'au début du ^{xix}^e siècle, représente l'apogée du pouvoir des Iwellemmeden, qui doivent ensuite se confronter aux Peuls du Macina qui s'emparent de Tombouctou en 1826, puis lutter au nord contre la pression de plus en plus affirmée des Kel Ahaggar qui leur disputent l'Adagh, et à l'est contre celle des Kel Ayr. Des tendances autonomistes se manifestent chez certains groupements clients qui privilégient de nouveaux alliés.

Organisation sociale

Au début du ^{xx}^e siècle, la confédération des Iwellemmeden Kel Ataram contrôle encore un territoire immense, qui s'étend sur tout l'ouest du pays touareg à partir de la ligne Kidal-Menaka jusqu'au lac Faguibine. Ce vaste pôle politique, véritable empire, est désigné tantôt sous le nom de ses dirigeants Iwellemmeden, tantôt (notamment par les Touaregs de l'Est) sous le nom de Tademmekat élargi à l'ensemble de la formation politique. Celle-ci est bâtie sur le mode confédéral. Sa structure réserve à chaque unité articulée à l'ensemble une certaine autonomie et autorise ainsi la coexistence en son sein de modèles différents d'administration des hommes et des biens. Aux clivages politiques se superposent des spécialisations économiques et souvent aussi des disparités linguistiques, sociales ou culturelles.

Ainsi, les nobles Iwellemmeden, guerriers éleveurs de chameaux et de chevaux, font partie des « gens du j », c'est-à-dire parlent la *tamajaq*, l'une des variantes de la langue touarègue pratiquée en majorité dans l'Aïr. Ils sont organisés en lignages patrilinéaires et définissent selon cette même voie dite « du dos » (*aruri*) les règles sociales telles que la succession et la transmission des droits, l'héritage, la résidence... Par contre, leurs clients ou leurs dépendants touaregs, qu'ils soient de la rive nord ou sud du fleuve (Awza et Gourma), ou de l'Adagh au nord, parlent la *tamašaq*.

De même, le système de filiation et les règles de transmission des biens et des pouvoirs varient selon les groupements. Si les nobles Iwellemmeden sont

patrilinéaires, par contre certains de leurs clients comme les Imededaghen, guerriers et grands éleveurs de zébus et de chevaux, ainsi que les tributaires de ces derniers qui s'occupent essentiellement de petit bétail, forment en majorité des unités matrilineaires descendant d'une ancêtre féminine, et privilégient dans leur organisation sociale la matrilinearité ou voie « du ventre ».

Entre ces deux extrêmes, les nobles du Gourma comme par exemple les Igawdaren à l'est ou les Tengeregef à l'ouest dans la région de Tombouctou – dont certains, installés au XVIII^e siècle sur les rives du fleuve, se disent apparentés aux Iwellemmeden – parlent la *tamašaq*, mais sont organisés patrilinéairement ; notons que leurs dépendants directs suivent les mêmes règles. La conservation et l'épanouissement de ces particularités, malgré l'intensité et la fréquence des relations entre groupements, contraste avec le laminage des diversités culturelles observable dans les sociétés à pouvoir centralisé.

La structuration hiérarchique de ce grand pôle politique de l'ouest sous l'autorité des Iwellemmeden apparaît complexe. Les divers niveaux d'organisation politique où se distribuent les unités sociales variées sont souvent dédoublés par rapport aux formations politiques touarègues voisines. Ainsi, au début du XX^e siècle, quatre échelons hiérarchisés se dessinent. Au sommet, dominent les Iwellemmeden Kel Ataram, puis la noblesse issue de l'ancien pôle indépendant de la Tademekkat, comme les Igawdaren et les Iheyawen-n-Alad installés dans le Gourma, ou les Tengeregef dans la région de Tombouctou, puis les confédérations clientes et guerrières comme par exemple les Imededaghen, enfin les « pauvres » ou les protégés. Même s'il existe de multiples façons de faire comprendre clairement la position d'un groupement dans cette classification à degrés multiples, les catégories linguistiques s'appliquant au statut politique proprement dit se limitent à deux termes : *imušay* (suzerains) qui s'applique aux deux premiers niveaux (Iwellemmeden comme Igawdaren, Tengeregef...), tandis que *imɣad* (tributaires) peut servir à définir à la fois les suzerains d'une confédération cliente et leurs dépendants. Ces derniers cependant sont appelés plus souvent *tilaqawin*, « les pauvres ». C'est pourquoi, contrairement à l'Ahaggar, l'Ajjer ou l'Aïr, où le terme *imɣad* manque de gloire et ne s'applique qu'aux tribus reconnues historiquement dépendantes, dans le Gourma, ce mot avait, du moins dans les années 1980 lors de mes enquêtes, une connotation de noblesse et de puissance. Ce statut s'appliquait en effet à des tribus guerrières qui, tout en reconnaissant l'autorité des *imušay* (« suzerains », sous-entendu ici Iwellemmeden), avaient elles-mêmes sous leur domination des tribus de « pauvres » (*tilaqawin*). Pour les distinguer de ces derniers groupements, les rapports coloniaux les dénommaient d'ailleurs : « *imɣad* guerriers » ou encore « *imɣad* de grande tente ».

Ces échelons qui en dépit de leur incontournable réalité demeurent informels, soulignent le caractère fluide de la hiérarchie sociale et son rééquilibrage constant en fonction de l'expansion ou de l'affaiblissement des alliances politiques. Ils s'observent également dans le reste du pays touareg, bien que dans une extension moindre (c'est pour traduire une opposition de cette nature, par exemple, que Foucauld utilise au sujet de l'Ahaggar l'expression de « suzerains de second ordre » par opposition aux suzerains dont le pouvoir prédomine).

L'ordre colonial

L'intrusion coloniale va détruire le pôle politique des Iwellemmeden Kel Ataram et bouleverser irréversiblement l'ordre régional. En 1894, l'armée française après plusieurs affrontements violents avec les Touaregs de la région de Tombouctou et de la partie centrale du fleuve, occupe Tombouctou. Vaincus,

les Tengeregef, Iregenaten et Kel Temulayt demandent la paix. En 1896, le Lieutenant Hourst qui estime alors la force armée des Iwellemmeden à 20 000 ou 30 000 combattants, va signer un accord éphémère de non agression mutuelle avec le chef des Iwellemmeden, Madidou. Mais les accrochages et les attaques contre les forces d'occupation françaises se multiplient, menés par divers groupes dissidents (Kel Ahaggar, Kountas, Igawdaren, Kel Intessar, Kel Temulayt...) auxquels s'adjoignent en 1897 deux fractions des Iwellemmeden (Kel Ara et Kel Eguedesh, Richer : 143). L'occupation militaire du fleuve planifiée par les Français est engagée en 1898. Le harcèlement des tribus touarègues qui résistent entraîne de nombreuses pertes en troupeaux et en hommes. Les groupements soumis sont cantonnés sur la rive sud du fleuve (Gourma) pour les soustraire à l'influence des Iwellemmeden, repliés vers l'intérieur du pays à l'est, et qui mènent de nombreuses offensives sur le fleuve. Pour accélérer l'occupation militaire de la région Iwellemmeden, l'armée coloniale cherche des auxiliaires parmi la population, sédentaire ou nomade, qui s'est rendue et exerce de nombreuses représailles contre ceux qui refusent de collaborer (exécutions, déportations, emprisonnements, amendes, destruction de biens, interdiction des zones agricoles et des marchés, blocus...). Les Kountas sous la direction de Hamoadi, armés de fusils à tir rapide par les Français, sont utilisés pour soumettre les Iwellemmeden qui subissent de très lourdes pertes. Des pourparlers sont entamés à Gao en 1902. Laouei (*Lawey*), successeur de Madidou mort trois ans plus tôt, offre de faire sa soumission « à condition d'avoir comme terrain de parcours tout le terrain entre Gao et Tombouctou » (Richer : 181). C'est finalement Firhun (*Firhun*), élu *amenukal* à sa place, qui signera l'acte de soumission à Gao le 23 janvier 1903, « au nom des sept principales tribus nobles : Kel Koumer, Kel Tiguiouelt, Kel Ara, Ibaouanes, Tahabanaten, Iouaten, Irohorniten » (Richer : 183). Les conditions imposées ruinent l'assise territoriale, politique et économique des Iwellemmeden, en leur interdisant notamment le Gourma et l'Adrar, en leur ôtant tout droit de gestion et d'intervention sur leur ancien domaine politique, en leur imposant un lourd tribut. En 1908, dans un climat de tension permanent, est mise en place une administration directe. Comme le précise sans ambiguïté Richer (p. 257) : « son aboutissement était la constitution des tribus en organismes autonomes [...], sa conclusion, finalement, était la suppression de l'Aménokal ». En novembre 1914, après une esquisse de soulèvement, Firhun est arrêté avec son entourage et condamné à dix ans de prison. Au moment où sa grâce présidentielle arrive en février 1916, le détenu vient de s'évader de Gao. Averti des projets d'insurrection qui se préparent à l'est autour de Kawsan originaire de l'Aïr, Ingedazen et Amud de l'Ajjer (ce dernier attaquera Djanet début mars), Firhun proclame la révolte générale. Il écrit à Musa ag Amastan, l'*amenukal* de l'Ahaggar sous tutelle française, pour l'inviter au soulèvement, mais ce dernier transmet la lettre aux autorités coloniales. Les colonnes françaises avec leurs auxiliaires Chaamba et Kel Ahaggar attaquent le campement des insurgés à Anderamboukan le 9 mai 1916 : plusieurs centaines de guerriers Iwellemmeden périssent, ainsi que des femmes et des enfants. Firhun qui a réussi à s'enfuir sera tué deux mois plus tard au nord-est de Ménaka par des auxiliaires Kel Ahaggar. Les Kounta pillent les rescapés, continuant « à s'enrichir des dépouilles des Oulliminden » (Richer, 289). La révolte des Iwellemmeden est anéantie et celles des Touaregs de la Boucle du Niger et des sédentaires de la région de Gao sont à leur tour définitivement réprimées. À Gao, le 1^{er} septembre 1916, un parent de Firhun, Akorakor, est nommé *amenukal* des Iwellemmeden. Des sanctions sévères sont imposées et d'autres meneurs du soulèvement sont arrêtés ou tués. En décembre, c'est l'Aïr qui devient le foyer d'un soulèvement touareg général, débutant avec l'occupation

d'Agadez par les troupes armées de Kawsan ag Kedda, arrivé de l'exil. Les Iwellemmeden Kel Ataram, ruinés, amoindris, détruits, ne pourront participer à cette ultime tentative touarègue contre l'occupation coloniale.

Représentations des origines

L'histoire orale de l'ouest du pays touareg est moins connue que celle du nord ou de l'est. Peu de travaux publiés en font mention (Barth, Norris, Richer). Les récits de fondation des Iwellemmeden, s'ils présentent des versions très différentes selon les époques et les interlocuteurs, s'organisent cependant selon un modèle classique dans l'espace touareg qui prête toujours aux dominants une origine extérieure, tandis que les dominés sont présentés comme les autochtones (Claudot-Hawad, 1982). Cet « ailleurs » varie selon les époques : ainsi, l'ancêtre fondateur des Iwellemmeden arrive suivant les récits tantôt du Yémen à l'Est, tantôt du sud marocain ou du Trarza au Nord-Ouest, tantôt de Oualata à l'Ouest... Mais l'un des traits caractéristiques de cet ancêtre fondateur par rapport à beaucoup d'autres récits touaregs, est d'abord le fait qu'il s'agit d'un homme, qui plus est étranger (arabe ou musulman). Il y a une sorte d'inversion du schéma utilisé dans les milieux matrilineaires où l'ancêtre fondateur est une femme, représentant le cœur de la société, et qui généralement provient d'un extérieur prestigieux, se marie localement et domine, avec sa descendance, la région d'accueil. L'ancêtre masculin des Iwellemmeden arrive donc dans l'Adagh (appelé Adrar des Iforas depuis la colonisation) et à la suite de services rendus au chef de la région, à la tête des Touaregs Kel Tademekkat, épouse la fille ou la sœur de ce dernier.

Plusieurs récits associent l'introduction de nouvelles règles et valeurs de l'ordre social, c'est-à-dire la filiation patrilinéaire et l'islam, à l'arrivée de l'ancêtre des Iwellemmeden. Au contraire, dans cette perspective, les Kel Tademekkat incarnent la continuité matrilineaire et le refus de la religion musulmane. Cette opposition se traduit par l'appropriation de l'épopée de Koseyla*, héros de la résistance berbère contre l'islam conquérant. Le personnage de Koseyla, que les auteurs médiévaux de langue arabe décrivent le plus souvent comme un Zénète des Aurès est considéré ici comme l'ancêtre des Imededaghen matrilineaires et appelé par le diminutif de Koseylata (Claudot-Hawad, 1985). À l'opposé, les récits de la tradition orale associent aux chefs Iwellemmeden en guerre contre les Kel Tademekkat des alliés (savant ou chef de guerre) qui sont des figures – souvent synthétiques comme l'a montré Norris (1975) – du monde musulman, tels Oqba ben Naffa, Yaqoub el Ansari, Sidi Oqba el Moutadjab...

C'est dans ce cadre que l'étymologie du terme *Iwellemmeden* (au singulier *Awllemmed*), a été rapportée à la phrase verbale : *wer ilemmed*, qui en touareg signifie : « il n'apprend pas ». Cette appellation renverrait donc à la position de refus des Iwellemmeden par rapport à la coutume matrilineaire.

D'autres versions de l'histoire orale circulant plus à l'est prennent ce motif à rebours et font au contraire des Iwellemmeden des modèles de l'insoumission des nobles à l'islam et à ses valeurs prônées par les groupements religieux comme les Kel Essuk. « Ils n'apprennent pas » est pris dans le sens de « ils ne se soumettent pas », c'est-à-dire n'acceptent aucune autorité, fût-elle divine. L'un des signes de cette insoumission pointé dans ces récits est la coiffure masculine à longues tresses que les Iwellemmeden portaient dans la première moitié du ^{xx}e siècle, alors que le crâne rasé qui connote le renoncement à l'orgueil guerrier, est préféré par les *ineslimen*, c'est-à-dire les « musulmans » formant une catégorie sociale particulière dans l'ouest.

Une autre version des origines recueillie par Barth en 1854 (cité par Richer, p. 50 ; Barth 1965, p. 720) donne enfin aux Iwellemmeden un ancêtre du nom de « Siggini, originaire de la tribu des Hymiarites (gens de l'Yemen) ; Siggini serait l'ancêtre de Lamta, père des Lamta ». Barth fait le rapprochement entre Siggini et « Asnag, ancêtre des Sanhadja, signalé par Ibn Khaldoun ». On pourrait également rapprocher la racine de Iwellemmeden de celle de Lamta (précédé de *aw*, « fils de, espèce de »), qui les resituent dans l'histoire plus large et plus ancienne du Sahara.

Certains récits recueillis dans l'Ahaggar (Claudot, 1982) mettent en scène sur le mode parental les liens des Iwellemmeden avec les autres pôles politiques touaregs. Dans ce schéma, tous sont issus de la même ancêtre, mais les Kel Ajjer, Kel Aïr, Kel Ahaggar sont présentés comme des « enfants de sœurs » ou des descendants de femmes, alors que les Iwellemmeden apparaissent comme des « enfants de frère » ou descendants d'homme, ce qui dans la logique matrilinéaire de l'Ahaggar pointe leur position et leur organisation particulières par rapport aux autres confédérations.

Enfin, selon certains points de vue défendus dans l'Aïr, les Iwellemmeden viendraient de l'Est (d'où leur parler en « j ») et seraient apparentés aux Ikazkazen, issus, comme eux, à l'origine des Uraghen de l'Ajjer, les remplaçant ainsi dans le vaste réseau de relations complexes qui liaient les quatre grands pôles politiques touaregs avant l'intervention coloniale.

BIBLIOGRAPHIE

Sources traduites de l'arabe :

Tārīkh el-Fettāch, écrit vers 1550 par Mahmoud KATI (sur l'empire de Gao), Traduit par O. Houdas & M. Delafosse, 1913

Tārīkh as-Sūdān, écrit vers 1650 par Abederrahman ben Abdallah ben 'Imran ben 'Amir Es-Sa'di, traduit par O. Houdas & E. Benoit, Maisonneuve, Paris, 1980.

Taḍkīrat an-Nisīān (« Rappel de l'oubli »), achevé vers 1750, traduit par Houdas en 1901 (histoire de Tombouctou aux XVII^e et XVIII^e siècles sous les Marocains)

Autres références

ABITBOL M. (éd.), *Tombouctou au milieu du XVIII^e siècle d'après la chronique de Mawlay al-Qasim B. Mawlay Sulayman*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1982.

ANONYME, Chez les Oulliminden, *L'Afrique française* 27, 1917 : 298-299.

AOUAD-BADOUAL R., « Le rôle de 'Abidin el Kounti dans la résistance nomade à la conquête française de la Boucle du Niger (1894-1902) », in *Le politique dans l'histoire touarègue* (H. Claudot-Hawad dir.), *Cahiers de l'IREMAM* (4), Aix-en-Provence, 1993, pp. 35-48.

AYMARD, Capitaine A., « Les Touareg de la région de Tombouctou », in *Bulletin du Comité de l'Afrique Française*, n° 20, 1910, 399-401.

AYMARD, Capitaine A., *Les Touareg*, Paris, Hachette, 1911.

BARTH H., *Travels and Discoveries in North and Central Africa, 1849-1855*, 1965, Londres, Frank Cass & Co. LTD, 3 vol.

BÉTRIX Ct, *La pénétration touareg*, Paris, Lavauzelle, 1911.

BROCK L., *The Tamejjirt. Kinship and Social History in a Tuareg Community*, Ph.D., Columbia University, New York, 1983.

CAILLÉ R., *Voyage à Tombouctou*, Paris, LD/La Découverte, 1985.

CAMEL F., *L'administration coloniale et les Touaregs en AOF*, (1914-1934), Thèse de 3^e cycle en Histoire, Université de Provence, 2003.

CHAVENTRÉ A., *Évolution anthropo-biologique d'une population touarègue. Les Kel Kummer et leurs apparentés*, Paris, PUF, 334 p.

CISSÉ B., « Un grand résistant malien : Firhoun », *Études maliennes* 10, 1974, 1-8.

- CLAUDOT-HAWAD H., Adagh, *Encyclopédie Berbère*, II, 1985.
- CORTIER M., *D'une rive à l'autre du Sahara* (Mission Arnaud-Cortier, 15 fév.-24 juin 1907), Paris, Larose, 1908.
- CORTIER M., « Le pays des Oulliminden », *La Géographie* n° 21, 1910, pp. 221-236.
- DELAFOSSÉ M., Haut-Sénéragl-Niger (Soudan français), Paris, Larose, 1912, 3 vol.
- HOUST Lt, *La mission Hourst*, Paris, Plon, 1898.
- LHOTE H., « Aoullimiden (Ioullemeden) », *Encyclopédie berbère*, Cahiers provisoires, n° 28, 1981, 4 p.
- MACNAMARA WINTER M., *A study of family and Kinship Relations in a Pastoral Twareg Group of Northern Mali*, Phd, Université de Cambridge, 1984, 222 p. [voir compte-rendu par H. Claudot-Hawad., in *Annuaire de l'Afrique du Nord*, t. XXIV, 1985, 784-790].
- MILBURN M., « The Awelimmiden : history of a name », *Sahara*, 2, 1989, p. 99, 10 réf. Bibl.
- NICOLAS F., *Tamesna : les Iwellemeden de l'Est*, Paris, Imprimerie nationale, 1950.
- NORRIS H. T., *The Tuaregs. Their Islamic Legacy and its Diffusion in the Sahel*, Warminster (UK), Aris and Phillipps Ltd, 1975.
- NORRIS H. T., « L'amenokal K'awa ou l'histoire des Touaregs Iwellemeden », in *Les Africains*, t. XI, Éd. Jeune Afrique, Paris, 1978.
- RICHER Dr A., *Les Touareg du Niger. Les Oulliminden*, Paris, Larose, 1924.
- SALIFOU A., « Les Français, Firhoun et les Kounta, 1902-1916 », *Journal de la Société des Africanistes* 43, 1973, 175-195.
- URVOY Cpe Y., *Histoire des populations du Soudan Central (Colonie du Niger)*, Paris, Larose, 1936.
- VERMALE Dr P., *Au Sahara pendant la guerre européenne*, Correspondance et notes, 1914-1917, Alger, 1925 (réimprimé par Éd. Gandini, 1995)

H. CLAUDOT-HAWAD

177. IZLI

Il s'agit de deux (éventuellement quatre) vers comportant souvent une rime interne ou en fin d'hémistiche, et renfermant un sens complet. C'est la forme poétique de base chez les *Imaziyn* du Maroc central, genre essentiellement consacré à la casuistique amoureuse, bien qu'il existe des *izlan* (pl. d'*izli*) historiques et didactiques.

La présence de l'*izli* ('distique') dans le Moyen-Atlas marocain est largement attestée par l'intermédiaire de diverses publications datant, pour la plupart, de la première partie du xx^e siècle. C'est l'existence de ce phénomène au sein du domaine oral des Bni Mtir (*Ayt Ndir*) qui, en premier, retient l'attention des observateurs (Abès, 1918; Laoust, 1939). C'est, toutefois, le pays zaïan qui fournit la moisson la plus riche de l'époque (Loubignac, 1924). À signaler, également, une étude de la même période (Reyniers, 1930), moins académique, mais caractérisée par une approche fort intimiste, consacrée à la production orale de Taougrat, la poétesse aveugle des Ayt Sokhman d'Aghbala. Plus près de nous, le travail d'Abdel-Massih (1971), procédant d'une démarche de linguiste, nous livre un certain nombre d'*izlan* non-traduits, mais annotés, et mettant clairement en évidence l'association primordiale entre refrains et distiques, ainsi que l'ordre dans lequel ils sont exécutés.

Les morceaux sont exécutés, soit dans le cadre d'une soirée privée réunissant quelques personnes de connaissance et ne donnant pas nécessairement lieu à la danse, soit à l'occasion d'une noce, circoncision ou fête importante, entraînant alors une participation dansante. Au départ, il est impératif de réunir un accompagnateur sur tambourin (*allun*, *tallunt*), cet instrument fournissant le

rythme de base de la musique *tamaziyt*, ainsi qu'un joueur d'instrument à cordes : soit sur violon (*lkamanja*), soit sur luth (*luṭar*), ce dernier opérant actuellement un retour en force assez spectaculaire sur la scène musicale marocaine. Éventuellement, on fera appel à un joueur de chalumeau (*bu ṣanim*). Dans le meilleur des cas sera présent un compositeur ou improvisateur, *aneššad*, animateur détenteur d'un répertoire fourni en *izlan*.

L'ouverture qu'entame les accompagnateurs instrumentaux est caractérisée par un rythme de base (d'une importance capitale en musique berbère) qui annonce, d'emblée, la forme des morceaux à venir. Le compositeur ouvre le jeu en lançant un refrain (*ll̥ya*) adapté aux distiques qui vont suivre, car, ainsi que nous le verrons plus loin, il ne s'agit pas d'associer n'importe quel distique à n'importe quel refrain. Vient ensuite le premier distique. Celui-ci sera repris en chœur par les femmes, avec insertion du refrain entre chaque hémistiche. Au terme d'un court intermède musical, le compositeur va reprendre une partie du refrain, souvent la partie terminale, pour prévenir de l'arrivée du distique suivant, et ainsi de suite.

Un changement de rythme intervient assez couramment après trois ou quatre distiques, un nouveau refrain introduisant éventuellement des *izlan* de facture différente. À l'occasion de ces changements, on admirera la dextérité des habitués qui savent glisser presque insensiblement d'un rythme à un autre. Un rythme plus rapide annonce, d'une part, un passage purement instrumental consacré à la danse ; par ailleurs, une accélération démesurée préviendra l'assistance de la fin imminente du morceau, au moment où les exécutants reprendront en chœur les derniers vers. Dans le cas de mariages importants en présence d'une nombreuse assistance bilingue, un rythme lent et saccadé introduit un morceau qui sera chanté en arabe, par égard envers les invités non-berbérophones.

Classification des *izlan*

Une classification trop formaliste des *izlan* s'avère une entreprise malaisée, compte tenu des variations régionales (les Ayt Warayn, par exemple, exécutent les leurs en langue arabe), ainsi que de l'importance de la licence artistique admise chez les exécutants. Bien que Jouad (1996) ait proposé une classification fort complexe basée uniquement sur la matrice cadentielle, nous présentons une classification provisoire, basée sur des considérations alliant métrique et rythme, émanant de nos informateurs de la région de Tounfit, 'Ali ou 'Aomar et Sidi Muh Azayyi.

L'*izli* court représente la forme la plus répandue. On se trouve habituellement en présence de deux vers comportant 9-11 syllabes. Voici donc deux distiques relevant de cette catégorie, précédés d'un refrain approprié :

idd is turezzud at teddud ad i tezrid, a yunu ?
mani leahed, mani leazzazit-nneš, a wennax ira wul ?
 Chercherais-tu à partir ou à m'abandonner, ô ma mie ?
 Que sont devenus ton serment, ton affection, ô toi que désire mon cœur ? !
izelleε wul-inw ammi yerša weabann ;
ur iyedil i wneqqal mš as t yix !
 Mon cœur est brisé tel un vêtement en loques ;
 d'y mettre une pièce ne servirait à rien !
am udfel illan i leamud ay d yix,
ar iyi ssamum wenna rix am uzal !
 Suis pareil à la neige qui séjourne dans les collines,
 Telle la canicule, me fait fondre la bien-aimée !

A distique court refrain long, ainsi qu'on peut le remarquer ci-dessus. L'*izli* moyen est un couplet comportant deux vers de 12/13 syllabes, dont voici un exemple, précédé d'un *llya* approprié :

awra, a wa, ay a nmun mš aš d iusa!
 Approche, ô toi, cheminons ensemble si cela te convient!
a way nḥubba rzemx-aš ddu ɣer wadda trid.
waxxa tessarad muḥal at tafd yaḍ am nekk!
 O bien-aimé, je t'ai libéré, va auprès de qui tu voudras.
 Même si au loin tu voyages, comme moi jamais ne trouveras!

Ce dernier distique, faisant partie de notre corpus recueilli à Tounfit, est également signalé par Montassir (1985, p. 42) dont la zone de collecte se situe plus à l'ouest, chez les Ayt Oum Lbekht de Zawit ech-Chikh. Voyons, à présent, l'*izli* long caractérisé par deux vers, chacun pouvant compter jusqu'à 15/16 syllabes, comme dans le cas suivant :

Tixt-nneš, a wenna rix, (llya)
ad i tney adday nebdu!
 Le chagrin que tu m'occasionneras, mon amour
 lors de notre séparation, me tuera!
tswira-nneš ay i ssamumn adday asix a t raεax.
šuf, ayd nmmun allig ur ax d iqqimi xes lšed i wfus!
 Me sens défaillir en contemplant ta photo.
 Que de temps passé ensemble pour ne garder qu'un carton à la main!

De même que l'*izli* court aura eu un *llya* long, inversement, un *llya* court annonce un *izli* long, toutefois sans pouvoir ériger cela en règle absolue.

Un autre type de distique se distingue de la variante longue par un rythme légèrement différent et un ton habituellement moqueur. Très répandu, il peut se chanter pendant l'*aḥidus* (la danse de base du pays *amaziy*), ou alors être exécuté avec un refrain comme les autres *izlan*. Le suivant est le prototype du genre :

ay izem aberbaš reeb agga wraεa-nneš digi.
adday d ihezza allen digi yaḥrurey s tasa!
 O panthère, étonnant que ton regard envers moi.
 Lorsque lève les yeux sur moi, je craque!

Poésie s'interprétant à deux niveaux : le signifié d'abord ; on sait la panthère redoutable si l'on a le malheur d'accrocher son regard ; le signifiant, ensuite, s'applique à un jeune au regard troublant. Nous citons deux autres distiques du type *izem aberbaš*, assortis d'un *llya* adéquat :

asey rrḥil-nneš, a wa, asix winu dar-aš.
max is da beḍḍun ayt tiddukla, a wenna rix?
 Change de bivouac et auprès de toi viendrai camper.
 Pourquoi les amis vivraient-ils séparés, ô bien-aimée?
idda lwez z ɣr aman nna ytterwaḥ ku yass,
ay aḥyuḍ nna dmeen ad as yaley ɣer εari!
 Chaque jour vers l'eau fraîche s'en va le canard.
 O insensé qui désire un rendez-vous en forêt!
ay asmun nna y umenx idd imšis ayd wattx?
ay aš tzenzid i xes ad ur sserx as taman!
 O compagnon en qui j'avais confiance, est-ce ta toute ta considération?
 Tu m'as vendue, n'est-ce pas, alors ne me dévalorise pas!

Le sens des deux derniers *izlan* n'est pas évident. Dans le premier, la démarche d'un prétendant sera sans espoir, la belle (le canard) ayant déjà ses habitudes. Dans le second, une femme réprimande son amant, non pas parce qu'il l'a quittée, mais du fait qu'il s'affiche en compagnie d'une autre qui est moins belle qu'elle.

D'un agencement plus complexe, l'*izli* à quatre hémistiches. Après chaque point de césure, qui en moyenne intervient après 6/7 syllabes, il y a insertion du refrain :

ay ay aya a ta, imma-nw eef-aš imma-nw eef-aš a wa. (ll̥ya)
ay ay aya a ta, imma-nw xir-aš ad itswalf d i̥yil!
 O toi, ô ma mie, je t'en prie, ô ma mie, je t'en prie.
 O toi, ô ma mie, prends garde qu'à tes bras je ne m'habitue!
texxa tayri n unebyi / am id is̥ya ša naēnee /
mš ur ismalu wd̥yar / qqenn ad ixser fimerra!
 N'est point durable l'amourette de passage/ elle est comme la
 menthe qu'on achète/
 en un endroit peu ombragé,/ et qui rapidement se fane!

On relève, d'autre part, des couplets réservés plus particulièrement à la danse (*izlan n ubidus*), chantés seuls et le plus souvent sans refrain. Ils sont eux-mêmes scindés en subdivisions selon le tempo d'*ubidus* concerné : soit lent (*bayfa*), soit moyen (*tannamast*), soit rapide (*tamssderfi*). On distingue enfin des distiques de noce (*izlan n tme̥yra*). Voici un exemple de cette dernière catégorie :

ullah meš da gganx am i̥sirran,
ar d amzex bubu-nnes i ten-nma rix!
 Par Dieu, contrairement aux bambins, je ne puis dormir
 que lorsque je tiens le sein de celle que j'aime!

Ce sont là les principales catégories d'*izlan* ayant cours dans le Moyen-Atlas à la charnière du XXI^e siècle. La plupart de ces distiques proviennent d'un corpus important recueilli dans la région de Tounfit. Souvent entendus à la radio, ou en montagne à divers occasions, il est permis d'affirmer que l'*izli* représente la manifestation la plus courante de la poésie chantée du Moyen Atlas marocain. À l'opposé de la *tamarwayt*, ou de la *tamdyazt*, genres beaucoup plus exigeants sur le plan de l'énoncé et de la performance, réservés habituellement aux seuls spécialistes, l'*izli* est ouvert à tout le monde. Fonctionnant comme une sorte de défoulement, les distiques et leurs refrains sont, en effet, connus de toute une population dont ils reflètent, en marge d'un vécu quotidien parfois terne, un côté espiègle, évoquant très nettement la bonne humeur et la joie de vivre.

BIBLIOGRAPHIE

- ABDEL-MASSIH E., *A course in Spoken Tamazight*, Michigan, Ann Arbor, 1971, p. 369-375.
 ABES M., « Les Aith Ndhir (Beni Mtir) », *Archives Berbères*, Paris, Leroux, vol. 2, 1917, p. 412-414; vol.3, 1918, p. 321-345.
 AHERDAN M., « Sur les traces de notre culture », *Amazigh*, Rabat, n° 3/4, 1980, pp. 59-72.
 AYDOUN M., *Les Musiques du Maroc*, Casablanca, Eddif, 1992
 BASSET H., *Essai sur la littérature des Berbères*, Alger, Carbonnel, 1920, p. 337-349.
 BOUKHRIS F., « Les *izlan* de l'oralité à l'écriture », *Revue de la Fac. des Lettres*, Dhar el Mharaz, Fès, 1992, p. 177-183.
 DROUIN J., *Un cycle oral hagiographique dans le Moyen-Atlas marocain*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1975, p. 160-161.

- GUENNOUN S., « Littérature des Berbères de la Moulouya », *EDB*, 8, 1991, p. 113-134.
- JOUD H., *Le calcul inconscient de l'improvisation*, Paris/Louvain, Peeters.
- LAOUST E., Cours de berbère marocain, dialecte du Maroc central, Paris, Geuthner, 1939.
- LOUBIGNAC V., *Étude sur le dialecte berbère des Zaïans et Ait Sgougou*, (t. 2), Paris, Leroux, 1922, p. 371-411.
- MONTASSIR R., *Some oral prose and verse from the Middle-Atlas Dir*, mémoire, Fac. des Lettres, Rabat, p. 36-53.
- PEYRON M., « Une forme dynamique de poésie orale : les *izlan* et *timawayin* du Moyen-Atlas (Maroc) », *Langues & Littératures*, Fac. des Lettres, Rabat, vol. IV, 1985, p. 164-170.
- PEYRON M., *Isaffen Ghbanin/Rivières profondes*, Casablanca, Wallada, 1993.
- PEYRON M. (éd.) & ROUX A., *Poésies berbères de l'époque héroïque, Maroc Central (1908-1932)*, Aix-en-Provence, Édisud, 2002.
- REYNIERS F., *Taougrat, ou les Berbères racontés par eux-mêmes*, Paris, Geuthner, 1930.

M. PEYRON

Note linguistique complémentaire sur le terme *izli*

Le terme *izli*, particulièrement vivant en tamazight du Maroc central où il désigne spécifiquement une forme poétique courte (cf. *supra*) est en fait un mot pan-berbère, attesté également en Kabylie et dans le domaine touareg.

En kabyle, *izli* est un mot rare, voire un archaïsme conservé dans un certain nombre d'expressions figées dans lesquelles le signifié premier peut être presque complètement perdu (cf. Dallet 1982, p. 941) : *ači d izli*, « C'est quelque chose d'extraordinaire », qui doit se comprendre comme : « Ce n'est pas quelque chose que l'on puisse dire en un poème ! » On relève cependant : *ad awiy izli fell-ak* : « je dirai un poème (critique/satirique) sur toi », *a k-awin d izli* : « on dira un poème (critique/satirique) sur toi », qui conservent clairement la notion de forme poétique, de parole formalisée. Le terme a été récemment réactualisé en kabyle par l'ouvrage de T. Yacine, *Lizli ou l'amour chanté en kabyle* (Alger, Bouchène/Awal, 1990).

En touareg, le terme *azell/izlan*, avec une consonne pharyngalisée (emphatique), signifie « air de violon » (Foucauld, IV, p. 1955), « rythme primaire poétique », ou « branche » (Alojaly, 1980, p. 221).

Malgré cette assez grande dispersion sémantique, il semble bien qu'il y ait un signifié commun du type « forme poétique/air musical de référence » qui explique aussi bien les spécialisations touarègue ou tamazight, que les usages résiduels kabyles. Et, peut-être, au tout départ, un signifié très concret, « branche, baguette » qui a servi de base à l'évolution métaphorique vers le sens « forme poétique ou musicale ».

BIBLIOGRAPHIE

- ALOJALY Gh., *Lexique touareg-français*, Copenhague, 1980.
- CLAUDOT-HAWAD H., *Apprendre le désert*, Paris, Gallimard, 2002, voir p. 128-138, « L'arbre de poésie touarègue ».
- CORTADE J.-M., *Lexique français-touareg* (dialecte de l'Ahaggar), Paris, 1967.
- DALLET J.-M., *Dictionnaire kabyle-français*, Paris, 1982.
- FOUCAULD Ch. de, *Dictionnaire touareg-français*, Paris, 4 vol., 1950-52.
- Lanfray J., *Ghadames II* (Glossaire), Alger, FDB, 1973.
- TAÏFI M., *Dictionnaire tamazight-français* (Parlers du Maroc central), Paris, L'Harmattan-Awal, 1991.

S. CHAKER

IZLAN (pluriel), Kabylie (note complémentaire)

En Kabylie, le terme est employé au pluriel dans la région d'Akfadou ('arch At Maṣur) pour désigner des chants exécutés exclusivement par des chœurs féminins pendant les fêtes. Dans ce canton, le seul contexte où *izli* est encore employé au singulier est l'expression : *ituṣal yer yizli n tyeṭten* = il revient à l'*izli* des chèvres = « Il récidive, il refait la même faute ».

Les *izlan* ont la particularité d'être chantés pendant les veillées festives précédant la célébration d'un mariage, d'une circoncision, de la naissance d'un garçon. La fête commence toujours par les *izlan* qui durent parfois plusieurs heures, ensuite vient l'*urar* moment où chacun peut danser sur des airs plus gais chantés par des chœurs d'hommes. Les *izlan* font d'abord l'éloge du prophète Muḥammed, puis on loue les qualités des hommes présents ou absents en exil. Enfin, les femmes chantent leurs déboires, l'absence de l'être cher. Après les danses, les femmes s'installent pour rouler le couscous du lendemain, les *izlan* reprennent jusqu'au petit matin.

T. OUDJEDI

I78. IZRITEN

Izriten est un site préhistorique littoral de la région de Tarfaya (cap Juby, Maroc). Il fut visité par Almagro Basch en 1945 et fit l'objet de premières récoltes par J. Mateu, Hernandez Pacheco, Ali Medina, puis par des géologues et archéologues français (Choubert, Biberson, Reine), qui s'intéressèrent aux formations antérieures à l'Holocène. Il faut attendre les missions de D. Grébénart en 1972 et 1973 pour que soient reconnus l'importance et le nombre des gisements préhistoriques de la région de Tarfaya. La dune d'Izriten fut par la suite étudiée par N. Petit-Maire et son équipe. La fouille de la dune amena la découverte de trois squelettes présentant des caractères mechtoïdes indéniables.

Cette présence de l'Homme de Mechta el-Arbi fut confirmée par la fouille de plusieurs gisements littoraux entre Tarfaya et Chami au sud (Mauritanie). Ces restes humains sont remarquables par leur face basse, leurs orbites rectangulaires, la robustesse des mandibules et la dysharmonie crano-faciale, autant de caractères habituels de l'Homme de Mechta el-Arbi. La présence de ces différents caractères remet en question les conditions de peuplement des îles Canaries*. L'hypothèse ancienne d'une arrivée tardive des Cromagnoïdes d'origine nord-africaine se trouve confortée par les résultats des fouilles de la région de Tarfaya qui, faut-il le rappeler, est le point le plus proche de Fuerteventura. Avant que ces îles ne soient conquises par les Normands puis colonisées par les Espagnols, les Guanches avaient conservé les caractères mechtoïdes comparables à ceux des hommes d'Izriten, des gisements littoraux du Sahara marocain ou du nord mauritanien.

Depuis, les travaux de Dutour (1989) ont montré que le Sahara malien avait été occupé par des Mechtoïdes qui présentaient la plus forte parenté avec les hommes de Taforalt (Maroc oriental). Étendant son enquête aux différents fossiles humains du Sahara, O. Dutour arrivait à revendiquer comme mechtoïdes tous ceux que M.-C. Chamla avait classés parmi les « Négroïdes de type robuste ».

La région d'Izriten s'est révélée riche en gisements préhistoriques de l'Holocène. Deux industries sont représentées : épipaléolithique et néolithique. La première fut reconnue par D. Grébénart qui, prudemment, ne tenta point de lui donner une dénomination. L'industrie de la station 19 peut être retenue

comme typique de cet épipaléolithique qui remonte à 10430 ± 120 BP (soit 8480 avant J.-C.) et poursuit son évolution jusqu'à une tardive néolithisation. J. Onrubia-Pintado qui poursuit les recherches de D. Grébénart a proposé de nommer Taoulektien la nouvelle industrie ; le nom est tiré de celui du plateau de Taoulekt. Cet épipaléolithique n'a pas les mêmes structures que l'Ibéromaurusien ou le Capsien ; l'industrie lithique compte un nombre important de microburins. Ceux-ci représentent 62 % de l'industrie dans le site 19 et D. Grébénart est tout près de penser que certains d'entre eux portent des traces d'usure et sont les éléments d'outils ou d'armes comme le sont les microlithes géométriques. Le pourcentage de microburins du site 19 est tout à fait anormal. Aucune autre industrie épipaléolithique ou néolithique n'atteint un tel pourcentage. Ainsi, le Columnnatien de la couche du Cubitus possède 25 % de microburins ; dans le gisement de Koudiat Kifen Lahda cet indice atteint 31 %, il passe à 32 % dans le niveau éponyme du Columnnatien à Columnnata. Le gisement d'El Hamel, dans la couche noire, a plus de 29 % de microburins. Il est intéressant de noter que ces niveaux riches en microburins sont généralement datés par le 14C de la première moitié du VII^e millénaire.

L'industrie lithique est pauvre en lamelles à bord abattu et en burins ; en revanche les pointes d'Ounan sont plus fréquentes qu'ailleurs. Le site 19 en a livré 53 et un type de microlithe nouveau a été reconnu par D. Grébénart qui lui a donné le nom de *Pointe de Tarfaya*. C'est un microlithe géométrique à piquant trièdre opposé à une troncature concave inverse. Une retouche abrupte joint la base du piquant trièdre à la troncature en déterminant une pointe prononcée.

La coquille d'œuf d'autruche fut utilisée dans la région d'Izriten. Un certain nombre de gisements livrèrent des fragments décorés par incisions. Deux sites apportent une contribution importante à l'esthétique de la région. Bien qu'elles aient été brisées en de très nombreux fragments, on reconnaît sur chaque coquille une antilope rendue avec une précision telle que l'espèce peut être reconnue. La première figure est une photographie d'Almagro Basch publiée sans commentaires dans son ouvrage de 1946 (p. 116) ; une autre photographie due à J. Mateu et publiée par H. Camps-Fabrer (1966, pl. XXXIII, et p. 379) est accompagnée de la description suivante : « Parmi les fragments décorés, deux au moins appartiennent au même œuf ; l'un est gravé de vagues ciliées intérieurement délimitant les contours du corps de l'antilope, le ventre étant souligné de deux traits tandis que les barbelures sont plus longues à l'intérieur des traits dessinant les pattes [...] l'autre fragment permet de reconnaître la naissance du cou, une corne lyrée à base cannelée. Le museau est représenté par des lignes ciliées et des hachures. Style et technique semblables permettent de reconstituer sans grand risque d'erreur la totalité du corps de l'antilope qui occupait une vaste surface de l'œuf. Il s'agit vraisemblablement de l'antilope *Addax Nasomaculatus*. Cette coquille fut recueillie à Taulet (toponyme hispanisé du plateau de Taoulekt).

La seconde figure animale sur coquille a été recueillie par D. Grébénart sur un gisement situé à 34 km à l'est de Tarfaya. Il s'agit encore d'une antilope ; le dessin est d'une sûreté et d'une élégance sans pareilles. La gravure est d'une technique particulière : au lieu d'être une incision continue, le trait est guilloché, fait de multiples et minuscules incisions parallèles ou en chevrons, celles-ci se transforment en scalariforme sur le flanc pour figurer, sans doute, la bande de couleur sombre qui apparaît sur la robe de plusieurs espèces de gazelles. L'extrémité de la longue corne, la forme et les proportions de l'oreille, la bande de couleur qui court le long du flanc, la finesse de la tête, la minceur et la longueur du coupole, autant de caractères qui sont ceux de la Gazelle de Grant.

Mais cette belle gazelle vit en Afrique orientale et n'a jamais été signalée au Sahara. La longueur de la corne fait penser à l'oryx qui est une antilope saharienne ; mais l'oryx n'a pas l'élégance de la gazelle figurée sur la coquille de Tarfaya.

BIBLIOGRAPHIE

ALMAGRO-BASCH M., *Prehistoria del Norte de África y del Sahara español*, Barcelone, 1946.

CAMPS-FABRER H., *Matière et Art mobilier dans la Préhistoire nord-africaine et saharienne*, Mém. du CRAPE, V, AMG, Paris, 1966.

DUTOUR O., *Hommes fossiles du Sahara*, Éditions du CNRS, 1989.

GRÉBÉNART D., « Matériaux pour l'étude de l'Épipaléolithique et du Néolithique du littoral du Maroc saharien », *L'Épipaléolithique méditerranéenne*, CNRS, 1975, p. 151-188.

GRÉBÉNART D., « Antilope gravée sur coquille d'œuf d'autruche (Tarfaya, Sahara atlantique marocain) », *L'Anthropologie*, t. 77, 1975, p. 119-126.

GRÉBÉNART D., « Une nouvelle armature de l'Épipaléolithique saharien, la pointe de Tarfaya », *Bull. de la Soc. Préhist. Franç.*, t. 72, 1975, p. 68.

ONRUBIA PINTADO J. et BALLOUCHE A., « Les industries épipaléolithiques de Taoulekt. Les sites Tr-3 et Tr-15 », *Le Bassin de Tarfaya*, L'Harmattan, Paris, 1996, p. 153-190.

PETIT-MAIRE N. (éd.), *Le Sahara atlantique à l'Holocène. Peuplement et écologie*. Mém. du CRAPE, XXVIII, 1979.

RISER J. (éd.), *Le Bassin de Tarfaya*, L'Harmattan, Paris, 1996.

G. CAMPS

I

TABLE DES MATIÈRES

Les chiffres romains sont ceux des fascicules, les chiffres arabes indiquent les pages.

FASCICULE XXIII

I1.	Iabdas	(voir <i>Iaudas</i>)	
I2.	Iangukani	J. DESANGES	p. 3563-3564
I3.	Iarbas	(voir <i>Hiarbas</i>)	
I4.	Iasuchan	R. REBUFFAT	p. 3564
I5.	Iaudas (Iabdas)	Y. MODERAN	p. 3565-3567
I6.	Ibadites	C. AGABI	p. 3567-3574
I7.	Ibarissen	G. CAMPS	p. 3574-3578
I8.	Ibéromaurusien	G. CAMPS	p. 3579-3598
I9.	Ibn Battûta	EB	p. 3599-3600
I10.	Ibn Khaldoun	G. CAMPS	p. 3600-3604
I11.	Ibn Toumart	EB	p. 3604-3606
I12.	Icampenses	J. DESANGES	p. 3606
I13.	Ichoukkâne	G. CAMPS	p. 3609
I14.	Ichkeul	P. TROUSSET	p. 3610-36-3612
I15.	Ichqern	M. PEYRON	p. 3612-3617
I16.	Icosium	(voir <i>Alger</i>)	

FASCICULE XXIV

I17.	Ida	S. CHAKER	p. 3619-3620
I18.	Idelès	G. BARRÈRE	p. 3620-3623
I19.	Identité	S. CHAKER,	
		H. CLAUDOT-HAWAD	p. 3623-3632
I20.	Idris I ^{er}	EB	p. 3633-3635
I21.	Idris II	EB	p. 3635-3636
I22.	Idrisi	EL BRIGA	p. 3636-3637
I23.	Idrisides	EL BRIGA	p. 3637-3638
I24.	Iegnifen	P. MORIZOT	p. 3638-3639
I25.	Iellidasen	P. MORIZOT	p. 3639-3641
I26.	Ieru	G. CAMPS., S. CHAKER	p. 3641-3642
I27.	Iesalenses	J. DESANGES	p. 3642
I28.	Iesdan	G. CAMPS	p. 3642
I29.	Ifira (Ifigha)	R. POYTO, J.-Cl. MUSSO	p. 3643-3644
I30.	Ifni	J. RISER	p. 3645-3648
I31.	Ifoghas	D. BADI	p. 3649-3657
I32.	Ifozouiten	N. LAMBERT	p. 3657
I33.	Ifren	C. AGABI	p. 3657-3659
I34.	Ifrikos	EL BRIGA	p. 3659-3660
I35.	Ifrikiyya	A. SIRAJ, EB	p. 3660-3666
I36.	Ifru	G. CAMPS	p. 3666
I37.	Ifuraces	J. DESANGES	p. 3667
I38.	Igdalen	E. BERNUS	p. 3667-3669
I39.	Igherm	A. ZARGUEF	p. 3669-3675
I40.	Ighil	S. CHAKER	p. 3675
I41.	Ighil Ali	LE MATIN	p. 3675-368
I42.	Iheren	G. CAMPS	p. 3677-3683

I43.	Ikjan	G. CAMPS	p. 3683-3684
I44.	Ikhthtuophagi	J. DESANGES	p. 3684
I45.	Iklan	(voir <i>Akli</i>)	
I46.	Ilyan/Julien	Y. MODERAN	p. 3684-3686
I47.	Imenân	M. GAST	p. 3686-3694
I48.	Imhiwach	M. PEYRON	p. 3694-3703
I49.	Impératif	S. CHAKER	p. 3703-3705
I50.	Imragen	D. GRÉBÉNART	p. 3705-3709
I51.	Imzad	P. AUGIER	p. 3709-3710
I52.	Incinération	G. CAMPS	p. 3710-3714
I53.	Incubation	N. BENSEDDIK, G. CAMPS	p. 3714-3722
I54.	Indicateur de thème	J. KUNINGAS-AUTIO	p. 3722-3725
I55.	Indices de personnes	S. CHAKER	p. 3725-3729
I56.	Indigo	EL BRIGA	p. 3729-3731
I57.	Ingirozoglezim	G. CAMPS	p. 3731-3732
I58.	In Habeter	EB	p. 3732-3738
I59.	Inhumation	G. CAMPS	p. 3738-3760
I60.	Iniker	M. GAST	p. 3760-3762
I61.	Intercompréhension	S. CHAKER	p. 3762-3764
I62.	Intonation	S. CHAKER	p. 3765-3767
I63.	Iobakkhi	J. DESANGES	p. 3767
I64.	Iol	(voir <i>Caesarea Mauretaniae</i>)	
I65.	Iolaos	N. BENSEDDIK	p. 3767-3769
I66.	Iontii	J. DESANGES	p. 3769
I67.	Ioullimiden	H. LHOTE	p. 3769-3771
I68.	Isaflenses	J. DESANGES	p. 3771-3772
I69.	Isnâin	M.-L. GELARD	p. 3772-3778
I70.	Issamadanen	C. DUPUY	p. 3778-3782

FASCICULE XXV

I71a.	Iseqqemâren : histoire et origines	M. GAST	p. 3791-3799
I71b.	Iseqqemâren : le groupe et son organisation sociale	H. CLAUDOT-HAWAD	p. 3799-3802
I71c.	Iseqqemâren : éléments de définition génétique	Ph. LEFÈVRE-WITIER	p. 3802-3805
I72.	Iubalena natio	J. DESANGES	p. 3805
I73.	Iunam	G. CAMPS	p. 3806
I74.	Iunci (Macomades)	P. TROUSSET	p. 3806-3812
I75.	Ivoire	H. CAMPS-FABRER	p. 3813-3817
I76a.	Iwellemmeden	E. BERNUS	p. 3817-3822
I76b.	Iwellemmeden Kel Ataram	H. CLAUDOT	p. 3822-3828
I77a.	Izli	M. PEYRON	p. 3828-3832
I77b.	Izli : Notes linguistique complémentaire	S. CHAKER	p. 3832
I77c.	Izlan (Kabylie) : Note complémentaire	T. OUDJEDI	p. 3833
I78.	Izriten	G. CAMPS	p. 3833-3835

FASCICULE XXV

Gabriel Camps, 1927-2002 par Marceau Gast	p. 3783-3786
Hommage à Gabriel Camps par Edmond Bernus	p. 3787
<i>In Memoriam</i> G. Camps, 1927-2002 par Jehan Desanges	p. 3787-3788
Hommage à un maître par Salem Chaker	p. 3789-3790

I**TABLE DES AUTEURS**

Renvois au numéro de fascicule (en chiffres romains) et de notice (alphanumérique).

LETTRE « I »

AGABI C. (G. CAMPS)	(XXIII) I6, (XXIV) I33
AUGIER P.	(XXIV) I51
BADI D.	(XXIV) I31
BARRÈRE G.	(XXIV) I18
BENSEDDIK N.	(XXIV) I53, I65
BERNUS E.	(XXIII) I38, (XXV) I76a
CAMPS G.	(XXIII) I7, I8, I10, I13 (XXIV) I28, I36, I42, I43, I52, I53, I57, I59 (XXV) I73, I78
CAMPS-FABRER H.	(XXV) I75
CHAKER S.	(XXIV) I17, I19, I26, I40, I49, I55, I61, I62 (XXV) I77b
CLAUDOT-HAWAD H.	(XXIV) I19 (XXV) I71a, I76b
DESANGES J.	(XXIII) I2, I12 (XVIV) I27, I37, I44, I63, I66, I68 (XXV) I72
DUPUY C.	(XXIV) I70
E.B. (Encyclopédie berbère)	(XXIII) I9, I11 (XXIV) I20, I21, I35, I58
EL BRIGA (G. Camps)	(XXIV) I22, I23, I34, I56
GAST M.	(XXIV) I47, I60 (XXV) I71b
GELARD M-L.	(XXIV) I69
GRÉBÉNART D.	(XXIV) I50
KUNINGAS-AUTIO J.	(XXIV) I54
LAMBERT N.	(XXIV) I32
LEFÈVRE-WITIER Ph.	(XXV) I71c
<i>Le MATIN</i>	(XXIV) I41
LHOTE H.	(XXIV) I67
MODERAN Y.	(XXIII) I5 (XXIV) I46
MORIZOT P.	(XXIV) I24, I25
MUSSO J.-Cl.	(XXIV) I29
OUJEDI T.	(XXV) I77c
PEYRON M.	(XXIII) I15 (XXIV) I48 (XXV) I77a
POYTO R.	(XXIV) I29
REBUFFAT R.	(XXIII) I4
RISER J.	(XXIV) I30
SIRAJ A.	(XXIV) I35
TROUSSET P.	(XXIII) I14 (XXV) I74
ZARGUEF A.	(XXIV) I39

I

MOTS-CLEFS

Renvois au numéro de fascicule (en chiffres romains) et de notice (en chiffres arabes).

Agriculture :	(XXIII) 15 (XXIV) 56
Ahaggar :	(XXIV) 18 (XXV) 71
Algérie :	(XXIII) 7, 13 (XXIV) 18, 29, 40, 41, 42, 43, 60 (XXV) 71, 77c
Antiquité :	(XXIII) 4, 5 (XXIV) 25, 26, 27, 28, 35, 36, 37, 44, 46, 57, 63, 65, 66, 68 (XXV) 72, 73, 74, 75
Artisanat :	(XXV) 75
Art rupestre :	(XXIV) 29, 42, 58, 70, 78
Architecture :	(XXIII) 6, 7, 39
Géographie:	(XXIII) 9 (XXIV) 30, 35, 39, 60
Kabylie :	(XXIII) 7 (XXIV) 29, 41, 43 (XXV) 77c
Libye :	(XXIV) 58
Libyque :	(XXIV) 29
Linguistique :	(XXIV) 17, 19, 26, 40, 49, 54, 55, 61, 62 (XXV) 77b
Littérature :	(XXV) 77a,b,c
Mali :	(XXIV) 31, 70
Mariage :	(XXIV) 69, 77
Maroc :	(XXIII) 15 (XXIV) 20, 21, 22, 23, 24, 25, 30, 39, 46, 148, 69 (XXV) 77a, 78
Mauritanie :	(XXIV) 50
Moyen Âge :	(XXIII) 6, 9, 10, 11 (XXIV) 20, 21, 22, 23, 33, 43, 46
Musique :	(XXIV) 51
Mزاب :	(XXIII) 6
Niger :	(XXIV) 38
Onomastique :	(XXIV) 35
Pêche :	(XXIII) 14 (XXIV) 44, 50
Personnages :	(XXIII) 1, 3, 4, 5, 9, 10, 11 (XXIV) 20, 21, 22, 23, 25, 34, 46, 47, 48
Préhistoire :	(XXIII) 3, 8, 14

	(XXIV) 32, 42, 52, 58
	(XXV) 75, 78
Pratiques funéraires :	(XXIII) 9, 13
	(XXIV) 52, 53, 59
Protohistoire :	(XXIII) 7, 13
	(XXIV) 29, 52, 53, 59
	(XXV) 75, 78
Religion	
(divinités, croyances et rites) :	(XXIII) 6, 11
	(XXIV) 26, 28, 36, 53, 57, 65
	(XXV) 73
Tribus :	(XXIII) 2, 12, 15
	(XXIV) 17, 24, 25, 27, 31, 33, 37,
	38, 44, 47, 49, 50, 63, 66, 67, 68, 70
	(XXV) 71, 72, 76
Touaregs :	(XXIV) 18, 19, 31, 37, 38, 47, 51,
	56, 60, 67
	(XXV) 70, 76
Tunisie :	(XXIII) 14, 15, 16
	(XXIV) 35
	(XXV) 74
Villes (et localités) :	(XXIII) 14
	(XXIV) 18, 30, 39, 41, 43, 60, 64
	(XXV) 74

ADDENDA ET ERRATA AUX NOTICES « I »

- I39. « **Igherm** » (fasc. XXIV) ; la notice est rédigée à partir de la thèse de :
A. ZARGUEF, *Un espace montagnard et une société en crise au cœur de l'Anti-Atlas: la contrée d'Igherm*, thèse pour le Doctorat (sous la direction de André Humbert), Université de Nancy-II, 2001, 678 p.
- I58. « **In Habeter** » (fasc. XXIV) ; p. 3732 et suivantes, lire : « Mathkhendouch [Matxenduş] », au lieu de : « Mathendous ou Mathrandousch ».
- I60. « **Iniker** » (fasc. XXIV) ; p. 3761, 5^e paragraphe, lire : « Lors du *second* essai, le 1^{er} mai 1962... », au lieu de : « Lors du premier essai... ».

Pour ce qui est des noms antiques, l'ordre d'apparition respecte les pratiques phonétiques et orthographiques françaises : Juba se trouve donc sous « J » et non sous « I ».

J1a. JABBAREN

Nom de l'un des plus importants ensembles d'art rupestre du Tassili n'Ajjer situé à l'est/sud-est de Djanet. Plus qu'à une station signalée par le Colonel Brenans, c'est à un petit massif de grès que s'applique ce toponyme. Mis en relief par l'érosion, le massif fut disséqué par des couloirs qui déterminent des quartiers que H. Lhote et ses collaborateurs explorèrent méthodiquement pendant de longs mois au cours de plusieurs missions et qu'ils baptisèrent en leur donnant le nom des scènes les plus intéressantes ou des éléments de la faune représentée. Lors de ses premières missions dans le Tassili, H. Lhote sut s'entourer de jeunes collaborateurs qui exécutèrent avec enthousiasme des centaines de relevés. H. Lhote estime à cinq mille le nombre des figures qui ornent les parois des nombreux abris de Jabbaren. C'est en rassemblant les matériaux de ce site privilégié qu'il proposa une première chronologie de l'art rupestre du Tassili.

C'est à Jabbaren qu'il détermina le style le plus ancien caractérisé par des personnages dont la grosse tête, dépourvue de cou, repose directement sur les épaules. Les traits du visage ne sont pas figurés. Dans la phase archaïque, ces têtes ne portent que des motifs géométriques. Les grosses têtes sphériques rappellent curieusement l'équipement des scaphandriers ; par la suite prévalut l'appellation de « Martien ». Finalement un qualificatif plus sage fut adopté. Ce style ancien caractérisé par l'absence de cou et la disposition de la tête sur les épaules fut celui des « Têtes rondes ». Certains personnages du site de Jabbaren appartenant à la phase la plus ancienne, ont des dimensions considérables, plusieurs atteignent une hauteur de cinq mètres. On comprend que les Touaregs aient appelé le lieu : *Jabbaren*, c'est-à-dire les Géants.

La phase archaïque des Têtes rondes comprend plusieurs styles que H. Lhote classait ainsi :

- A. Style des petits personnages cornus, à tête ronde
- B. Style des diabolins
- C. Style des Hommes à tête ronde (« Martiens », phase moyenne)
- D. Style des Hommes à Tête ronde évolué
- E. Style des Hommes à tête ronde décadent
- F. Style des Hommes à tête ronde à influence égyptienne.

Après avoir insisté sur les apports égyptiens dans l'art tassilien, H. Lhote oublia peu à peu cette subdivision, illustrée par la célèbre « Scène d'offrandes » de Jabbaren dans laquelle des personnages féminins à tête d'oiseau ont le front orné d'un *ureus*, motif totalement inconnu en dehors du territoire égyptien. La proue et la poupe de très rares embarcations symétriques font plus référence à des navigations lacustres qu'à une flotte nilotique. Rangée dans la même catégorie des « Têtes rondes subissant une influence égyptienne », la célèbre « Antinea de Jabbaren » ne peut être retenue : le relevé par les dessinateurs recrutés par H. Lhote étant bien trop interprété ; il ne subsiste de cette figure qu'un ectoplasme informe. Quant aux « déesses égyptiennes » à tête d'oiseau, elles eurent un succès considérable au point d'être sélectionnées par André Malraux pour figurer dans la préface de la brillante collection de « l'Univers des Formes » (*Sumer*, p. 18). Mais l'intérêt qu'on leur portait ne résista pas à l'aveu de leurs facétieux inventeurs. Les déesses à tête d'oiseau disparurent de l'Olympe du Tassili.

Dans le tableau des différents styles postérieurs aux Têtes rondes qu'il avait reconnus dans l'ensemble du Tassili n'Ajjer, H. Lhote citait ;

G. Style des chasseurs à peintures corporelles. Bovidien ancien

H. Style bovidien classique. Personnage de type hamitique

I. Style des « Juges », période post-bovidienne

J. Style des Hommes blancs, longilignes, post-bovidiens

K. Style de la période des chars au galop volant

L. Style des Hommes bi-triangulaires et du cheval monté.

Cette deuxième partie du tableau concernait les styles postérieurs aux « Têtes rondes ». Ces phases de l'art tassilien révèlent un développement de la vie pastorale : en premier lieu l'élevage des bovins devient l'activité principale des « Bovidiens »*. Ces pasteurs ne forment pas une ethnie, ils ne constituent pas un peuple, l'Abbé Breuil avait distingué, chez eux des Bovidiens « à tête discoïde » qui sont les « Hommes à Tête ronde » évolués, des « Bovidiens élégants » qui présentent des caractères méditerranéens indiscutables et sont différents des autres pasteurs qu'il nomme « Bovidiens de style lourd » et qui sont, eux, des négroïdes. Certains parmi eux offrent une parenté certaine avec les Peuls d'aujourd'hui. Le style des « Juges » classé d'abord parmi les post-bovidiens fut par la suite rattaché aux « Têtes rondes ».

L'introduction des chevaux détermina une nouvelle phase de l'art de Jabbaren. H. Lhote reconnaissait deux styles parmi ces « Équidiens ». Les plus anciens sont des conducteurs de char « au galop volant », ils portent une longue tunique tandis que leurs successeurs revêtent une tunique courte serrée à la taille (style bi-triangulaire). Le cheval est désormais un animal monté ; qu'il serve à la guerre ou à la chasse (principalement au mouflon), l'Équidien combat avec le javelot* et ignore totalement l'arc qui était l'arme préférentielle de ses prédécesseurs.

Des différents styles reconnus à Jabbaren, ce sont les fresques de style bovidien qui présentent à la fois les plus belles scènes de la vie quotidienne et un apport documentaire de grand intérêt sur la faune domestique.

BIBLIOGRAPHIE

LHOTE, *À la découverte des fresques du Tassili*, Paris, Arthaud, 1955.

LHOTE H., « Données récentes sur les gravures et les peintures rupestres du Sahara », *Simpósio internacional de Arte rupestre*, Barcelone, 1966, p. 273-290.

LHOTE H., *Vers d'autres Tassili*, Paris, Arthaud, 1976.

G. CAMPS

J1b. JABBAREN, Ijabbaren, Ijobbaren et Isabaten

[La célèbre station rupestre de Jabbaren doit son nom au mot touareg (dans la variante tamâhaq : sing. *ajabbar*, plur. *ijabbaren*) qui désigne une population ancienne de géants.]

Dans l'histoire légendaire touarègue, les *Ijabbaren*, *Ijobbaren* ou *Isabaten* selon les régions, ou encore les *Ixazamen* considérés comme antérieurs, apparaissent soit comme les premiers ancêtres des Touaregs avant que leur société n'émerge en tant que telle, soit comme le peuple qui les a précédés. Dans ce schéma, les *Ijobbaren* apparaissent comme les autochtones, apparentés ou non aux nouveaux arrivants que seraient les ancêtres fondateurs directs des Touaregs (*Ima-*

jaɣen, *Imuħaɣ*, *Imušaɣ*, *Kel Tamašaɣ*, selon les parlers), toujours présentés comme issus d'un ailleurs prestigieux, grand pôle de commerce ou de culture, qui varie selon la période historique considérée.

Pour décrire ce peuple des origines, intervient un motif légendaire, partagé avec d'autres régions berbérophones et plus largement nord-africaines : leur gigantisme. Ainsi, laissant des traces à leur mesure, les *Ijobbaren* seraient les auteurs des vestiges préhistoriques monumentaux, tels que les imposantes tombes circulaires à tumulus – certaines datées du VIII^e ou VII^e millénaires avant J.-C. et attribuées par les préhistoriens aux proto-berbères (Hachid, 2000) –, les immenses gravures rupestres ou encore, plus tardives, les inscriptions libyques qui s'apparentent aux *tifinaɣ*, mais ne sont pas décodables [voir notice « Écriture »].

D'un point de vue touareg, cette écriture antique est jugée maladroite, le tracé des signes et leur sens de lecture présentés comme anarchiques et les mots demeurent indéchiffrables. En fait, ces hommes d'autrefois, dont on reconnaît la force et la productivité phénoménales, ont en même temps la réputation d'être frustrés, grossiers, naïfs et plutôt pacifiques, ce qui n'est pas une qualité avantageuse dans une société qui valorise la guerre d'honneur. On prête à ces géants forts et doux des penchants idolâtres, faiblesse sympathique dont on se gausse sous les tentes à l'heure où se racontent les mythes d'origine. En ces temps anciens, d'ailleurs, la pierre est « molle », image symbolique qui illustre la plasticité des matériaux qui servent à élaborer la culture et le manque d'assise de cette société à peine éclosée, encore balbutiante.

Ainsi le portrait de ce peuple des origines est campé en opposition à celui, valorisé, des ancêtres fondateurs de la société et de la culture touarègues et s'attache à des traits significatifs des recompositions politiques et identitaires de la société contemporaine : l'opposition hiérarchisée entre nature et culture, ou entre barbarie et civilisation, se traduit ici par les distinctions établies entre origine locale obscure et origine extérieure prestigieuse, dialecte grossier et langue, abri naturel et tente, païen et musulman, petit bétail et chameaux, cueilleurs et éleveurs...

Par exemple, l'ancêtre légendaire des Kel Ahaggar, Ti-n-Hinan, selon une version recueillie par Foucauld au début du XX^e siècle, serait arrivée du Tafilalet (grand carrefour commercial au XIX^e siècle) sur son chameau blanc, en compagnie de sa servante, et n'aurait pas eu besoin d'armes pour dominer les derniers survivants des Isabaten : « courts d'esprit, ils parlaient la langue touarègue, mais en un dialecte spécial et grossier... Ils vivaient dans (des) cavernes. Ils voyaient de loin la grande plaine blanche de l'Aganar, la regardaient comme une divinité et la redoutaient » (1951, II : 536).

Selon un motif légitimant l'ordre social présent, certains groupements tributaires de l'Ahaggar sont considérés comme les descendants des Isabaten : « Les Isebeten, peuple idolâtre de langue touarègue qui habitait l'Ahaggar avant que l'islam s'y établisse sont les ancêtres des plus anciennes tribus plébéiennes de l'Ahaggar tandis que les nobles sont venus d'une autre contrée à une époque postérieure et ont une origine différente » (Foucauld, 1951, II : 537).

La description mythique des *Ijobbaren* ou Isabaten a été rapprochée (voir H. Claudot-Hawad, *Annuaire de l'Afrique du Nord*, 1999, Compte-rendu de la thèse de P. Bonte, *L'émirat de l'Adrar. Histoire et anthropologie d'une société tribale du Sahara occidental*, EHESS, Paris, 1998) du portrait des Bavur dans les traditions maures qui les associent aux sources, aux lieux défensifs où l'on trouve des restes d'habitat de pierre, aux tombes mégalithiques et aux palmeraies sauvages.

Ces récits de l'histoire orale, plutôt que de constituer les indices réalistes d'un peuplement du Sahara par vagues successives, les derniers arrivés dominant les populations existantes – construction légendaire unanimement reprise par les historiens, semblent d'abord exprimer, sur un mode plus symbolique, les recompositions sociales et politiques de la société autour de flux de biens matériels ou immatériels, de fonctions ou de valeurs d'un nouveau type.

BIBLIOGRAPHIE

- CAMPS G., *Les Berbères aux marges de l'histoire*, 1980.
 CAMPS G., « L'âge du tombeau de Tin Hinan, ancêtre des Touaregs du Hoggar », *Zephyrus* 25, 1974, pp. 497-516.
 CHAKER S., CLAUDOT H., GAST, M. (éds), *Textes touaregs en prose* de C. de Foucauld et A. de Motylinski, Édisud, Aix-en-Provence, 1985, Texte n° 130 : « Les Isabaten », pp. 233-34.
 CLAUDOT-HAWAD H., *Les Touaregs. Portrait en fragments*, Aix-en-Provence, Édisud, 1995.
 FOUCAULD Ch. de, *Dict. abrégé touareg-français de Noms propres*, Paris, Larose, 1940.
 FOUCAULD Ch. de, *Dictionnaire Touareg-Français, Dialecte de l'Ahaggar*, Paris, Imprimerie nationale, 1950-1951, 4 vol.
 HACHID M., *Les Premiers Berbères*, Aix-en-Provence/Alger, Édisud/Ina-Yas, 2000.
 NORRIS H. T., *The Berbers in Arabic Literature*. London/N.Y., Longman, 1982.

Les Isabaten vus par les Kel Ahaggar au début du xx^e siècle :

Isabaten, eddunet wi erûnin, ur lin taytté hullan, ur essinen awal hullan, awal-nesen, tamâhaq weret tezzil. Dimardey, u t-llin. Eddunet ejhâlnin a mûsen ur essinen énnis-lam. Ikassen-nesen, kânnen-ten day kadéwen...

« Les Isabaten étaient des gens des temps anciens ; ils n'étaient pas très intelligents et ne savaient pas bien parler, leur langue était un touareg incorrect. C'étaient des païens, ils ne connaissaient pas l'islam. Ils fabriquaient leurs récipients dans des pierres... »

(D'après les *Textes touaregs en prose*, de Charles de Foucauld & A. de Calasanti-Motylinski, 1984. texte n° 130)

H. CLAUDOT-HAWAD

J2. JACHÈRE

Ces principes sont à la base de la technique appliquée depuis longtemps dans le monde méditerranéen pour la culture à sec des céréales et désignée actuellement sous le nom d'arido-culture.

D'une façon générale l'arido-culture, combinant jachère et travail du sol, permet en climat aride ou semi-aride de combattre les inconvénients d'une pluviométrie irrégulière et insuffisante pour obtenir des récoltes satisfaisantes sans irrigation.

Historique

En réalité l'arido-culture, appuyée sur l'introduction de la jachère dans la rotation est une originalité de l'agriculture méditerranéenne. Sous sa forme archaïque et traditionnelle, elle a derrière elle un long passé dont les échos nous sont parvenus à travers les écrivains anciens : Xenophon, Caton, Varron, Columelle, Pline l'Ancien, Virgile. En Méditerranée musulmane, on fait grand cas des écrits

d'Ibn el Awam de Cordoue au XII^e siècle et du *Kitâb el Fellâh*. En réalité, il s'agit d'une tradition remontant aux Carthaginois et en particulier à Magon, tradition que les Romains, après leur conquête du Bassin méditerranéen ont retrouvée toujours vivante chez les Berbères.

Pline l'Ancien (*Hist. Nat.* XVIII-49) donne des précisions intéressantes qui montrent qu'il s'agissait déjà d'une véritable technique, dont les raisons étaient peut-être encore un peu obscures, mais dont les règles étaient solidement établies. Il décrit les terres qu'on laisse en jachères, *novalia*, littéralement renouvelées par le repos d'une année. Trois labours suffisaient dans les terres légères, le premier en avril, le second en juin, le troisième en septembre d'après Columelle ; mais dans les terres fortes, on faisait un premier labour au mois de septembre qui suivait la récolte.

Ainsi, entre deux moissons, la terre avait supporté deux fois l'action de l'été et deux fois l'action des froids... « Seges... bis quae solem, bis frigora sensit » selon l'expression de Virgile (*Géorgiques* I. 43-49) que commente Pline dans son *Histoire Naturelle* (XVIII-49-181).

Cette méthode, que l'on peut considérer comme proprement méditerranéenne, reçoit souvent à tort le nom américain de *Dry Farming* par comparaison avec une méthode moderne analogue développée aux États-Unis et dont les propagandistes furent Campbell (1885), Hilgard (196), Widtsoe (1910), etc. Elle est alors définie de la façon suivante :

D'après Widtsoe, le *Dry Farming* peut être défini comme la production de céréales rémunératrices sans irrigation, dans les régions recevant annuellement plus de 250 mm et moins de 500 mm (régions arides et semi-arides) par le moyen de méthodes spéciales ayant pour but :

1. d'emmagasiner dans le sol les pluies tombées pendant l'année de jachère par des labours convenables pour en faire profiter la culture suivante.
2. de conserver cette humidité dans le sol jusqu'à ce qu'elle soit utilisée par les plantes grâce à des travaux bien compris de la surface du sol.

Si nous pouvons conserver cette définition très générale, il faut cependant distinguer Arido-culture méditerranéenne et *Dry Farming* américain, dont les buts sont identiques, mais dont les méthodes de réalisation sont différentes en fonction des caractères particuliers du milieu méditerranéen qui ne sont pas exactement comparables à ceux des grandes plaines des États-Unis : les totaux pluviométriques sont peut-être analogues, mais la répartition des pluies est différente, puisqu'aux États-Unis, il existe des précipitations de printemps et d'été et que la culture des céréales de printemps y est possible, alors qu'en Afrique du Nord, la climatologie interdit la culture du blé au printemps. De plus, les États-Unis ont très souvent des terres très légères (en particulier dans les régions du bowl-dust) ; au contraire l'Algérie doit travailler sur des terres souvent très fortes durcissant très vite après la moisson, exigeant des façons plus profondes que celles dont se contentent souvent les Américains.

De toutes les façons, au XIX^e siècle, les traditions méditerranéennes sont oubliées en Algérie et le *Dry Farming* américain n'est pas encore vulgarisé, l'agriculture méditerranéenne est restée en dehors de la révolution agricole du XIX^e siècle en Europe. Quand les agriculteurs européens arrivent en Afrique du Nord, et en particulier quand les Français arrivent en Algérie (après la révolution de 1848, le désastre de 1870 et l'exode des Alsaciens-Lorrains, après la crise phylloxérique), ils ne trouvent rien de comparable aux longues traditions paysannes accumulées dans leurs pays d'origine et le soi-disant « grenier de Rome » leur apparaît rapidement, à juste titre, comme un pays difficile.

Privés ainsi de traditions locales qu'ils n'avaient pu trouver sur place (ou qu'ils trouvaient sous la forme incomplète et dégradée de jachères non travaillées pratiquées sans aucune méthode), les nouveaux arrivants s'installaient péniblement, pénétrés des techniques agricoles pratiquées dans les pays d'Europe jouissant souvent d'un climat plus humide ; de plus, dans leur pays d'origine, la révolution agricole du XIX^e siècle, les critiques d'A. Young, l'introduction des cultures nouvelles comme le trèfle et la betterave, utilisées en tête des assolements, avaient déjà condamné la jachère.

Celle-ci apparaissait comme périmée et sa persistance attardée en quelques points localisés était considérée comme le signe d'une agriculture rétrograde.

C'est donc avec cet esprit que les nouveaux venus abordaient une Afrique du Nord encore mal connue. C'est encore avec cet esprit que certains experts considérés comme plus qualifiés abordent aujourd'hui les pays méditerranéens.

Dans ce milieu méditerranéen qu'ils ne connaissaient pas, les cultivateurs européens ont été amenés, après de dures années d'expériences dont ils avaient fait les frais, à retrouver et à rénover les méthodes de conduite de la jachère, souvent avec l'aide des colons espagnols plus familiarisés avec le milieu. Il apparaît aussi, et cela est symptomatique, que c'est dans les zones plus difficiles (Hautes Plaines semi-arides ou arides de Sétif et de Sidi-Bel-Abbès) que prit corps, dans le dernier quart du XIX^e siècle, la technique dite des préparés de printemps, prolongement moderne des quatre traditionnels labours déjà décrits avec précision par Pline l'Ancien (ainsi que par Varron, Columelle, etc.) et faisant partie du cycle du *qâlib* d'Ibn-El-Awam.

À cette rénovation prenaient part les Espagnols autour de Sidi-Bel-Abbès, la Compagnie genevoise à Sétif, les Alsaciens à Oued-Fodda dans le Chélib (1876).

Si on examine de près ces faits, il apparaît bien que l'adoption de la jachère et de son travail méthodique par les « colons » était une nécessité imposée par les conditions du milieu, puisque rien ne les poussait à mettre au point cette technique, si ce n'est la difficulté du milieu.

Il faut d'ailleurs ajouter que partout où le milieu le permettait, en particulier là où le développement de la culture européenne et l'assainissement des basses plaines littorales et sublittorales par les agriculteurs européens avaient rendu le milieu plus facile, apparaissaient les assolements de type triennal (jachère ; blé ; orge) ou quadriennal (jachère ; blé ; fourrage ou légumes secs ; orge ou avoine).

La technique des préparés de Printemps apparaissait donc comme une nécessité en milieu difficile, aride ou semi-aride ; cependant, elle ne se répandait qu'assez lentement.

Vers 1912, le Gouverneur Général Lutaud répandait en Algérie la traduction faite par Anne-Marie Bernard, préfacée par son père, le géographe Augustin Bernard, du livre américain de Widsøe, malgré les différences qui séparent *Dry Farming* américain et Arido-culture.

Puis vers 1925, les principes de l'arido-culture devaient s'épanouir dans une technique spéciale, que le Professeur Laumont appelle la jachère travaillée intégrale et dont la pratique était mise au point par Cailloux en Tunisie, pendant que le Professeur Bœuf en étudiait la théorie avec ses collaborateurs, dont Yankovitch, pour finalement l'exposer en 1932 dans sa thèse sur le « Blé en Tunisie ».

En Algérie, des agriculteurs avertis l'adaptaient et la mettaient au point dans leurs conditions climatiques et édaphiques locales. On pourrait dire que le *Dry Farming* américain était devenu en Afrique du Nord l'arido-culture, dont les techniques diverses (Préparés de printemps apparentés aux méthodes des anciens agronomes Carthaginois et Romains – jachère travaillée intégrale de la Tunisie,

de l'Est-constantinois ou du Haut-Cheliff) doivent être adaptées aux diverses situations locales.

Mais il ne faut pas oublier que les principes généraux de l'assolement biennal et de la jachère travaillée représentent une solide tradition ayant ses racines profondes dans les pays arides ou semi-aride du monde méditerranéen. La persistance de cette tradition et surtout, là où elle s'était affaiblie, sa redécouverte par des agriculteurs venant des pays tempérés et la remettant en pratique dans les pays du Maghreb, en est une preuve.

Mais des critiques alarmantes ont récemment alerté les agriculteurs et les agronomes : elles ont été présentées à l'opinion sous une forme destinée à retenir l'attention en insistant sur la menace de la destruction de la fertilité des sols, en stigmatisant le rôle de l'agriculteur moderne venu sur le sol africain pour y pratiquer une agriculture minière.

Jachère et arido-culture

La jachère désigne d'abord « l'état d'une terre labourable que l'on a pasensemencée à l'effet de la laisser reposer pour la faire produire de nouveau plus abondamment » (Litré), puis par extension, une pratique culturale conjuguant ce « repos » de la terre avec les travaux qu'on peut éventuellement lui prodiguer. La jachère désigne enfin une sole dans une rotation ou un assolement.

Parmi les buts assignés à la jachère dans les traités classiques, les agronomes méditerranéens insistent particulièrement sur les deux objectifs suivants : faciliter la pénétration du maximum de l'eau pluviale, puis assurer la conservation de cette eau.

Ces deux derniers objectifs sont évidemment à la base de l'arido-culture et les théoriciens en montrent l'intérêt quand :

- la pluviométrie est inférieure à 500 m/m et irrégulière (écarts annuels importants)
- la période sèche est longue, avec des durées de l'ordre de quatre à huit mois.

Sur le plan pratique, les observations faites par les agriculteurs en zone aride ou semi-aride sur les effets des différents types de jachères pratiqués permettent de voir les avantages et les inconvénients de chacun d'eux.

Les divers types de jachères - avantages et inconvénients

a. Jachère nue morte, nue verte, ou inculte.

La forme primitive, la plus répandue aussi sans doute dans les pays méditerranéens, est la jachère inculte qui correspond à l'assolement biennal : jachère-blé (ou orge). Elle consiste à laisser la terre pendant l'année de repos du sol, entre deux cultures de céréales, dans l'état où l'a laissée la dernière récolte de céréales. C'est le cas général de la céréaliculture algérienne en milieu traditionnel.

Nous sommes loin des préceptes des agronomes anciens dont l'abandon s'explique par la nécessité d'obtenir facilement de quoi entretenir un maigre cheptel de trait ou de rente, grâce à une végétation naturelle qui se développe sur les chaumes, du moins pendant la période humide, et procure un affouragement de peu de valeur, certes, mais économique.

L'utilisation pour l'affouragement de cette végétation naturelle se fait soit par l'intermédiaire du pacage (on parle alors de jachère pâturée ou pacagée, de pacage de chaumes) soit par l'intermédiaire de la fauche du fourrage naturel. Il s'agit alors de jachère fauchée produisant des foin de chaume.

Dans le premier cas, il faut reconnaître que bien souvent, c'est la paille laissée sur pied (les cultivateurs maghrébins coupent les céréales en dessous de l'épi avec peu de paille) qui forme en réalité le fond de ce pacage ce qui permet de dire qu'en fait, le cheptel nord-africain se nourrit de paille, si on néglige les épis tombés à terre au cours de la moisson.

Dans le deuxième cas, il y a l'amorce de constitution de réserves fourragères, objectif fondamental à atteindre pour le développement d'un élevage digne de ce nom.

Quelles que soient les modalités de la jachère nue inculte, la terre tassée par la non culture et par le piétinement des animaux, durcie par la sécheresse, ne peut absorber ni les pluies de l'automne et de l'hiver qui suivent la récolte, ni les pluies du printemps de l'année suivante, ni même les pluies de l'automne qui précédera les nouvelles semailles.

En effet ces pluies précédant les semailles ne serviront qu'à amollir la terre et permettront seulement le labour, habituellement effectué avec l'aide d'un cheptel peu exigeant et de format réduit. Dans ces conditions, il n'y a donc qu'un seul labour de semailles. Encore convient-il d'ajouter que si ces pluies d'automne se font attendre trop longtemps, le labour de semailles sera fait trop tardivement pour que les grains soient mis en terre assez tôt ; il arrive même que si ces pluies sont trop tardives et se prolongent trop avant dans l'hiver, l'agriculteur risque de semer en janvier-février, date à proscrire pour un pays où les pluies de printemps sont toujours insuffisantes ; il arrive même que ces semailles soient impossibles à réaliser.

Autrement dit, pendant toute la jachère, les pluies ruissellent sur le sol et l'eau qui pourrait être retenue est évaporée par la végétation naturelle : aucune réserve d'eau ne se constitue.

C'est certainement là qu'il faut chercher la cause des rendements faibles et aléatoires de la céréaliculture.

Cependant, il faut reconnaître que l'agriculture traditionnelle trouve quelques avantages à cette méthode pourtant très en retrait par rapport aux techniques préconisées dans l'Antiquité et c'est ce qui explique la persistance de la jachère inculte malgré tous les efforts déployés pour la faire disparaître, ou du moins pour la réduire.

C'est d'abord et surtout la modicité des capitaux qu'elle exige. C'est ensuite la possibilité de nourrir en apparence gratuitement les animaux de trait ou de rente, soit par pacage, soit par la distribution d'un fourrage grossier, fauché en général trop tardivement (jachère fauchée produisant le « foin d'Atil »).

Il paraît illusoire d'ajouter à ces avantages pratiques des considérations théoriques.

Cependant, on fait d'abord remarquer que ce type de jachère favorise la conservation de la matière organique par accumulation des débris de la végétation naturelle et des chaumes de céréales piétinés par le troupeau, accumulation que les faibles et rares labours donnés ne risquent pas de détruire ; mais il ne faut pas oublier la pauvreté de la végétation naturelle et la faible densité des céréales.

On insiste aussi sur l'enrichissement de la terre par les déjections des troupeaux : cet enrichissement, aussi difficile à chiffrer que le précédent, paraît bien modeste et ne peut pas être comparé à celui que l'on obtient dans d'autres pays sur des surfaces réduites par un parcage rationnel d'animaux nombreux.

Dans le cas de l'Afrique du Nord, il s'agit plutôt de quelque chose ressemblant à une vaine pâture pratiquée sur des surfaces immenses et sans méthode.

b. La jachère travaillée

La jachère travaillée se présente sous les deux modalités des préparés de printemps, formes modernes des techniques de l'Antiquité, et de la jachère travaillée intégrale, perfectionnement récent des conceptions de l'arido-culture en Afrique du Nord.

Les préparés de printemps correspondent à la technique décrite supra.

Dans cette technique, les terres ayant porté une récolte de céréales ne reçoivent aucune façon culturale depuis la moisson jusqu'à la sortie de l'hiver suivant (Mars, Avril). A partir de cette époque printanière jusqu'aux semailles suivantes, elles sont entretenues propres et meubles par : 1) un labour d'ouverture en mars-avril, à 15-20 cm de profondeur. 2) par trois recroisements plus légers (10-15 cm) effectués en mai-juin, juillet-août et avant les semailles. Cette succession théorique ainsi que le nombre des façons aratoires est sous la dépendance des disponibilités en équipement et en traction, ainsi que de la climatologie annuelle.

C'est bien là le type de jachère très anciennement adopté en milieu méditerranéen (Grecs, Carthaginois, Royaumes Numides) et remis en honneur par la culture européenne.

Les avantages de cette technique apparaissent très vite à l'expérience et peuvent se résumer en disant que les préparés de printemps ameublissent et nettoient les terres, permettent l'exécution des semailles en temps voulu et assurent une certaine conservation de l'humidité dans le sol. Il est évident que le premier labour pratiqué assez tôt à la sortie de l'hiver, avant que la terre ne soit durcie, permettra l'exécution facile des façons ultérieures jusqu'aux semailles qui ne seront plus soumises aux caprices des pluies d'automne. Dans le cas de la jachère nue morte, celles-ci conditionnaient les possibilités de l'unique intervention de l'agriculteur sur une terre pratiquement abandonnée depuis la récolte précédente.

Les préparés de printemps, permettant de semer à bonne époque, assureront donc en outre aux jeunes semis le profit des pluies automnales. D'autre part, ils s'opposent à l'évaporation des couches profondes grâce aux travaux d'été qui, par ailleurs, détruisent la végétation ; ils facilitent enfin la pénétration des pluies de l'automne précédant les semailles. En fait, les différences de rendements, entre la culture traditionnelle archaïque (jachère nue morte) et préparés de printemps trouvent leur explication dans ces considérations. Enfin, le travail ne commençant qu'en mars-avril, l'agriculteur peut encore utiliser les chaumes après la moisson ainsi que la végétation naturelle de l'automne qui suit la récolte.

Cependant les préparés de printemps utilisent mal les pluies de l'automne-hiver qui suit la moisson, puisque le labour d'ouverture n'est fait qu'au printemps de l'année suivante. Ils ne permettent donc pas la constitution de réserves hydriques importantes puisqu'ils laissent encore échapper toute une saison pluvieuse pour ne récupérer que l'eau tombant au début de l'automne précédant les semailles.

D'autre part, l'enrichissement du sol en azote nitrique est plus réduit que dans le cas de la jachère travaillée intégrale puisque, au cours du premier été qui suit la moisson, les conditions d'ameublissement, d'aération et d'humidité du sol ne sont guère favorisées dans un milieu non travaillé.

Cependant, les préparés de printemps, qu'il serait possible de généraliser comme cela a été préconisé à plusieurs reprises pour arriver à la suppression de la jachère nue morte, assureraient par leur extension un accroissement considérable des ressources céréalières d'un pays en croissance démographique accélérée.

La non extension des préparés de printemps ne s'explique que par la nécessité d'entretenir un pauvre cheptel, en l'absence de cultures fourragères, et par la faiblesse des moyens de traction et la réduction des superficies.

c. La jachère travaillée intégrale

Ce type de jachère est moins répandu que la technique des préparés de printemps mais elle permet de mieux comprendre les phénomènes mis en œuvre par l'arido-culture.

On peut en donner la définition suivante : les terres soumises à la jachère travaillée intégrale reçoivent un travail raisonné et continu du sol, dès *l'enlèvement des récoltes* (juin-juillet), jusqu'au moment des semailles (octobre-novembre de l'année suivante). Il s'agit donc d'un travail continu de 15 à 16 mois au minimum, ayant pour objectifs :

- d'emmagasiner dans le sol la totalité des pluies tombées pendant l'année de jachère.
- de conserver cette eau dans le sol pour en faire profiter la culture de céréales suivante.

Ces deux objectifs seront atteints grâce au respect des deux principes suivants :

- Premier principe : culture profonde pour ouvrir le sol, avec ou sans retournement de la terre (labour profond à 0,40 m ou sous-solage à 0,70 m) de façon à augmenter le volume de terre ameublie et sa capacité d'absorption vis-à-vis de l'eau.
- Deuxième principe : culture de plus en plus superficielle du sol, de façon à obtenir une couverture meuble et pulvérulente, de 10 à 12 cm d'épaisseur, peu humide, jouant le rôle d'un écran protecteur s'opposant à l'évaporation de l'eau de la profondeur. Il est évident que cette couche meuble et pulvérulente doit être maintenue en état et dépourvue de mauvaises herbes de façon à s'opposer à toute évaporation ou exportation d'eau.

Le premier principe obtient sa pleine efficacité dans les zones à pluviométrie suffisante (450/500 m/m), à terres profondes, à pouvoir rétentif élevé (terres argileuses, terres à blé dur, tirs ou bonnes terres à blé tendre) : ces conditions détermineront donc la place à réserver à cette technique bien particulière, relativement peu répandue et qui ne peut être généralisée partout.

La jachère travaillée intégrale procure les avantages déjà donnés par les préparés de printemps, avec les bénéfices supplémentaires suivants : les eaux de pluie de l'automne-hiver qui suit la moisson sont retenues grâce au labour profond d'ouverture exécuté de bonne heure, d'où constitution de réserves hydriques plus importantes, ayant comme corollaire une nitrification intense favorisée par l'humidité plus grande du milieu.

Conclusion

Sans entrer dans les considérations purement agronomiques qui ont permis de préciser les mécanismes concernant l'approvisionnement en eau et en azote nitrique, il est important de souligner que la jachère, accompagnée du travail de sol, est une méthode ancienne, originale, qu'il faut éviter de confondre avec le *dry farming* américain.

Elle est caractérisée par la prédominance, dans presque tous les pays méditerranéens, d'un assolement biennal, dont la première sole ordinairement en jachère, reçoit des travaux destinés à faire profiter la céréale qui suit de la pluviométrie de deux années : autour de la Méditerranée, depuis la plus haute Antiquité, c'est en effet souvent un système extensif céréalier qui domine.

« Les préparés de Printemps » ne sont qu'une forme modernisée (grâce aux outils plus diversifiés et plus perfectionnés que l'araire antique) des quatre labours de l'Antiquité. Quant à la jachère travaillée intégrale, elle peut être considérée comme l'épanouissement du travail du sol poussé à son maximum, puisque les outils aratoires se succèdent sur la terre pendant seize à dix-huit mois.

BIBLIOGRAPHIE

- BILLIARD R., *L'Agriculture dans l'Antiquité d'après les Géorgiques*, coll. Savoy E., Paris, 1928.
 BŒUF F., *Le Blé en Tunisie*, Tunis, 1932.
 CAMPS G., *Massinissa ou les débuts de l'Histoire*, Alger, Imp. Off., 1961.
 JARDE A., *Les Céréales dans l'Antiquité grecque*, Paris, 1925.
 LAUMONT P., *Cours professés*, ronéotés à l'École Nationale d'Agriculture, Alger, 1937-1962.
 PLIN L'ANCIEN, *Histoire Naturelle XVIII-49*, Trad. Rackham-Haward - University Press, London, 1961.
 RENON, *Les semailles-La moisson*, Collection IBLA, Tunis, 1940.
 VIRGILE, *Géorgiques 1-43-49*, Éd. J. Duvaux.
 WIDTSOE J.-A., *Le Dry Farming*, trad. A.M. Bernard, Maison Rustique, Paris, 1912.
 XENOPHON, *Économique*, Édition Les Belles Lettres, Paris, 1949.
 YOUNG A., *Voyages en France*, trad. H. SEES, Colin, Paris, 1931.

J. ERROUX

J3. JARRE

Dans l'archéologie protohistorique du Maghreb, le terme de jarre connaît deux acceptions, l'une relative à la céramique, l'autre à une pratique funéraire.

La jarre, vase à provisions

Alors qu'elle tient une place essentielle dans la vaisselle domestique, la jarre est très rarement représentée dans la poterie funéraire d'accompagnement. La seule forme bien connue est un récipient profond de corps caliciforme muni de deux anses opposées. C'est la forme qui a été conservée dans la vaisselle domestique maghrébine. Ces vases sont destinés à conserver les viandes cuites dans leur graisse, les légumes secs, les olives, les figues et toutes sortes de provisions. Dans la confection des jarres, on distingue d'une part celles de forme tronconique, peu élancées, plus fréquentes dans la céramique modelée et les jarres de grandes et parfois de très grandes dimensions qui, faites au tour en ville et cuites au four, sont le plus souvent émaillées. Ces jarres ont toutes un très large orifice qui facilite le puisage, elles sont habituellement munies d'un couvercle à arceau.

L'autre vase, encore bien représenté aujourd'hui dans la céramique rurale est un récipient aux proportions plus lourdes qui semble être l'intermédiaire entre la jarre et la marmite. La marmite de forme encore plus basse et à panse rebondie est un ustensile indispensable qui occupe dans chaque maison, une place importante, près du foyer.

Jarres et autres vases à inhumation

On nomme jarre, non sans un certain abus, les grandes poteries dans lesquelles ont été déposés soit un corps entier d'enfant, soit des ossements décharnés ou

incinérés d'adulte. À Carthage, les jarres funéraires destinées aux enfants sont cylindriques, sans col mais munies de deux petites anses. Plus rares sont les vases cylindriques étroits ; leur diamètre ne dépasse pas 0,30 m, leur longueur varie de 0,50 m à 1 m. Pour introduire le corps de l'enfant, la jarre était sectionnée transversalement à l'aide d'un burin. D'une manière plus expéditive, on pouvait briser la jarre, puis la reconstituer sommairement en disposant les tessons sur le corps. Ces tombes d'enfant en jarre sont fréquentes à Carthage, on en a dégagé un grand nombre à Byrsa, à Dermech, à Ard el Morali. La même pratique funéraire est connue en Afrique dans les possessions carthaginoises ou dans les régions fortement puniciées, particulièrement le long du littoral : à Kerkouane, au Djebel Mlezza, à Sidi Yahia près de Menzel Bourguiba (ex-Ferryville), à Stora, à Tipasa, sur l'île de Rachgoun, aux Andalouses et dans les tumulus voisins du Djebel Lindless. La même pratique de l'inhumation en jarre se retrouve en Orient, à Amrith, en Sardaigne à Nora et à Motyé en Sicile. L'origine et le caractère phénicien de ce mode d'ensevelissement ne semblent pas pouvoir être discutés.

Cependant les sépultures en jarre se retrouvent sur la côte atlantique du Maroc, jusqu'au sud de Mazagan, à Souk Khémis Zemamra. Dans cette nécropole dont le centre est occupé par un tumulus de 20 m de diamètre et de 2 m de haut, aucun document de caractère punique ou oriental n'a été reconnu. Or certaines des jarres de grande taille ne sont pas sans ressembler aux grandes poteries qui, dans la culture d'El Argar (Bronze ancien d'Andalousie), renfermaient des squelettes en position contractée. De telles sépultures en jarre, si leur était confirmé un âge antérieur à l'arrivée des plus anciens navigateurs orientaux, contribueraient à l'établissement d'une chronologie satisfaisante de l'Âge des métaux dans le nord-ouest de l'Afrique.

BIBLIOGRAPHIE

- GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. IV, p. 446-467.
 CINTAS P., *Céramique punique*, Klincksieck, Paris, 1950.
 FANTAR Md., *Carthage, approche d'une civilisation*, Tunis, Alif, 1993.
 LANCEL S., *Carthage*, Fayard, Paris, 1992.
 VUILLEMOT G., *Reconnaissances aux échelles puniques d'Oranie*, Autun, 1965.
 BENICHO-SAFAR H., *Les tombes puniques de Carthage*, Paris, CNRS, 1982.
 CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie, Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris, AMG, 1961.
 FAYOLLE V., *La poterie modelée du Maghreb oriental*, Paris, CNRS, 1992.

G. CAMPS

J4. JASMIN (yasmîn)

Nom emprunté à l'arabe (*yasmîn*), lequel est emprunté au persan (*yâsamîn*, *yâsaman*). Genre des Oléacées.

Les jasmins, qui comptent une centaine d'espèces environ, sont des arbrisseaux rameux, dressés ou grimpants, à grandes fleurs de couleur blanche, jaune ou rouge, souvent odorantes, solitaires ou groupées en cymes.

Le jasmin commun ou blanc (*J. grandiflorum* et officinal), à fleurs blanches odorantes, est originaire d'Asie. Le jasmin jaune ou d'Italie, à fleur inodore, est indigène en Europe méridionale. Un autre jasmin à fleurs d'un jaune vif et très odorantes, appelé aussi « jasmin jonquille », originaire de Madère, est utilisé en



Jasmin.

parfumerie avec le jasmin commun, ainsi que le jasmin d'Espagne à grandes fleurs blanches lavées de rose ou de pourpre.

Deux espèces principales de jasmin sont appréciées en Afrique du Nord : le jasmin commun ou blanc et le jasmin sambac ou jasmin d'Arabie (*Nyctanthes sambac*) appelé *fel* en Tunisie. Les enfants et les femmes récoltent les fleurs au mois d'août pour les besoins de la parfumerie ; il faut 8 000 à 8 500 fleurs pour atteindre un kilo et 600 kg de fleurs pour obtenir un kilo d'essence absolue. La parfumerie artisanale de Tunis a dû céder la place aux grandes industries de Grasse au début du ^{xx}e siècle qui exploitent en particulier le jasmin *Grandiflorum*.

L'engouement des Maghrébins pour le parfum de jasmin est ancien. Le docteur Gobert évoque « une mode orientée par la vie citadine, l'habitude de respirer hors d'un air totalement lavé, dans une atmosphère très chargée des émanations des corps vivants et des déchets de la vie. Cette considération seule nous autorise à mieux comprendre la faveur exceptionnelle dont jouissent, dans et hors de Tunis, les fleurs de jasmin, celles du henné dont les odeurs, de caractère équivoque, se situent à mi-chemin des odeurs animales et des effluves proprement floraux » (Gobert 1961, p. 306). Car l'on trouve dans l'essence distillée de

jasmin de l'anthranilate de méthyle et une quantité importante d'indol « doué d'une odeur fécaloïde assez prononcée et très puissante » (*idem*).

Si aujourd'hui le commerce livre des petites fioles de parfum d'essence de jasmin, naturelle ou synthétique, très appréciée sur les marchés du Maghreb et du Sahara, le luxe le plus raffiné concerne l'usage de bouquets artificiels de boutons de jasmin fraîchement cueillis que seuls les Tunisiens savent confectionner avec un art consommé durant la période de la floraison. Chaque bouton floral est débarrassé de son calice et piqué sur une tige d'alfa divisée en deux ou quatre, de façon à obtenir un brin très fin. Toutes ces tiges ainsi armées sont groupées en corymbe et nouées d'un fil. Les tiges d'alfa peuvent être remplacées par des aiguilles de pin d'Alep garnies en leur extrémité de boutons de fleurs et liées en bouquet. Les fleuristes ambulants présentent leurs bouquets sur de grandes sparteries, quelquefois emballés par des feuilles de figuier. À Tunis, Sidi Bou Saïd, Hammamet et Nabeul, les hommes dégustant le thé ou le café sur les terrasses l'été, tiennent souvent un bouquet de jasmin qu'ils hument avec volupté tout en causant. Certains le placent entre leur tempes et l'oreille pour jouir en permanence de ces puissantes effluves.

Les parfums de jasmin sont liés à la Tunisie, à ses plages et jardins, à la douceur de vivre l'été au soleil dans une ambiance euphorisante. Les bouquets de boutons de jasmin ainsi apprêtés s'exportent durant l'été de juillet à septembre, souvent par avion, à Paris, Marseille et Aix-en-Provence et représentent une petite activité saisonnière non négligeable qui occupe des centaines de personnes (surtout femmes et enfants), depuis la cueillette jusqu'à la vente ambulante.

L'amateur de bouquets de jasmin ne fait guère la différence entre le bouton de jasmin commun et celui du jasmin d'Arabie ou jasmin *sambac* appelé *fel* en arabe, au bouton arrondi comme celui de la fleur d'oranger. Son parfum est voisin de celui du jasmin commun, plus fort, plus orangé, davantage chargé en anthralinate de méthyle (découvert en 1898 dans l'essence de néroli, extraite de la fleur d'oranger). Ce jasmin *sambac*, très sensible au vent, pousse sur la côte à l'abri du cap Bon entre Hammamet et Tunis. Son exploitation demeure régionale, son éventuelle extension n'a fait l'objet d'aucune attention particulière de la part des fleuristes.

BIBLIOGRAPHIE

GOBERT E.-G., « Tunis et les parfums », *Revue africaine*, t. 100, 1961, p. 295-322, t. 101, 1962, p. 75-118.

PIESSE S., *Histoire des parfums*, Paris, J.-B. Baillères et fils, 1905.

VIAL, *Les plantes à parfum en Tunisie*, Tunis, 1931.

M. GAST

J5. JATTE

Dans les céramiques protohistoriques, particulièrement celles provenant des sépultures, il est une forme très caractéristique et fréquente qui a reçu le nom de jatte. Ce sont des bols plus ou moins profonds mais toujours carénés. On entend par là des poteries qui, au cours du façonnage, ont subi une modification du profil ; la potière, en ajoutant de nouveaux colombins à l'ébauche tronconique, agit de l'extérieur avec l'estèque de telle façon que le bord de l'ébauche s'incline vers l'intérieur suivant un angle déterminant une arête ou carène bien marquée sur le flanc du récipient. L'ébauche offre alors un aspect très caractéristique : elle

Jatte / 3855



Jattes.



semble constituée de deux parties indépendantes, deux troncs de cône opposés par leur base. À cette forme biconique, primaire, s'ajoute la forme cylindro-tronconique qui est obtenue de la même façon, mais l'estèque appuie moins sur le bord de l'ébauche tandis que la main gauche maintient plus fermement de l'intérieur la paroi ainsi redressée. La forme du vase est alors celle d'un tronc de cône surmonté d'un cylindre. Cette partie supérieure peut connaître une autre transformation au cours du façonnage et présenter une concavité bien marquée qui caractérise les poteries carénées à bord évasé.

Dans le mobilier céramique des sépultures paléoberbères, la jatte tient une place importante. C'est la poterie la plus commune, elle représente 35 % du mobilier céramique de Bou Nouara, 27 % de celui de Roknia*, 8,5 % de celui de Gastel *. Seule la carène permet de distinguer ces jattes des bols. Dans la poterie modelée actuelle, bols et jattes sont confondus sous le même nom : *mešreb* ou *gennuš*. Cependant, certaines vaisselles s'écartent plus nettement des bols par leurs dimensions et leur faible profondeur (jatte type B).

Les jattes de type A1 sont des bols carénés biconiques ou cylindro-tronconiques. Ces jattes profondes ont toujours une hauteur supérieure à la moitié du diamètre maximum. Les jattes A2 ont les mêmes proportions mais un profil plus évolué correspondant à la forme carénée secondaire.

Les jattes de type B sont plus proches des assiettes ; elles sont plus grandes que les précédentes et certaines ont pu être des poteries domestiques ; leur diamètre est égal ou supérieur à 200 millimètres. Les jattes B1 de forme carénée primaire sont surtout des jattes cylindro-tronconiques. Les jattes B1 sont les plus nombreuses tandis que les jattes B2 à bord évasé sont les plus belles (Bou Nouara, Tiddis, Roknia).

Le principal intérêt des jattes protohistoriques réside dans la décoration qui orne certaines d'entre elles. La forme même de la jatte invite fréquemment la potière à souligner d'une bande rouge la gorge comprise entre la carène et l'orifice. Ce décor sommaire apparaît sur presque toutes les jattes.

La céramique modelée contemporaine est restée fidèle à cette vaisselle qui a conservé les techniques de façonnage des jattes antiques mais possède de nos jours un décor beaucoup plus riche.

BIBLIOGRAPHIE

- BALFET H., *Les poteries modelées d'Algérie dans les collections du Musée du Bardo*, Alger, 1957.
- CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie, Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris, 1961.
- CAMPS G., *Corpus des poteries modelées retirées des monuments funéraires protohistoriques de l'Afrique du Nord*, Paris, 1964.
- FAYOLLE V. *La poterie modelée du Maghreb oriental*, Paris, 1992.
- GENNEP A. Van, « Études d'ethnographie algérienne, III, Les poteries kabyles », *Rev. d'Ethnographie et de Sociologie*, II, 1911 p. 287-331.
- GENNEP A. Van, « Recherches sur les poteries peintes d'Afrique du Nord », *African Studies*, II.
- GOBERT E.-G., « Les poteries du paysan tunisien », *Revue tunisienne*, 1940, p. 119-193.
- GRUNER D., *Die Berber Keramik*, Wiesbaden, 1973.

G. CAMPS

J6a. JAVELOT

Étudiant les armes des anciens Africains, S. Gsell insistait sur l'importance du javelot chez les Numides, Maures et Gétules. On compte par douzaines les textes qui, depuis le III^e siècle avant J.-C., jusqu'à l'époque byzantine, mentionnent l'emploi du javelot; protégé par la rondache, petit bouclier circulaire du cavalier, le guerrier paléoberbère usait avec une adresse exceptionnelle de cette arme de jet distinct du *pilum* romain, beaucoup plus lourd.

La charge de cavalerie était pour les Numides et les Maures, l'action déterminante qui suffisait parfois à mettre fin au combat. D'après Strabon, qui apporte les renseignements les plus précis sur l'équipement des habitants de la Maurusie, ils combattaient la plupart du temps à cheval et au javelot. Cette arme n'était pas seulement une arme de jet, ce qui explique qu'elle était tenue par deux ou trois dans la main gauche ainsi que la rondache. La hampe était très courte et permettait le combat corps à corps.

Dans le groupe homogène des stèles kabyles au cavalier (groupe d'Abizar), les longueurs calculées des prétendus javelots ne dépassent pas un mètre; la longueur moyenne est de 0,92 m. C'est précisément la longueur des sagaies hottentotes du milieu du XIX^e siècle qui étaient aussi bien des armes de jet que d'escrime.

Strabon écrit que les javelots africains avaient un fer large et court (XXX, 3, 7), cette assertion est contredite par les données de l'archéologie. Qu'il s'agisse de représentations gravées ou d'armes véritables déposées dans les sépultures, toutes ont un fer étroit et allongé muni d'une douille de faible diamètre. Seules les pointes en cuivre du type dit de Palméla, beaucoup plus anciennes, puisqu'elles sont d'âge chalcolithique, ignorent ce genre d'emmanchement remplacé ici par une soie.

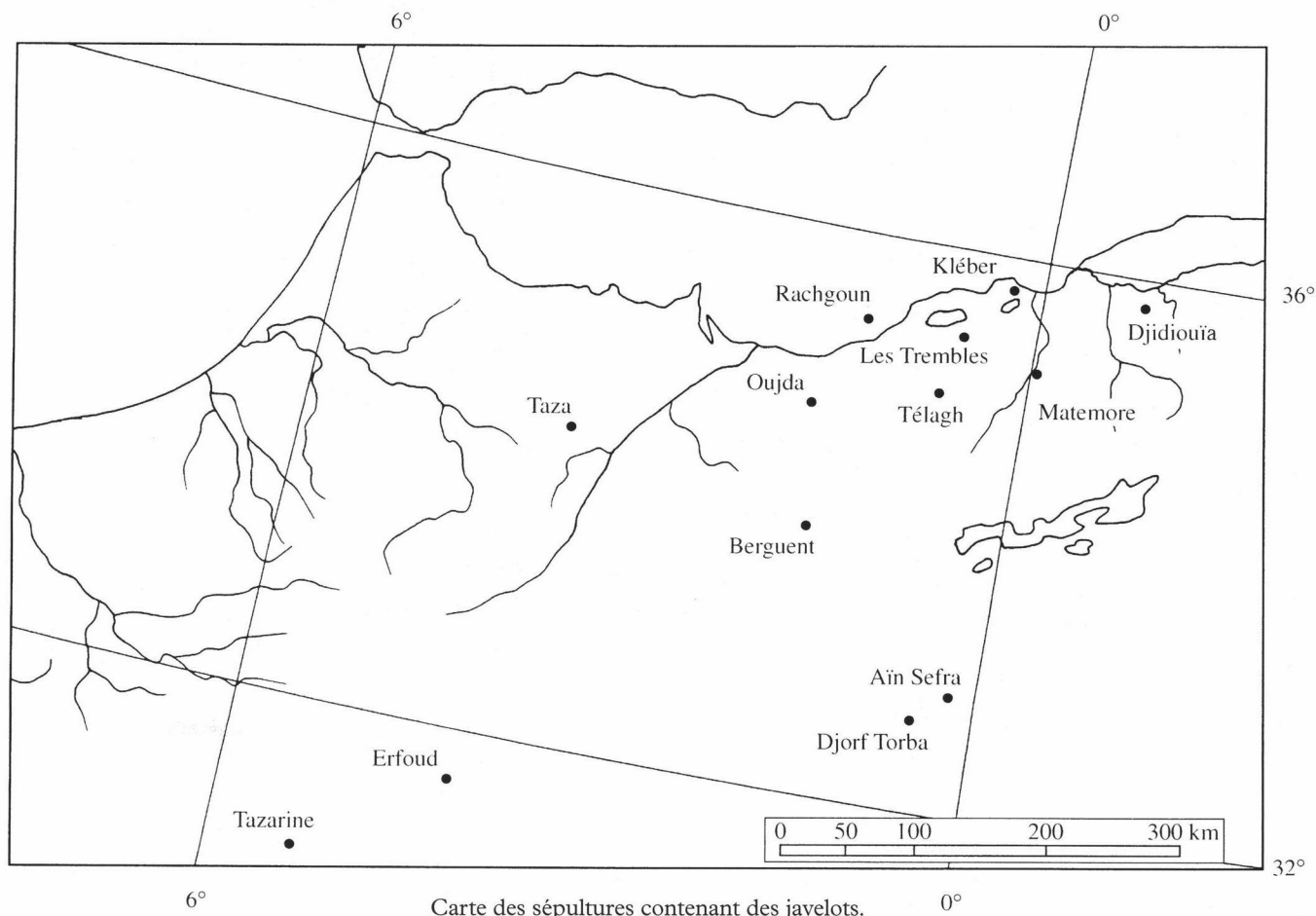
Armes déposées dans les sépultures

Alors que les objets de parure se trouvent régulièrement répartis à travers les nécropoles protohistoriques du Maghreb, les sépultures renfermant des armes sont regroupées dans l'ouest du pays, depuis le bas-Chélif jusqu'au Haut-Atlas. En mettant à part les rares couteaux (on en dénombre trois) trouvés dans les tombes de Dougga, Aïn el-Bey et Fedj M'zala, seront retenues les pointes du mausolée du Khroub, vraisemblable tombeau de Micipsa. En Oranie, les fouilles de la Djidiouia, de Matemore, des Trembles, de la nécropole punique de l'île de Rachgoun, des tumulus à chapelle de Djorf-Torba ont livré des javelots; il en est de même au Maroc, à Oujda, Berguent, Taza, Erfoud, et Tazarine.

Ces fers de javelot recueillis dans ces sépultures algéro-marocaines sont d'un type très simple caractérisé par l'étroitesse de la lame et de la douille. La fréquence relative des pointes de javelots dans les sépultures marocaines et oranaises ne peut être qu'une manifestation rituelle. Ce rite funéraire des populations maures et masaesyliens est souvent associé à la pratique de l'incinération.

Représentations de javelots

Le javelot qui, nous l'avons vu, mériterait plutôt d'être appelé sagaie, a été souvent représenté et à différentes époques. Nous retiendrons les ensembles suivants: le Haut Atlas marocain, les confins algéro-marocains (fresques des monuments à chapelle), le groupe des stèles kabyles, les cavaliers du Sahara.



Les sagaies du Haut Atlas

Parmi les très nombreuses représentations d'armes métalliques qui ornent différentes stations rupestres du Haut Atlas (Yagour, Azib n'Ikkis, Oukaïmeden, Rat.), les « pointes atlasiques » occupent une place secondaire. R. Chenorkian a proposé de distinguer les pointes triangulaires à bord rectiligne type Ia, celles du type Ib à bord convexe. Le type II a une lame à nervure et un manche court, égal ou inférieur à la longueur de la lame. Le type III, qui est le plus nombreux, est caractérisé par la forme foliacée de la lame. Le caractère commun à toutes ces représentations reste la faible longueur de la hampe.

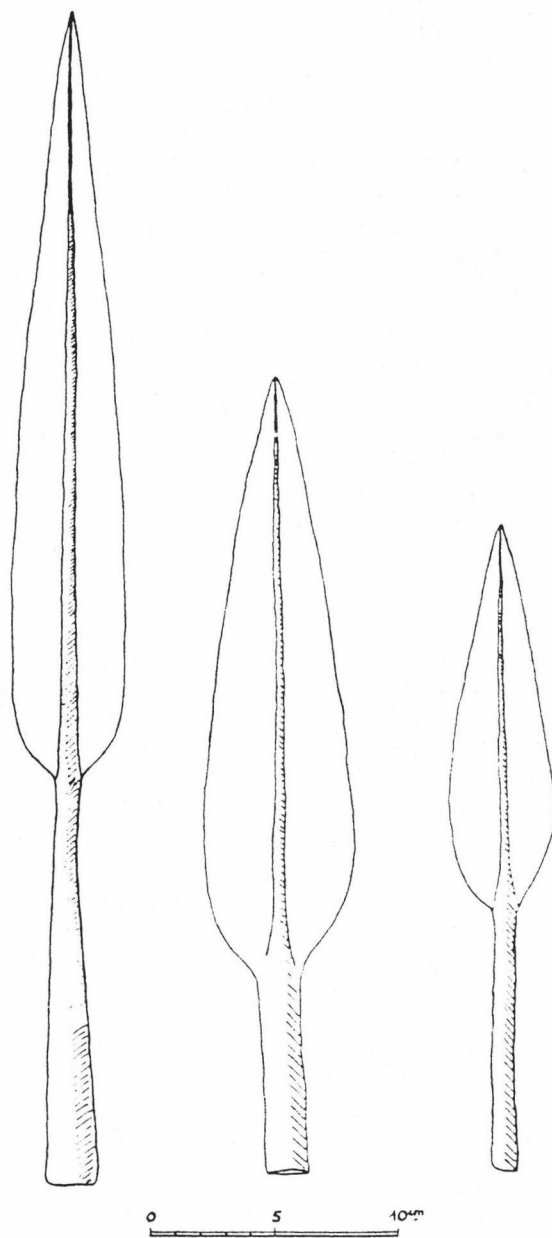
Le Tafilalet

Le Tafilalet et les confins algéro-marocains possèdent une variété particulière de monument funéraire, les tumulus à chapelle* dont certains ont reçu de véritables ex-voto, stèles décorées qui furent placées contre les parois des chapelles.

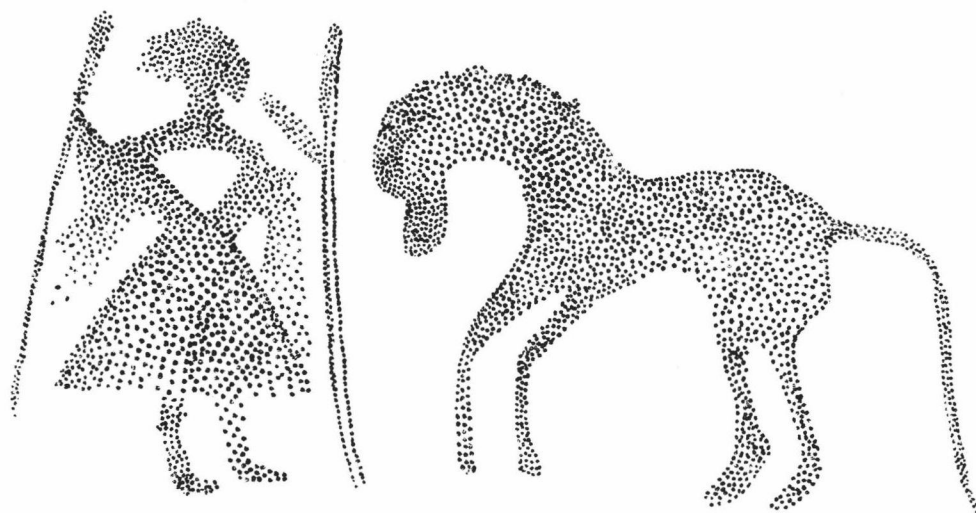
Le cheval occupe une place de choix dans l'iconographie de certains tumulus de Djorf-Torba*. Des scènes diverses fournissent une documentation de grand intérêt sur la vie de ces pasteurs et chasseurs (panthère, oryx, vaches, poulains...). Tenant sa monture par une longe, le dédicant s'est fait représenter suivant un modèle très répandu dans l'art saharien, particulièrement dans les gravures de l'Aïr. Sur une autre stèle de Djorf-Torba, c'est semble-t-il toute la famille qui est représentée, frontalement; le premier personnage à gauche est un homme d'allure juvénile qui brandit un faisceau de javelots, geste naïvement répété par un enfant qui se situe à l'autre extrémité de la frise familiale. Cet enfant et un autre personnage de la frise semblent brandir une croix processionnelle.



Stèle de Djorf-Torba, « frise familiale ».



Fers de lances (Rachgoun). D'après G. Vuillemot.



Stèle peinte de Djorf Torba.

Les stèles kabyles au cavalier (groupe d'Abizar)

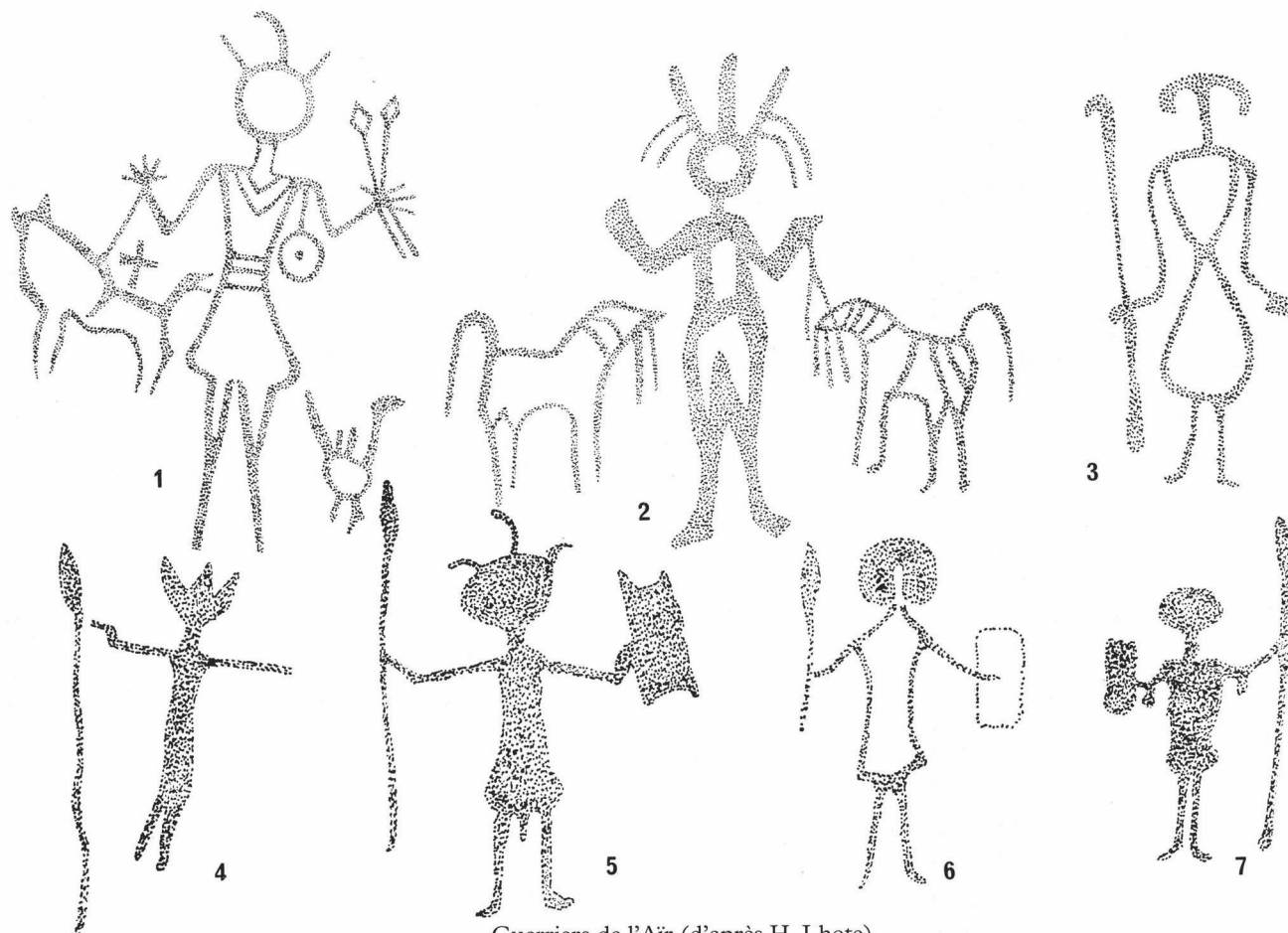
De Kabylie centrale proviennent une dizaine de stèles d'un style très particulier ; elles figurent, à l'exception de deux d'entre elles, un cavalier armé d'un bouclier rond de petites dimensions et de deux ou trois sagaies tenues dans la même main. Tous ces personnages, dont le visage est vu de face, ont une barbe en pointe. Huit de ces stèles portent une inscription en caractères libyques. Sur toutes les stèles figure un anneau qui, sur neuf d'entre elles, est logé entre le pouce et la paume de la main. Sur la dixième (stèle de Sidi Naamane), il est remplacé par un objet en forme de huit situé entre le bouclier et l'inscription libyque.

Les boucliers des stèles kabyles sont des armes défensives de cavaliers. Le diamètre de ces rondaches paraît égal à la moitié de la longueur des sagaies, soit 50 cm au plus. Ce bouclier connaît une forme particulière prisée des architectes puniques, c'est le bouclier circulaire à large *umbo* tel qu'il figure au mausolée du Khroub, au Kbor Klib, le sanctuaire de Chemtou, les stèles d'El Hofra à Cirta. Ce bouclier, sous sa forme la plus simple, fait encore partie de l'équipement des auxiliaires maures de la colonne trajane.

Le cavalier brandit de la main gauche le bouclier et ses sagaies au nombre de deux ou trois. La hampe est robuste et courte, elle peut donc servir lors du combat corps à corps.

Les cavaliers du Sahara

Les armes en métal, au Sahara, font leur apparition en même temps que le cheval. Elles appartiennent à une école schématique, celle des Équidiens, qui ont laissé des milliers de gravures sur les rochers des massifs centraux sahariens. La plupart de ces figures sont d'interprétation aisée car le sujet qui subit la contrainte schématique est parfaitement intégré dans la culture de ces peuples cavaliers. Les documents les plus anciens sont issus des œuvres rupestres de style équidien ; ils représentent des chars attelés à deux chevaux, généralement rendus avec bonheur



Guerriers de l'Aïr (d'après H. Lhote).

Le cavalier [1] est armé de javelines et d'une rondache. Les fantassins ont la lance et le bouclier rectangulaire.

par les artistes du Tassili n'Ajjer. Ces figures sont des peintures utilisant des aplats bruns qui rendent difficile la reconnaissance de certains équipements des chars. Il est toutefois intéressant de s'interroger sur la signification de la poche fixée à la rambarde du char, à droite du conducteur. Celui-ci brandit souvent une arme à longue hampe, lance ou javelot, qui peut être remplacée par celles contenues dans la poche de cuir qui est manifestement un carquois ; dépassant de son orifice, un faisceau de javelines qui pouvaient être utilisées à la chasse comme à la guerre. Les Équidiens conducteurs de char constituent la phase la plus ancienne des éleveurs de chevaux.

La phase suivante, qui précède le développement de l'élevage du dromadaire, ne pratique plus l'attelage du cheval qui est désormais monté, comme l'était le bœuf depuis le Néolithique moyen. Ces cavaliers venus du Nord sont considérés comme les ancêtres des populations berbères du Sahara. Ils ont laissé leur image en des milliers d'exemplaires dont la plupart obéissent à un stéréotype : le cavalier, à pied, tient son cheval par la bride et serre dans sa main gauche deux ou trois javelots et sa rondache réduite parfois à des dimensions minuscules qui font douter de son efficacité. Dans un tel tableau, un contraste marqué oppose le personnage à sa monture : alors que celle-ci est rendue avec soin et dans des proportions exactes, le guerrier appartient au style dit bi-triangulaire. Représenté de face, il porte le plus souvent une tunique courte serrée à la taille. La tête est un disque juché sur un long cou ; des plumes sont piquées dans une chevelure abondante et de forme variée.

Le guerrier qui possède un cheval dispose de plusieurs armes de trait à fer relativement étroites, tandis que le piéton, représenté dans ce même style schématique, voire géométrique, ne brandit qu'une seule arme : une lance à longue hampe et fer large de forme foliacée.

BIBLIOGRAPHIE

- HORN H. G. & RÜGER C. B., *Die Numider*, Bonn, 1979.
 CAMPS G., *Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris, AMG, 1961.
 CAMPS G., CHENORKIAN G., LHOÏE G., « Armes », *Encyclopédie berbère*, VI, 1989, (A 272), p. 888-901.
 CAMPS G., CHAKER S., LAPORTE J.-P., « Deux nouvelles stèles kabyles au cavalier », *BCTHS*, fasc. 25, 1996-1998, p. 19-32.
 CHENORKIAN R., *Les armes métalliques dans l'art protohistorique de l'Occident méditerranéen*, Paris, CNRS, 1988.
 H. LHOÏE, *Les gravures du Nord-Ouest de l'Aïr*, Paris, AMG, 1972.
 SOUVILLE G., « Sur trois pointes de javelot en fer d'un tumulus du Maroc oriental », *Espacio, tiempo y forma. Historia antigua*, Madrid, 1997, p. 15-21.
 VUILLEMOT G., *Reconnaissances aux échelles puniques d'Oranie, Autun*, 1965.

G. CAMPS

J6b. JAVELOT : Sahara - Monde touareg

Lances et javelots sont d'un usage très ancien au Sahara. Ainsi, dans la période paléoberbère qui débiterait au quatrième millénaire avant notre ère, les guerriers « libyens » et les Garamantes sont représentés munis de ces armes à pointe de fer, succédant aux bâtons de jet des Protoberbères (voir Camps, 1974 ; Hachid, 2000). Plus tardivement, au XI^e siècle, El-Bekri rapporte au sujet des combattants Lamta que « les soldats du premier rang portaient de longues piques pour repous-

ser ou transpercer l'adversaire. Ceux des autres rangs étaient armés de javelots ; chaque soldat en tenait plusieurs, qu'il lançait sans presque jamais manquer sa cible... » (Cuoq, 1975, § 107).

Le javelot est avec l'épée et le bouclier l'une des trois armes emblématiques du guerrier touareg contemporain, bien connu par l'iconographie abondante des XIX^e et XX^e siècles. De nombreuses variétés de javelots ou de lances existent chez les Touaregs, mais la plus représentée est *allay*, une grande lance à hampe de fer et talon évasé dont la taille pouvait atteindre 3 mètres.

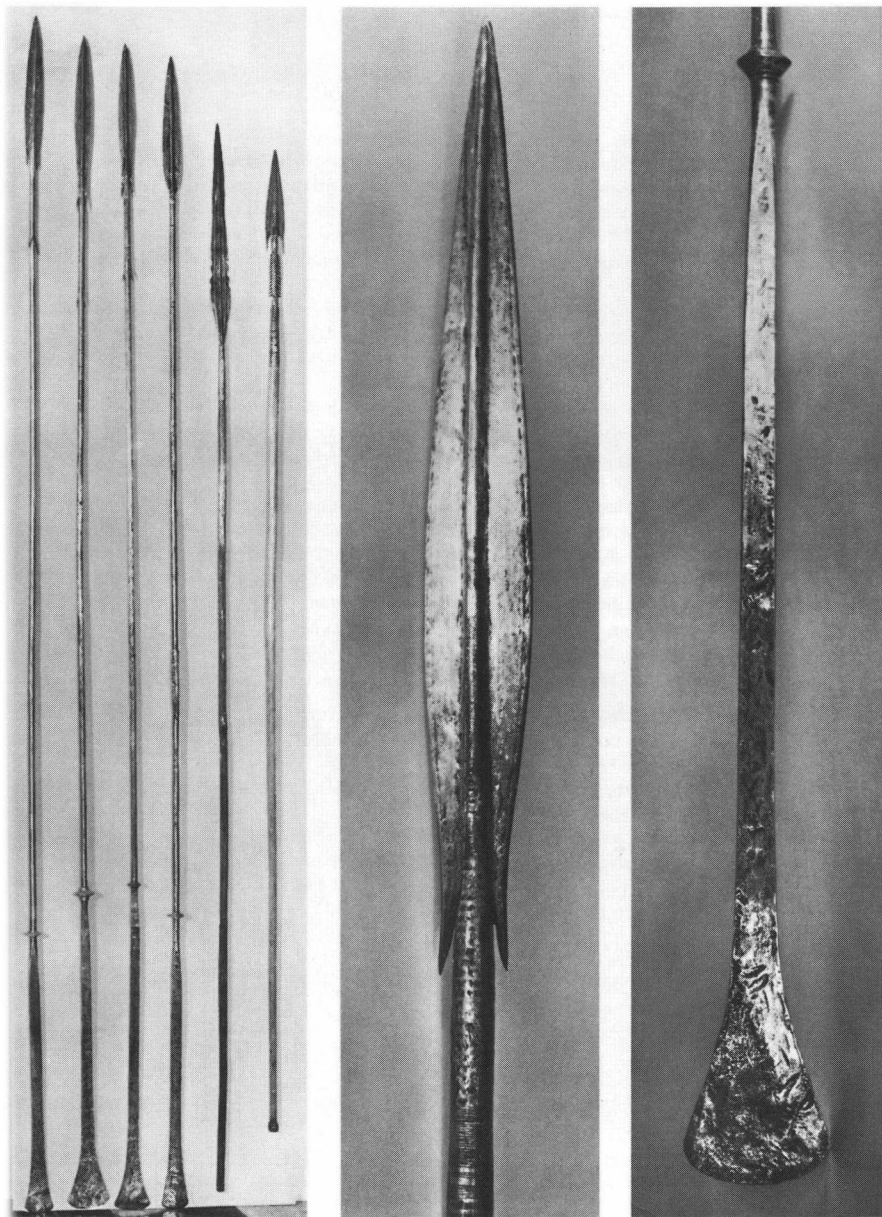
Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, chez les Touaregs du Nord (Ajjer, Ahaggar), Duveyrier la décrit ainsi : « de 2 m 70 centimètres à 3 mètres de hauteur environ, [c'] est une verge de fer de quatre centimètres de circonférence... Latéralement, sur ses quatre faces, au-dessous du fer tranchant destiné à ouvrir la voie, elle est armée de crochets comme les harpons » (444). Elle se distingue du « javelot, arme de jet, sous forme de lance, avec hampe en bois et pointe en fer à crochets. Un petit javelot se dit *târhda*, un grand *adjedel*. Cette arme ne peut être lancée qu'à une distance très rapprochée » (1864, pp. 444-445 et planche 1, p. 44).

Dans l'Ahaggar du début du XX^e siècle, Foucauld (1951, III : 1107) relève sept sortes de javelots qu'il classe en deux catégories : les javelots à tige de fer portant le nom générique d'*allay*, et les javelots à tige de bois qui s'appelleraient *tayda*. Chacun de ces ensembles comprend diverses sous-catégories. Le premier se décompose en : *meggé*, *aleggi*, *taganbat*, *akefu* ou *akermoy* ; le second en *agdel*, *tayda*, *takermoyt*.

La classification de ces armes de jet varie selon les auteurs. Le critère classificatoire selon la matière de fabrication de l'objet ne semble pas généralisable, ni même totalement pertinent, dans l'Aïr du moins, où le champ sémantique désignant ces armes de jet correspond également à des concepts militaires et sociaux qui orientent le classement vers des significations plus sociales et symboliques. Ainsi, les appellations des différents javelots désignent chacune un mode particulier d'action armée dans le combat, qui peut être associé à une unité d'intervention militaire et à un rôle social (Claudot-Hawad, 2000). Elles coïncident parfois avec des noms propres de groupements (Igdalen, Ikazkazen, Ikerremoyen...) ou avec la désignation d'un statut.

Dans l'Aïr, *tayda* est un javelot à manche de bois, très léger et pointu. Il correspond à une action offensive très rapide qui peut être menée par un petit groupe d'assaillants. *Akazkaz* est un javelot très long, léger et réversible, possédant une pointe affûtée à chaque extrémité. Il est fabriqué de manière homogène, dans une seule matière, en fer généralement et plus rarement en bois. Il permet une action rapide, flexible et un jet de très grande portée. Il est associé au combat offensif rapide et à la défense à distance. *Allay* est une lance plus lourde utilisée dans l'attaque ou la défense rapprochée. *Agdal* est une grande lance à fer long et large dotée d'un robuste manche de bois, efficace notamment dans le combat rapproché et le corps à corps. Le référent classificatoire met ici en rapport mobilité, type d'action militaire et fonction des diverses parties du corps social.

Jusqu'à l'introduction et à la généralisation des armes à feu, les javelots jouaient dans la guerre un rôle important. Comme le relève Richer, dans les années 1920, chez les Iwellemmeden de l'Ouest, « au combat, le Touareg porte généralement deux ou trois lances, qu'il projette avec une remarquable habileté, de son cheval ou de son chameau, avant de recourir aux armes d'approche » (1924, p. 7). Reprenant presque textuellement ces termes vingt ans plus tard, Nicolas (1950, p. 124) précise également que « la lance de fer ainsi lancée peut traverser tous les boucliers connus ; ayant pénétré elle se tord et les barbelures en rendent les blessures très graves ».



Lances et javelots touaregs. *Collections ethnographiques* (Album n° 1),
Touareg Ahaggar, Paris, AMG, 1959, planche IV.
Photos M. Bovis.

Aujourd'hui, dans beaucoup de régions, ces armes ne sont plus systématiquement portées, contrairement à l'épée et au couteau de bras qui font encore partie, en milieu rural, des accessoires masculins indispensables.

BIBLIOGRAPHIE

- BALOUT L. (dir.), BOVIS M. et GAST M., *Collections ethnographiques, (1), Touareg Ahaggar*, Musée du Bardo, Alger, 1959, « Lance-javelot », planche IV.
- CAMPS G., *Les civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, Doin, Paris, 1974.
- CHAKER S., CLAUDOT H. et GAST M. (éds), *Textes Touaregs en Prose* de Ch. de Foucauld et A. de Calassanti-Motyliniski, édition critique et traduction, Édisud, Aix-en-Provence, 1984, « Javelot dit takermoyt », n° 79, p. 159.
- CLAUDOT-HAWAD H., « Élite, honneur et sacrifice », in *Élites du monde nomade touareg et maure* (P. Bonte et H. Claudot-Hawad, éds), IREMAM/Édisud, 2000, 17-36.
- CUOQ J. M., *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique Occidentale du VIII^e au XVI^e siècle (Bilād al-Sūdān)*, CNTS, 1975.
- DUVEYRIER H., *Les Touareg du Nord*, Challamel, Paris, 1864.
- FOUCAULD Ch. de, *Dictionnaire touareg-français, Dialecte de l'Ahaggar*, Imprimerie Nationale, Paris, 1950-51.
- HACHID M., *Les Premiers Berbères*, Édisud/Ina-Yas, Aix-en-Provence/Alger, 2000.
- NICOLAS F., *Tamesna, Les Ioullemmeden de l'Est*, Paris, Imprimerie Nationale, 1950, 123-124.
- RICHER A., *Les Oulliminden*, Larose, Paris, 1924.

H. CLAUDOT-HAWAD

J7. JAZIYA

(voir D61. Djaziya, D71. Djerawa et H51. Hilaliens)

J8. JEAN TROGLITA

Général byzantin (*magister militum*), victorieux des Berbères insurgés dans les années 540 et héros de la *Johannide* du poète Corippe.

Jean, *Iōannēs* pour les auteurs grecs (*Johannis* pour les Latins), portait d'après Jordanès (*Romana*, 385) le surnom *Troglita*, peut-être par référence à une localité de Thrace dont il était originaire. Né probablement aux alentours de 500, il servait, comme son frère Pappos, dans la première armée byzantine qui, sous le commandement de Bélisaire, débarqua à la fin d'août 533 sur le littoral de la Tunisie centrale et défit les Vandales en deux batailles, en septembre et décembre de la même année. Corippe (*Johannide*, I, 378-380) le présente comme un des chefs de l'armée, mais la banalité de son nom fait qu'il est difficile de l'identifier exactement à l'un des nombreux *Iōannēs* évoqués par Procope à ce moment dans son récit de la *Guerre vandale*. Le poète africain laisse entendre néanmoins qu'il assista à l'automne 533 aux premiers contacts entre les chefs maures et Bélisaire (III, 286-289), et on admet en général qu'il commandait alors une unité de fédérés.

Après le départ de Bélisaire au printemps 534, Jean demeura en Afrique sous les ordres de Solomon, et il se trouva mêlé à presque tous les conflits avec les

Berbères qui marquèrent les premières années des nouvelles provinces impériales : soulèvement des tribus de Byzacène en 534 et 535 sous la conduite de Cusina, guerre en Numidie contre Iaudas, chef des peuples de l'Aurès (535), mutinerie en 536 du Byzantin Stotzas, appuyée par Iaudas en 537. Selon Corippe, il s'illustra particulièrement lors du combat de Leucada, qui survint peut-être lors de la guerre de 534 en Byzacène. Après cela, s'il n'est pas sûr qu'il participa à la victoire de Membressa (Medjez el Bab) sur Stotzas en 536, il tint en tout cas un grand rôle dans celle de Scalae Veteres (Cellas Vatari pour Corippe), qui vit l'écrasement du mutin et de ses troupes en 537 : Procope, pour la première fois, le nomme clairement à cette occasion (*Guerre vandale*, II, 17, 6) par l'expression *Jean, frère de Pappos*. L'importance de ses fonctions ne fait alors plus de doute, puisqu'il était un des trois commandants de la cavalerie qui secondaient Germanus, le neveu de l'empereur et général en chef dans la bataille. Pour certains historiens, une telle responsabilité autoriserait à penser qu'il possédait déjà à cette époque le titre de *dux* (gouverneur militaire) d'une province africaine, que lui attribue sans précision chronologique Corippe (I, 471-472). Si le passage qui signale cette promotion, un discours du chef maure Antalas, est très allusif, il pourrait laisser deviner un commandement sur la Tripolitaine : Jean est mentionné en effet à l'occasion d'un éloge de la tribu des *Laguatan*, et pour un pouvoir qu'il exerçait *sur les sables voisins de la mer*. Mais on ne sait quand exactement situer ce gouvernement. S'il lui fut attribué avant la bataille de Cellas Vatari, qui eut lieu, semble-t-il, en Numidie, il prouverait la gravité de la crise subie alors par l'Empire, car Germanus aurait, en mobilisant aussi l'armée de Tripolitaine, pris le risque de dégarnir une province pourtant exposée à une forte menace maure.

Jean, aux dires de Procope, se montra peu à son avantage dans la bataille, et ceci peut expliquer qu'on perde ensuite sa trace, jusqu'à ce qu'il réapparaisse sur le front oriental en 541, avec le titre de *dux de Mésopotamie*, qu'il conserva jusqu'en 546. Son retour en Afrique à cette date, synonyme de promotion spectaculaire puisqu'il devint général en chef (*magister militum per Africam*), fut alors décidé par Justinien en raison de la situation catastrophique que connaissait le pouvoir byzantin. Depuis 543, les *Laguatan* de Tripolitaine s'étaient en effet insurgés, et ils avaient pour la première fois envahi la Byzacène en 544, en s'alliant au chef des tribus du sud-ouest de cette province, Antalas, lui-même engagé depuis peu dans une révolte. Les deux armées berbères coalisées avaient écrasé à Cillium (Kasserine) les forces de Solomon, redevenu en 539 général en chef des troupes impériales d'Afrique. Puis l'insurrection s'était étendue, en profitant de multiples dissensions dans le commandement byzantin. La capitale de la Byzacène, Hadrumète (Sousse), était tombée quelques semaines entre les mains des révoltés, et ceux-ci étaient arrivés au printemps 546 aux abords mêmes de Carthage.

Tout laisse à penser que l'empereur Justinien choisit Jean en raison de sa grande expérience de l'Afrique, et surtout parce qu'il avait été amené, de par ses fonctions auprès de Solomon en 534-535, puis en Tripolitaine avant 537 (?), à connaître de près les deux grands groupes de Berbères insurgés. Il ajouta à ces avantages des qualités de stratège qui lui permirent, dans ses premiers mois de commandement, de remporter un succès éclatant et, à en croire Corippe, inespéré pour beaucoup de Romains d'Afrique. À une armée immédiatement réorganisée et peut-être renforcée de quelques unités arrivées avec lui, il sut en effet joindre des forces maures qui, quelques mois avant, soutenaient encore la révolte, comme celles de Cusina. Et surtout, il eut l'audace d'agir très vite, en se lançant dès la fin de l'été 546 à la poursuite, dans le sud de la Byzacène, des *Laguatan*, au moment où, comme les années précédentes, ils s'apprêtaient à laisser Antalas et à rentrer hiverner chez eux. Ce mouvement inattendu, après deux années de

manœuvres confuses des Romains, surprit les Maures et les conduisit à la déroute : le chef des *Laguatan*, Ierna, fut tué dans la bataille, et Jean eut la gloire de reprendre les étendards de Solomon perdus en 544.

Après un retour triomphal à Carthage, où défilèrent sur leurs chameaux les captives *Laguatan*, Jean entreprit de réorganiser le système défensif de la Byzacène, en remettant en application les dispositions édictées dès 534 par Justinien (*Code Justinien*, I, 27, 2). Mais contre toute attente, les Berbères reprirent la guerre dès l'année suivante. Au printemps 547, une nouvelle coalition, cette fois exclusivement tripolitaine, se forma sous la conduite du chef des *Ifuraces*, Carcasan, et elle marcha à nouveau vers la Byzacène. Fidèle à sa stratégie, Jean voulut la surprendre par la rapidité de sa réaction, et protéger en même temps la province : avec les mêmes alliés maures, conduits par le désormais fidèle Cusina, il intercepta donc l'avance des tribus libyennes au passage de l'isthme de Gabès. Mais Carcasan l'entraîna alors dans une poursuite au sud des Chotts, dans des régions où l'eau et les approvisionnements firent vite défaut. Après avoir épuisé ainsi ses adversaires, le chef berbère revint ensuite vers la côte, dans la région de Marta (Mareth), et c'est là, près d'un cour d'eau pérenne dont l'embouchure était envasée (probablement l'oued Es-Zeuss), qu'il infligea à Jean sa première défaite, qui fut aussi la plus belle victoire berbère depuis la bataille de Cillium.

Nos sources, latines ou grecques, sont fort discrètes sur la période qui suivit : on sait que Jean se réfugia d'abord dans le port de Iunci* (I.74) (Younga), puis qu'il entreprit de concentrer une nouvelle armée en Proconsulaire, à l'abri des remparts de Laribus (Lorbeus). Mais le choix de cette ville septentrionale révèle la gravité de la crise vécue alors par l'Afrique romaine : les forces maures libyennes sillonnèrent tout l'intérieur de la Byzacène, et rallièrent à nouveau les tribus de cette province conduites par Antalas. Le pouvoir byzantin ne s'effondra cependant pas, peut-être parce que, comme les années précédentes, les *Ifuraces* et les *Laguatan* rentrèrent en Tripolitaine à l'automne 547 (mais aucune source ne l'atteste). Lorsque ceux-ci voulurent en tout cas reprendre l'offensive au printemps suivant, ils découvrirent en face d'eux une formidable coalition montée par Jean. Corippe évoque en effet longuement les nombreuses tribus que le général avait réussi à rallier durant l'hiver 547-548 au prix d'intenses efforts diplomatiques, et que conduisaient quatre grands chefs, Cusina, Ifisdaïas, Bezina, et Iaudas, ce dernier pourtant jusque-là un adversaire constant de l'Empire. L'initiative revint donc très vite à Jean dans cette nouvelle guerre, et c'est lui, cette fois, qui manœuvra ses adversaires, et sut finalement les forcer à une bataille rangée en Byzacène même, avant qu'ils ne gagnent le sud. Au terme d'un engagement que le poète situe en un lieu inconnu, Latara, qui doit se situer à l'ouest de Iunci, Carcasan fut tué avec seize autres chefs berbères, et Antalas se rendit, réduit désormais, dit Procope (*Guerre des Goths*, IV, 17, 21), à suivre Jean *comme un esclave*.

Il semble, après cela, que le général byzantin s'employa, dans les années suivantes, à prolonger son action sur l'actuel territoire libyen : des traces d'incendie à Ghirza, datées du milieu du VI^e siècle, et la mention par Procope d'une conversion forcée des habitants de l'oasis d'Augila pourraient marquer en effet deux étapes de cette entreprise, puisque ces deux sites étaient très probablement deux des centres essentiels d'où rayonnaient les tribus de la confédération *Laguatan*. Mais nos sources ne mentionnent plus Jean qu'en une occasion après 548, lorsqu'il tenta, sans succès, d'enlever la Sardaigne aux Goths de Totila qui venaient de s'en emparer (fin 551). Le général se promettait de reprendre l'offensive au printemps suivant (552), dit Procope (*Guerre gothique*, IV, 24, 33-37), ce qui fixe au moins jusqu'à cette date la durée de son commandement en Afrique. Nous ignorons tout de lui ensuite, si ce n'est, d'après une indication

tardive de Paul Diacre (*Histoire des Lombards*, I, 25), qu'il fut peut-être élevé au rang d'*ex-consul* par Justinien ou Justin II.

L'importance de Jean Troglita pour l'histoire berbère tient avant tout au rôle décisif que ses succès jouèrent dans la consolidation d'une Afrique byzantine. Malgré leur hétérogénéité, les insurgés maures étaient en effet sur le point de renverser la domination grecque lorsqu'il débarqua à l'été 546. La longue description des tribus révoltées donnée par Corippe au chant II de la *Johannide* se situe dans ce contexte, et elle révèle un état d'insurrection qui touchait toute la Tripolitaine intérieure, le sud-ouest de la Byzacène, l'Aurès et ses marges, les populations maures des régions les plus septentrionales restant à ce moment les seules, semble-t-il, encore fidèles à l'Empire. Or, si les qualités manœuvrières de Jean sont évidentes, il est cependant certain qu'il ne dut pas ses victoires à sa seule habileté tactique ni à la supériorité des troupes romaines, au demeurant trop souvent enclines à la mutinerie. L'armée de Bélisaire comprenait un peu plus de 15 000 hommes en 533 et, compte tenu des transferts opérés vers l'Italie, puis des pertes subies à Cillium et dans les batailles ultérieures, il est douteux que Jean, même avec les renforts arrivés en 545 et peut-être en 546, ait jamais pu conduire plus de 10 000 hommes en même temps (probablement même moins). Son véritable génie réside donc dans sa capacité à détacher de nombreuses tribus de l'insurrection et à les faire participer au combat derrière ses étendards. À côté du témoignage lyrique de Corippe, le bref résumé de Jordanès sur la guerre de 548 est à cet égard particulièrement révélateur, puisque, sans dire un mot de l'armée byzantine, il affirme simplement que *Jean vainquit les Maures ennemis par le recours aux Maures pacifiés...* (*Romana*, 385). Sans suivre Corippe, qui attribue à l'ensemble de ces contingents alliés plus de 130 000 hommes, on peut estimer à coup sûr que l'armée « byzantine » de Jean en 548 était à plus de 60 %, voire à plus de 75 %, une armée berbère.

Or, obtenir de tels ralliements, qui avaient largement fait défaut à Solomon en 534-535 et en 544, n'était, dans le contexte de cette époque, après les défaites catastrophiques de 544 et 545, nullement chose aisée, et il faut reconnaître de ce fait, derrière l'habileté diplomatique de Jean, un véritable changement de la politique berbère de Byzance, dont il fut l'artisan. Revenant sur les projets radicaux qu'exprimait la loi militaire de 534 et que Solomon avait cherché à mettre en application jusqu'à sa mort (l'expulsion des Maures de toutes les provinces, qui seraient ramenées à leurs frontières du IV^e siècle), Jean dut faire des concessions et reconnaître le droit des tribus de l'intérieur de la Byzacène et de la Numidie à occuper des territoires provinciaux, avec leurs propres chefs, sous la suzeraineté impériale. L'évolution du statut de Cusina durant sa longue carrière, de 533 à 563, est le meilleur exemple de ce changement : expulsé en 535, ce chef devint au temps de Jean le *fidèle* Cusina, *magister militum* puis *exarque* des Maures, placé à la tête de trente tribus de Numidie.

En revanche, et c'est le second aspect de sa politique berbère, constamment affirmé à partir de son arrivée, le général ne fit aucune concession aux tribus de la Tripolitaine tant qu'elles n'auraient pas regagné leurs terres d'origine ; et il ne cessa de 546 à 548 d'essayer de disloquer la coalition formée en 544, très vite avec succès, en sachant jouer de l'hétérogénéité de culture et de mode de vie qui distinguait les Maures de Byzacène et de Numidie, peuples de l'intérieur familiers de la romanité, de ces tribus nomades ou semi-nomades de Tripolitaine, extérieures à la province ou habituées à vivre sur ses marges. La réussite de son œuvre en ce domaine fut durable, car plus aucune invasion des *Laguatan* ou de leurs voisins n'est attestée en Byzacène ou plus au nord avant la conquête arabe.

On pourra s'interroger cependant sur la signification religieuse que le général aurait voulu donner aussi à son action. Corippe fait en effet de Jean un modèle de piété chrétienne, qui multipliait les invocations au Christ et versait à tout propos d'abondantes larmes, en donnant constamment à ses opérations militaires une allure de croisade. Outre le fait que nombre de Maures de l'intérieur étaient probablement déjà christianisés, il n'est pas sûr, en effet, que ces préoccupations aient été très apparentes durant les années 546-548. En revanche, il est très possible qu'elles aient, après la victoire, guidé la conduite de Jean : la conversion des *Gadabitani* de Tripolitaine, signalée par Procope, et celle des peuples de Ghadamès pourraient en effet être contemporaines de l'évangélisation d'Augila, que nous situons aussi à cette époque. Elles confirmeraient alors l'ampleur des vues d'un général de Byzance qui sut, dans tous les cas, être bien plus qu'un homme de guerre durant les années de son commandement en Afrique.

BIBLIOGRAPHIE

Sources

CORIPPE, *Johannide*, éd. Diggle et Goodyear, Cambridge, 1970. Traductions complètes : en français par J. Alix dans *Revue tunisienne*, 1899-1902 ; en anglais par G.W. Shea, Lewiston, 1998 ; les livres I, II, et III font l'objet de nouvelles éditions critiques avec traduction et commentaire : Vinchesi M.-A., *Flavii Cresconii Corippi, Iohannidos liber primus*, coll. *Koinônia*, Naples, 1983 ; Zarini V., *Berbères ou Barbares ? Recherches sur le livre second de la Johannide de Corippe*, Nancy/Paris, 1997 ; Tomasi Moreschini C. O., *Iohannidos liber III*, Florence, 2001.

PROCOPE, *La guerre vandale*, éd. J. Hauray, revue par G. Wirth, Leipzig, 1962 (trad. française D. Roques, Paris, 1990) ; *La guerre gothique*, éd./trad. anglaise H. B. Dewing, *Procopius*, t. VI, coll. Loeb, Londres, 1954.

JORDANES, *Romana*, éd. Mommsen, dans *M.G.H., a.a.*, t. V, Berlin, 1882, p. 51-52.

Travaux modernes

PARTSCH J., *Proemium* de son édition de la *Johannide*, *M.G.H., a.a.*, t. III, Berlin, 1879, p. XXV-XXVI.

DIEHL Ch., *L'Afrique byzantine*, Paris, 1896.

STEIN E., *Histoire du Bas-Empire*, t. II, Paris, 1949.

DURLIAT J., « *Magister militum-Stratèlats* dans l'Empire byzantin (VI^e-VII^e siècle) », dans *Byzantinische Zeitschrift*, 72, 2, 1979, p. 306-320.

PRINGLE D., *The Defence of Byzantine Africa, from Justinian to the Arab Conquest*, B.A.R., Intern. Ser., t. 99, Oxford, 1981.

MARTINDALE J. R., *The Prosopography of the Later Roman Empire*, t. III, 1 (*Johannes*, 36), Cambridge, 1992.

MODERAN Y., *Les Maures et l'Afrique romaine (IV^e-VI^e siècle)*, BEFAR, Rome, 2003.

Y. MODERAN

J9. JERMOUNI Aïssa (1886-1945)

Sa biographie

Poète-chanteur chaoui (Aurès), né à M'toussa (Kenchela) en 1886, Merzoug est issu de la grande fédération tribale berbère Aïth Kerkath (H'rakta en arabe) occupant l'espace géographique situé entre Batna-Kenchela-Aïn Beïda dans le Sud-Constantinois ; la branche à laquelle il appartient est Igerman, d'où son nom Jermouni (forme arabisée). Il est d'origine paysanne. Son impresario était un israélite indigène, M. Snoussi, qui le fit découvrir aux maisons de disques telles Philips, Ouardaphone, etc. dès le début des années trente.

Caractéristiques et thèmes de ses chants

Jermouni a célébré la beauté de la femme, l'amour charnel, les traditions rituelles de la campagne, les difficultés d'existence et certains faits historiques du moment. Sa poésie chantée est rustique et alterne parfois la langue berbère chaoui et la langue arabe. Les thèmes abordés dans la période de l'entre-deux-guerres sont ceux de son environnement campagnard. Ses poèmes sont d'une grande valeur esthétique, élaborés aussi bien dans leur contenu que dans leur forme et rimés dans les deux langues comme le veut la tradition aurassienne. En période de battage du grain, notamment durant les *twiza* (entraide volontaire), on entonne des chants traditionnels qui accompagnent les moissonneurs afin de les stimuler dans leur dur labeur sous un soleil de plomb. Jermouni attira l'attention de son auditoire dès ses débuts ; au cours de la première guerre mondiale, il fut souvent invité à se produire aux fêtes de mariage et *zerda*, célébrées généralement vers la fin des récoltes et par la suite dans les villes, parfois à la demande de l'Administration, voire d'Européens, notamment des colons importants. Ainsi, au fil des années, il consolide sa notoriété en cette époque de dépression économique ; certains fabricants de vêtements féminins donnèrent même la marque « Jermouni » à leurs produits.

Lorsque Jermouni est convié, *dunya* (foule immense) se déplace avec lui, nous dira un témoin. Ce phénomène est observé au départ dans le Sud-Constantinois, aire géographique à dominance berbérophone (chaoui), puis vers le Nord et la Tunisie voisine.

La célébrité de Jermouni a connu son apogée quand il fut invité par Bengana, seigneur du Sud-Constantinois, « Cheikh el-Arab » lors du mariage de son fils en 1920. Le gouverneur général de l'Algérie, le préfet de Constantine étaient parmi les invités. Les vieux Biskris se rappellent encore des fastes de ce mariage d'un autre âge.

Pour marquer son déplacement auprès d'une communauté donnée, Jermouni lui dédie le titre de sa composition musicale, tel : Abdaoui (Aïth Abdi), Sultani (Aïth Sultan), Medjaoui, Saadaoui, etc. Il évoque aussi parfois dans ces chants les villes visitées telles que Merouana (Corneille), Chir, Menaa, Aïn El-Kerma, Batna, Tébessa, Tougourt, Sétif, Souk-Ahras, etc.

Nos informateurs indiquent que Jermouni a commencé à chanter en public vers 1910. Cependant, son premier enregistrement eut lieu à Tunis en 1934 chez la maison de disques Philips, puis à Paris où il fut connu par le public de l'émigration nord-africaine quand il fut officiellement invité à se produire à l'occasion de l'Exposition coloniale et du Centenaire de l'Algérie en 1931.

Le chant chaoui, et celui de Jermouni en particulier, mérite une étude de la part de musicologues avertis car ce domaine d'investigation reste quasiment vierge. Le style de chant de Jermouni est foncièrement différent du genre dit *sraoui*, (chant en langue arabe des hauts plateaux constantinois) ou de celui dit par les *cheikhs* puis les *chebs* de l'Oranie (style Cheikh Hamada) d'origine arabe bédouine ou enfin *sahraoui* du désert (type Khelifi Ahmed).

En outre, le chant chaoui se caractérise par un débit rythmé destiné à la danse collective ou au chant solitaire accompagné d'un ou deux flûtistes (*iqessaben* en berbère), rarement un tambourin (*abendir*), ou chant collectif de femmes (*tyugawin*). La manière dont Jermouni s'exprime est assez comparable à celle de genres connus à travers la Méditerranée, tels le flamenco espagnol ou ceux des ténors de l'opéra italien, qui se caractérisent par un long souffle. En général, le chant chaoui inspire la tristesse, la nostalgie (genre *ayac a memmi*).

L'Histoire dans le répertoire de Jermouni

Il est notoire que la tradition orale chaouïe comporte de nombreuses références historiques à des événements qui ont marqué cette région à forte densité de population depuis l'Antiquité. Jermouni nous signale ainsi plusieurs faits historiques précis ; ainsi en est-il de sa description de la réception des convocations destinées aux appelés et aux travailleurs indigènes durant les deux guerres, recrutés pour la défense métropolitaine.

De même, on relèvera la description de la misère des populations rurales ou le permis de voyage nécessaire à la circulation des Algériens à l'intérieur de leur pays : *tawarqit i lmassa, i d-yusin si fransa, necnin u nwajib, cem ul tellid matta... Necnin d imeyban di tmuret nuten...*

Il évoquera aussi le grand hors-la-loi connu dans les Aurès depuis 1920 et qui a mobilisé près de trois cents soldats pour sa capture, Messaoud ben Zelmat. Il narguait les agents de l'Administration, tels les gardes-forestiers, les caïds présentés par lui comme des oppresseurs de la population sans défense : *lfuci n umesmar, lbelyet tegdr widin d Lmeseud uzelmat.*

Depuis sa disparition, de nombreux chanteurs d'expression berbère ou arabe ont en vain tenté d'imiter le maître ; certains ont accompagné leurs chants d'orchestration orientale, d'autres ont constitué des groupes de musique moderne, sans pour autant atteindre son style et sa façon spécifique de mener son art.

Sa vie et son œuvre ont fait l'objet d'un film, d'une durée de 90 minutes, réalisé par la télévision algérienne en 1983. À certaines occasions, la presse, notamment celle d'expression arabe, lui consacre de maigres notices biographiques, tout en évitant soigneusement d'indiquer qu'il s'agissait d'un chanteur d'expression berbère. La ville d'Oum-el-Bouaghi a organisé cinq festivals de chants et d'art populaires dédiés à Aïssa Jermouni.

Ces chansons immortelles volent de lèvres en lèvres et de générations en générations. Son œuvre est à considérer comme un élément des archives de la mémoire collective chaouïe.

BIBLIOGRAPHIE

HADDAD Mostéfa, « Tradition orale et mémoire collective - Aïssa Jermouni (1886-1945), maître de la chanson chaouïe », in *Lettre d'informations de l'Association Française pour l'Étude du Monde Arabe et Musulman* (AFEMAM). Compte-rendu de la réunion « Langues et littérature dans le Monde arabe et musulman », mars 1992, n° 7, p. 94-95.

Nous avons été amené à enquêter sur la vie et l'œuvre du chanteur notamment à Lambèse, Batna, Khenchela et Aïn Beïda et Oum-el-Bouaghi. Il est à noter que nous avons pu avoir des entretiens avec certains de ses contemporains qui récitent la majeure partie de son répertoire que nous envisageons de recueillir dans son intégralité.

M. HADDAD

J10. JEUX

Le mot jeu désigne une activité spécifique aux hommes. Il n'existe pas de société qui ignorerait toute activité ludique. De cette universalité résulte la multiplicité des figures, symboles et instruments nécessaires à cette activité.

Le jeu est soit individuel, soit collectif. Il échappe aux règles de la vie sociale, mais il est évident qu'il demeure en étroite relation avec la société qui l'a accepté.

On retiendra la classification des jeux proposée par R. Gallois dans le volume de la Pléiade consacré aux *Jeux et Sports* (1967). Il distingue quatre classes de jeux : ceux qui sont définis par la « compétition », ceux qui sont soumis au hasard, ceux qui subissent un simulacre et ceux qui recherchent un vertige. Nombreux sont les auteurs qui tentèrent de déterminer l'origine des jeux. Pour certains, inspirés par le darwinisme, le jeu s'explique comme une nécessité biologique en relation avec le développement de l'enfant (théorie « rudimentaire »).

Les populations du Maghreb et du Sahara connaissent un grand nombre de jeux. À un fond berbère certainement très ancien auquel appartiennent des ensembles de signes de lettres gravées sur des monuments (comme le Medracen*) ou sur les dalles du forum de certaines villes qui se lisent selon plusieurs sens, s'ajoutent les lignées de cupules appartenant à des jeux de pions présents dans toutes les campagnes et souvent creusées à la surface de pierres de taille romaines, ces jeux de cupules ne sont pas toujours durables ; les joueurs se contentent souvent de les aménager dans le sable. Ces jeux à cupules sont, avec la *kura* (*takurt* en berbère), les plus répandus dans tout le Maghreb et le Sahara. Jeux d'adresse d'une très grande antiquité, les osselets ont parfois été placés dans les tombes. Il arrive même que les astragales soient remplacées par de petits cailloux de dimensions régulières.



Jeu de la Koura (balle de chiffon frappée à l'aide d'un bâton)
pratiqué par de jeunes bergers des Hautes plaines d'Algérie au Sud de Mascara.
Photo M. Gast.

Doivent être mis à part les jeux d'origine étrangère comme les cartes à jouer et les tarots connus dans les villes portuaires.

Les jeux sont si nombreux et divers chez les Berbères qu'il est difficile de les nommer et décrire tous, d'autant que ce type d'activités n'a pas fait l'objet d'études systématiques; le plus souvent, c'est au hasard des monographies ethnographiques et des collections de textes berbères que l'on peut trouver des informations relatives aux jeux pratiquées dans une région donnée.

En l'absence de travaux de synthèse sur les jeux chez les Berbères, on se limitera à proposer ci-dessous quatre cas régionaux, très éloignés géographiquement et écologiquement les uns des autres : la Kabylie, d'après une description originale de Boulifa (1913; seul le texte kabyle était disponible); le Maroc central (Ayt Mgild) d'après Claverie; l'oasis de Tabelbala (sud-ouest du Sahara algérien), d'après la remarquable monographie de D. Champault, et une région touarègue qui a fait l'objet d'investigations récentes sur le sujet (notamment par E. Bernus et D. Casajus).

EB

J10a. JEUX EN KABYLIE AU DÉBUT DU XX^E SIÈCLE

[Extraits de Boulifa, *Méthode de langue kabyle* (Deuxième année), Alger, 1913, Chapitre VI. « Jeux d'enfants », p. 292-328. Traduction de S. Chaker.]

L'ouvrage de Boulifa propose une longue description des jeux pratiqués par les enfants de Grande Kabylie au début du xx^e siècle. L'intérêt de ce chapitre, que l'on reprend ici presque *in extenso*, réside à la fois dans la diversité des jeux présentés, dans l'attention apportée aux jeux de la toute petite enfance, dans la précision de la description et, dans le lien que Boulifa fait souvent avec le contexte socioculturel. La limite principale en est qu'il s'agit presque exclusivement des jeux de garçons. Bien entendu, ce tableau descriptif, qui date d'un siècle, ne rend pas compte des pratiques contemporaines des enfants kabyles, qui ont adopté de nombreux jeux issus des villes, de France ou d'Occident; de même, la plupart des jeux traditionnels de balles ne sont plus qu'un souvenir et ont été remplacés par le foot-ball – ou ce qui en tient lieu sur des terrains et avec des ballons improvisés!

1. Čiwčiw

Ce sont les tout petits enfants qui jouent au jeu de « cotcot poulet », ceux qui ne parlent pas encore très bien et ne sortent pas sur la place publique pour jouer avec les autres enfants. L'enfant qui veut jouer à cotcot poulet s'adresse à sa mère, sa grand-mère ou sa grande sœur, se tient debout devant elle et lui tend ses menottes en lui disant : « Jouons à čiwčiw ! » Elle se tourne vers lui, lui prend les menottes qu'il a posées l'une sur l'autre, elle les soulève et les rabaisse tour à tour en disant :

Cot-cot poulet
Blanc de la queue
Dis-moi où tu as passé la nuit
– Dans le caniveau au froid
Prends les chevreaux
Pose les chevreaux

Dans la prairie aux fleurs
Saïd* est venu et les a cachés
Le chacal est venu et les a mangés
Frrr!

* Ici la mère dit le nom de son enfant qui peut être autre que celui de Saïd. En terminant, il faut lâcher brusquement les mains de l'enfant qui, avec l'onomatopée *frrr* (bruissement des ailes) ne manque pas de rire aux éclats.

2. « L'un le fait cuire, l'autre le mange... »

Ce jeu fait référence à l'histoire de l'œuf qui n'est pas mangé par celui qui l'a pondu. On y joue pour faire rire les enfants. Certains l'appellent « L'œuf de Mère-grand ». Voici comment on y joue : la mère tient la menotte de son fils avec sa main gauche ; elle lui demande de bien déplier ses cinq doigts. Elle commence alors à lui replier les doigts un par un avec sa main droite. Elle raconte, pour chaque doigt, ce qui lui est arrivé et ce qu'il a fait ; en commençant par le petit doigt, elle dit :

« Voici mon histoire à propos de l'œuf de Mère-grand :
Celui-ci l'a trouvé
Celui-ci l'a fait cuire
Celui-ci l'a écaillé
Celui-ci l'a mangé
Celui-ci a dit : Mère-grand, où est ma part ?
Et elle répond alors :
Ta part est dans une cavité
La cavité est sous l'épaule
Approche-t-en doucement, doucement...
Et voilà, guili-guili ! »

Quand la maman commence à dire « Approche-t-en doucement, doucement », elle déplace ses doigts sur le petit bras de son enfant ; cela chatouille l'enfant qui rit et quand elle arrive près de l'épaule, elle le chatouille sous l'aisselle ; alors l'enfant éclate de rire et rit jusqu'à ce qu'elle le lâche.

Si la maman veut le chatouiller dans le cou, à la question : « Mère-grand, où est ma part ? », elle répond :

« Ta part est posée dans la louche
Un rat est venu et l'a emportée
Il s'est sauvé jusqu'au toit et l'a posée
Le voilà, le voilà dans la poutre maîtresse, oh il l'a emportée ! »

Quand l'enfant lève sa petite tête pour regarder (vers la poutre maîtresse du toit), la maman le chatouille dans le cou.

3. Hǧelǧel ou « La main du dessus »

Pour jouer à *hǧelǧel*, les enfants se réunissent à quatre ou cinq et s'assoient en cercle et posent leurs mains sur le sol. Puis ils s'adressent à l'un d'entre eux qui sait bien parler. Il lève la main droite, commence par lui-même en posant l'index sur sa main gauche ; il la soulève et la pose sur la main la plus proche de lui. Il avance ainsi jusqu'à ce qu'il ait fait le tour de toutes les mains de ses camarades. Mais sur chaque main, il doit dire une parole. Personne ne retire sa main tant qu'il n'a pas dit de l'enlever.

Voici les paroles que l'on dit, du début à la fin du jeu ; quand on en arrive au dernier (celui qui n'a pas pu retirer sa main), les enfants font alors sur lui « la main du dessus ».

<i>Ya ḥgelḡel</i>	Ô ḥgelḡel
<i>ya mḡelḡel</i>	Ô mḡelḡel
<i>Ya ʔurabi</i>	Ô ʔurabi
<i>ya mselsel</i>	Ô enchaîné
<i>Tisekk°rin</i>	Les perdrix
<i>n Bu-Saleḥ</i>	de Bu-Salah
<i>Crurdent,</i>	sautillent à petits pas
<i>ḥrurdent</i>	avancent à petits pas
<i>Ya eemm-i</i>	Ô oncle
<i>Bel-Yaziḍ</i>	Poulet
<i>Awi-d tallumt</i>	mène-nous un tamis
<i>a nssiff</i>	pour tamiser (le couscous)
<i>I tmeʔra</i>	pour la fête
<i>Ucreqraq</i>	du Brillant
<i>Ubreqraq!</i>	Fulgurant
<i>Ay agetṭum</i>	Ô plant
<i>n_leḥbeq</i>	de basilic
<i>A baḥ n_wa</i>	Ô propriétaire de cette main
<i>Kkes wa</i>	ôte-la!

[Les premiers vers semblent être en arabe dialectal.]

Celui sur la main duquel tombe la phrase « Ôte-la! » doit enlever sa main. Celui qui parle continue ainsi sur toutes les mains restantes jusqu'à ce qu'elles soient toutes retirées. Celui qui reste en dernier doit s'incliner au milieu des autres qui posent alors leurs mains sur son dos, l'une sur l'autre, de façon à ce qu'il ne puisse reconnaître les mains. Alors, on s'adresse à lui et on lui :

– « À qui est la main du dessus ? »

S'il devine à qui est la main, c'est bien pour lui, sinon, les autres enfants soulèvent leurs mains tous ensemble, le plus haut possible et les laissent retomber brutalement sur son dos. On continue ainsi le jeu cinq fois. Puis, on recommence comme la première fois. Lorsque celui qui est penché devine à qui est la main du dessus, ils échangent leurs places (le propriétaire de la main prend la place de celui qui est penché).

Quand celui qui est penché n'est pas très aimé, même s'il trouve à qui est la main, on ne lui dit pas qu'il est tombé juste pour qu'ils puissent le frapper les cinq fois maximum! C'est pour cela qu'il existe une expression qui dit à propos de quelqu'un à qui l'on s'en prend en groupe de façon injuste pour lui faire du tort : « ils vont lui faire la main du dessus », c'est-à-dire qu'on se rassemble contre quelqu'un pour lui nuire.

4. Les osselets

Il existe différentes façons de jouer aux osselets. Chaque façon se joue avec un nombre déterminé d'osselets. Chez nous, il y a le jeu d'osselets simple, le jeu de cinq paires, le jeu de sept paires et celui de la calotte.

Les osselets simples

On joue aux osselets avec cinq petits cailloux ronds. Pour jouer, deux ou trois enfants s'installent dans un endroit à peu près plat. Celui qui commence à jouer jette un osselet vers le ciel et lâche les autres sur le sol. Quand il a attrapé celui qui était en l'air, il ramasse ceux qui sont sur le sol, un par un jusqu'à ce qu'il les ait tous rassemblés dans sa main droite avec laquelle il joue. Tout se fait d'une seule main : lancer, attraper et ramasser. S'il fait tomber un osselet ou en touche un autre pendant qu'il joue, il a perdu.

Dans le jeu des osselets, on distingue plusieurs phases : le ramassage, le lancer, la claie, la montée, l'effondrement et « la bouche du lion ». Parfois, on exige de celui qui joue de faire le « léchage », ce qui consiste à ramasser deux cailloux.

Quand le joueur a perdu, il doit s'arrêter et attendre là où il en est resté jusqu'à ce que ce soit de nouveau son tour.

Quand le jeu est fini, on recommence tout dès le début. Celui qui a gagné donne un gage à l'autre. Chacun donne son gage à l'autre jusqu'à ce que tous les gages soient sur le même joueur.

Les cinq paires

Quand les enfants décident de jouer aux cinq paires (d'osselets) *tixummestîn*, chacun d'entre eux ramasse cinq paires de cailloux, puis ils s'installent dans un endroit plat pour décider qui jouera en premier. On donne les cinq paires à celui qui va jouer, on les lui met dans les mains qu'il a jointes. Il lance en l'air d'un seul coup tous les osselets, retourne sa main droite et essaie d'en rattraper le maximum. Il en fait tomber le nombre qu'il veut et il lance le reste en l'air pour essayer de le rattraper avec une seule main. S'il fait tomber un osselet, il a perdu et doit laisser un autre enfant jouer son tour.

Avec les osselets que le joueur a rattrapés dans la main, il en ramasse un autre : il en jette un en l'air tout en ramassant un autre par terre. En faisant cela, il ne doit pas en toucher un autre que celui qu'il ramasse. S'il en touche un ou s'il fait tomber l'osselet qu'il essaie de ramasser ou celui qu'il a lancé, il a perdu. S'il perd, il doit remettre sur le sol tous les osselets qu'il avait encore dans la main. Il compte alors ce qu'il a ramassé : s'il arrive à ses cinq paires, il a gagné ; sinon, il doit attendre de nouveau son tour pour continuer et essayer d'arriver à son compte. Quand ils ont fini le jeu, que tous les osselets ont été ramassés, on compte combien chacun en a rassemblé. L'enfant à qui il manque des osselets pour arriver à ses cinq paires pose la main par terre et ceux qui lui ont pris ses osselets le pincement sur la main : chaque paire perdue vaut un pincement sur le dos de la main.

Celui qui pince lance un osselet en l'air et doit frapper la main posée au sol et la pincer, tout en rattrapant l'osselet.

S'il fait tomber l'osselet, c'est lui qui est pincé.

Les sept paires

Le jeu des sept paires ressemble beaucoup à celui des cinq paires, mais dans cette variante, les joueurs peuvent s'associer deux par deux, trois par trois ou jouer chacun pour soi, comme pour les cinq paires.

Quand on s'est mis d'accord sur la façon de jouer, tout le monde dépose ses osselets en un même endroit. Celui qui ouvre le jeu prend un osselet, le lance en l'air et essaie d'en ramasser avec la main le plus qu'il peut, en attaquant sur le bord le tas d'osselets posé à terre, tout en rattrapant l'osselet qu'il a lancé. Il recommence alors à lancer son osselet et essaie de ramasser tous ceux qu'il a mis de côté tout en rattrapant l'osselet lancé en l'air. Si, pendant qu'il essaie de prendre les osselets mis de côté, il touche les autres, s'il en fait tomber un ou s'il en laisse un seul par terre, il a perdu. Il doit rendre tous les osselets et laisser un autre jouer. S'il n'a pas touché, ni fait tomber un osselet, il continue à jouer jusqu'à ce qu'il les ait tous pris.

Quand il n'y a plus d'osselets par terre, on compte combien chacun en a pris. Tous ceux à qui il manque une paire doivent tendre leurs bras à ceux qui en ont en surplus et on leur donne un coup avec le doigt pour chaque paire perdue ; on pince sur la main celui qui n'a réussi à gagner qu'un osselet en plus.

La calotte

Il existe un jeu d'osselets que ne connaissent pas les enfants des Aït-Iraten et des Aït-Yanni; ce sont les enfants des Aït-Ghoubri, des Aït-Jennad et des Maatka qui y jouent. Il s'agit du jeu de la calotte.

Les enfants qui veulent jouer à la calotte se rassemblent et chacun réunit dix paires de cailloux que l'on verse dans une calotte. Celui qui joue en premier la retourne délicatement car chaque osselet qui tombera en dehors de la calotte sera pris par son adversaire. Quand la calotte est posée sur le sol et que tous les osselets sont tombés, le joueur la retire et la met de côté. Puis, il commence à ramasser les osselets un par un. Ses adversaires le surveillent: si, en ramassant, il touche les autres osselets ou en fait bouger un autre, il a perdu et doit laisser jouer le suivant. Il garde près de lui tout ce qu'il a pu ramasser pendant son tour. Quand il n'y a plus d'osselets à ramasser, on compte ce que chacun a pris; celui qui n'a pas atteint sa dizaine de paires d'osselets est frappé par ses camarades sur le bras comme on le fait pour les sept paires: un coup de doigt pour chaque paire manquante. S'il manque un seul caillou, on le pince.

5. *Hemmijku*

Hemmijku est un jeu auquel les enfants jouent au printemps et en été, avec la poussière de terre. Les enfants qui veulent jouer à *Hemmijku* se réunissent et se répartissent en deux équipes; les deux équipes doivent compter le même nombre de joueurs. Ils remplissent leurs tabliers de poussière de terre et les deux équipes se séparent, chacune va de son côté de façon à ne pas être vue de l'autre. Lorsqu'ils arrivent à des endroits adéquats, chacun commence à faire *Hemmijku*, c'est-à-dire que chacun cherche un endroit caché et où il n'y a pas d'herbe, sur le bord du chemin, près d'une haie ou d'un mur de maison. L'enfant prend alors une poignée de la terre qu'il a emportée et la verse délicatement pour en faire des petits tas.

Quand on a terminé de faire les petits tas, on secoue les tabliers et on s'avertit réciproquement et on retourne en courant à l'endroit d'où les deux équipes s'étaient séparées. Tout en courant, les enfants crient: « Courons, courons, c'est le retour des veaux! » Leurs adversaires accourent aussi; quand ils sont tous rassemblés à leur point de départ, chacune des deux bandes part à la recherche des petits tas de l'équipe adverse, celle-ci dans une direction, celle-là dans une autre. Chaque fois qu'on trouve un tas de terre, on le disperse. Quand chaque équipe a terminé sa recherche, on se rassemble encore une fois en un lieu donné et on fait alors le compte des tas qui ont été découverts; on revisite ensuite tous les endroits où les équipes ont déposé leurs tas de terre et on fait le compte de ceux qui n'ont pas été défaits. Le décompte se fait donc en fonction des tas: tous ceux qui n'ont pas été dispersés sont comptés. Ceux qui font le décompte vont par deux: l'un compte et détruit les tas, l'autre ramasse des petits cailloux pour tenir le compte. Quant aux autres qui les accompagnent, ils les surveillent pour qu'il n'y ait pas d'erreur ou de triche dans le décompte. Voici comment on fait le décompte:

<i>Wahed nehhu</i>	(vers en arabe dialectal)
<i>Tin n At-Rebbu</i>	Celle des Aït-Rebbu
<i>Našla udni</i>	(vers en arabe dialectal)
Elle est montée puis elle est tombée	
Ali l'a détruite	
Prends donc un caillou!	

À chaque phrase, on détruit un tas de terre; celui qui tient les cailloux n'en prend un nouveau que lorsque celui qui fait le décompte dit: « Prend un caillou! »

Quand on a fini de rechercher les tas de terre, on fait le décompte final pour savoir combien chaque équipe a trouvé de tas et gagné de cailloux. C'est l'équipe qui a récolté le plus de petits cailloux qui a gagné. On compte combien de cailloux elle a en plus de l'équipe adverse et on compte autant de pas que de cailloux. On mesure la distance correspondant au nombre de cailloux en plus, et on établit un repère aux deux extrémités ; l'équipe victorieuse se tourne vers l'équipe vaincue et chacun des gagnants choisit un des vaincus comme monture sur laquelle il va monter pour le faire galoper sur la distance. Quand tous sont montés, chacun des perdants portant un vainqueur sur le dos, les enfants galopent alors d'un repère à l'autre. Tel est le jeu de *hemmijku* dans lequel les perdants portent sur leur dos leurs vainqueurs.

6. L'abeille aveugle

Tous les enfants savent jouer à l'abeille aveugle. Quand les enfants décident de jouer à l'abeille aveugle, ils choisissent d'abord celui à qui l'on va bander les yeux. On attrape celui qui doit faire l'abeille aveugle et on lui bande les yeux avec un voile ou un turban ; on le lâche et il se met à chercher. Les autres le frappent d'un côté, le tirent de l'autre jusqu'à qu'il en ait attrapé un. Celui qui a été attrapé prend sa place. Si un enfant est attrapé et parvient à s'échapper avant que l'abeille aveugle ait pu ôter son bandeau pour le reconnaître, il n'est pas pris et ne prend pas sa place. On peut aussi décider que celui qui est attrapé ne prend la place de l'abeille aveugle que lorsqu'il a deviné qui c'était (sans défaire le bandeau).

7. Cache-cache

Cache-cache est un jeu dans lequel un des enfants ferme les yeux pendant que chacun de ses camarades va se cacher de son côté. L'endroit où se tient celui qui ferme les yeux s'appelle *mihlal*. Quand tous sont cachés, l'un d'entre eux crie : « Elle est mûre ! » Celui qui ferme les yeux se met alors à chercher ses camarades. Chaque fois qu'il en attrape un, il lui fait *ğuyğuy*, c'est-à-dire qu'il lui gratte la tête ; celui-là a perdu et prend sa place. Celui qui ferme les yeux doit donc chercher ceux qui se sont cachés ; de plus, l'enfant qui parvient à atteindre *mihlal* sans être vu ne peut plus être attrapé. Aussi, celui qui n'est pas très vif est obligé de fermer les yeux deux ou trois fois car les autres parviennent à atteindre *mihlal* sans qu'il puisse les attraper.

8. Le grand panier* de rats

Les enfants qui veulent jouer au panier de rats se mettent à trois, l'un d'entre eux s'agenouille sur les genoux et les mains, les deux autres s'assoient de part et d'autre ; ils lèvent chacun un pied qu'ils posent sur le dos de celui qui est à genoux. Les deux enfants se tiennent réciproquement le pied avec la main et celui qui est agenouillé se relève et se tient sur les mains et les pieds. Il se met alors à marcher à quatre pattes comme s'il portait un chouari. Les enfants qui se tiennent de chaque côté font comme s'ils étaient des charges. Si l'un des deux lâche le pied de son camarade ou bien vacille et tombe, il a perdu et prend la place de celui qui fait la monture.

9. Hidduc

Hidduc se joue sur un endroit bien plat entre cinq ou six enfants. Quand on veut jouer à *hidduc*, on cherche un os de gigot (un fémur) que l'on dresse comme cible-repère appelée *hidduc*. Chacun choisit un caillou rond avec lequel il va

* Il s'agit d'un chouari, grand bissac porté par les ânes.

jouer. Les galets que l'on choisit sont de taille moyenne, ni trop lourds, ni trop légers et bien plats. Quand tous sont prêts à jouer, on se rassemble sur l'aire de jeu et on dresse l'os (*hidduc*) ; on mesure à partir de lui quatre ou cinq pas et l'on trace un repère sur le sol à partir duquel on va jouer. On retourne alors à l'endroit où est dressé l'os-cible et chacun lance son galet en direction du repère. Celui dont le galet tombe le plus près du trait repère joue en premier. On mesure ensuite pour le second, le troisième, etc., jusqu'à ce que tous aient leur rang dans le jeu. Quant au dernier, celui dont le galet est tombé le plus loin du trait-repère, on l'envoie près de l'os-cible pour surveiller. On l'appelle la « bûche », c'est lui qui redresse l'os-cible quand il tombe.

On se met alors à jouer dans l'ordre ; le premier frappe l'os-cible à partir du trait-repère ; il doit lancer son galet de façon à faire sauter au loin l'os-cible. Quand il a joué, on mesure la distance qu'il y entre le point de départ et le point d'arrivée de l'os-cible. On mesure au pas, c'est-à-dire un pied devant l'autre (le talon du premier contre le gros orteil du second). Les enfants jouent l'un après l'autre, jusqu'au dernier. Pour chacun, on tient le compte de la distance qu'il a atteinte. Celui qui a été le plus fort prend son galet et le pose sur le dessus de son pied. La « bûche » et lui se tiennent sur le trait-repère. Il jette au loin le galet avec le pied. La « bûche » court alors pour aller le chercher et, pendant ce temps, celui qui a lancé le galet part en courant à reculons jusqu'à ce que la « bûche » revienne sur lui et le rattrape ; la « bûche » doit alors porter son camarade sur le dos, de l'endroit où il l'a rattrapé jusqu'au trait-repère d'où il a lancé le caillou. Quand il a porté sur le dos le premier, c'est le tour du second et ainsi de suite. Ceux qui n'ont pas touché la cible, qui n'ont pas fait tomber l'os-cible, ne sont pas portés.

On joue également à *hidduc* sans porter sur le dos. Cette variante du jeu, où seuls ceux qui sont très vifs se tirent d'affaire, se joue comme ceci : Celui qui fait la « bûche » doit à la fois surveiller l'os-cible, le relever quand il tombe, aller le chercher et le remettre en place, et en même temps surveiller le joueur (qui lance) car il faut qu'il le touche avant qu'il ait eu le temps de se réfugier derrière le trait-repère.

Celui qui est rattrapé avant de parvenir au trait-repère prend la place de la « bûche » et surveille à son tour l'os-cible ; la prise n'est valable que si l'os-cible a été replacé debout à sa place. C'est pour cela que les joueurs font de sorte de faire sauter le plus loin possible l'os-cible pour qu'ils aient le temps de se sauver et de se réfugier derrière le trait-repère pendant que la « bûche » court chercher l'os-cible.

10. Les cambrioleurs

Les enfants se souviennent de tout ce que les adultes racontent, de ce que font les grands et essaient de le refaire. Les adultes emploient souvent l'expression « Dieu n'ôte pas les biens licites à leur propriétaire » ; les enfants la mettent en application en jouant à un jeu dans lequel ils montrent que c'est une parole de vérité, que Dieu ne permet pas qu'un bien licite soit perdu pour son propriétaire.

Quand les enfants décident de jouer aux cambrioleurs, ils se réunissent et se répartissent en plusieurs groupes ; trois ou quatre qui feront les voleurs se mettent à l'écart ; les autres font comme s'ils étaient des brebis et des chèvres. Deux font les chiens de garde. Le plus grand d'entre eux est nommé maître du troupeau. Il va faire paître jusqu'au soir et rentre chez lui. Lorsque le troupeau rentre à la bergerie, le soir est déjà tombé ; ceux qui font les voleurs se tiennent devant la porte de la maison et demandent l'aumône. Le maître des lieux s'avance vers eux et les interroge sur qui ils sont, d'où ils viennent et ce qu'ils veulent. L'un des voleurs prend la parole et parle adroitement, faisant le misérable :

« Que la prospérité soit sur toi, homme de bien ! Nous sommes des étrangers, nous sommes en chemin et nous ne connaissons personne dans ce pays ; de plus, la nuit est tombée. Nous sommes bien embarrassés car nous n'avons où dormir et nous sommes en plein hiver ! Eh bien, au nom de Dieu qui t'a créé, héberge nous pour cette nuit, laisse nous dormir ne serait-ce que dans cette hutte, nous y serions à l'abri jusqu'au matin. Et si tu peux nous donner un peu de nourriture, une poignée de figues nous suffira ! »

À ses mots, le maître des lieux se rappelle que l'on ne peut refuser l'hospitalité à un étranger de passage et leur dit : « Soyez les bienvenus, entrez donc ! » Quand ils sont entrés, ont mangé et bu, chacun d'eux se met dans un coin et fait semblant de dormir. Quant au maître des lieux, lorsqu'il a fini lui aussi de manger, il sort comme pour veiller sur sa famille, jeter un œil sur son troupeau, qu'il voit endormi dans l'enclos. Il appelle ses chiens pour leur faire faire un tour dehors puis il s'en va lui aussi dormir et ferme la porte derrière lui. Ceux qu'il a hébergés, qui s'étaient fait passer pour des mendiants, se lèvent discrètement au milieu de la nuit, vont ouvrir la porte et commencent à faire sortir les bêtes ; les agneaux et les chevreaux se mettent alors à bêler. Les chiens se réveillent et commencent à aboyer contre les voleurs ; ils aboient et tournent dans la maison jusqu'à ce que le maître des lieux se réveille. Quand il entend ses chiens aboyer furieusement, il se précipite au dehors en gandoura, se saisit d'un bâton et d'une baguette – qui font office de fusil et de poignard. Une fois dehors, il vise du côté des voleurs et leur tire dessus : « Pan ! » Il se met alors à courir dans tous les sens en criant : « Ô mes bêtes bien aimées ! » Pendant qu'il cherche et appelle ses bêtes, les enfants qui faisaient les animaux emmenés par les voleurs bêlent et chevrotent de toutes parts. Il les cherche et les appelle jusqu'à ce qu'il ait ramené à la maison toutes les bêtes que lui ont prises les voleurs qui s'étaient introduits chez lui par trahison.

Car Dieu n'abandonne jamais un homme de bien !

11. Mayaf (saute-mouton)

Mayaf est un jeu où les enfants sautent sur l'un d'entre eux. Ce sont les enfants déjà un peu grands, ceux qui peuvent sauter, qui jouent à *mayaf*. Quand ils se sont rassemblés, celui qui a été désigné se penche, baisse la tête et met les coudes sur ses genoux ; les autres se mettent alors à sauter par dessus lui, l'un derrière l'autre. À chaque fois avec un discours que le premier dit à très forte voix et que répètent les suivants. Voici ce qu'ils disent en sautant :

<i>A mayaf</i>	Ô mayaf
<i>Zeng uxalaf</i>	Zeng* de rejet
<i>Zeng, zengayen</i>	Zeng, deux fois zeng
<i>Tikli eamayen</i>	Le voyage dure deux ans
<i>Tterf ufergus</i>	Du côté du potelé
<i>Iylin degg uxerdus</i>	Tombé dans une fosse
<i>A bu yizwen ufus</i>	Ô toi avec une main
<i>A bu sin ifassen</i>	Ô toi avec deux mains
<i>A bu yizwet tij</i>	Ô toi avec un seul œil
<i>A bu snat wallen</i>	Ô toi avec les deux yeux
<i>Ddebuz : hemzey s yizwen</i>	Gourdin, j'en serre un
<i>Hemzey s sin</i>	J'en serre deux
<i>Tiyimit</i>	Assis
<i>Tibeddut</i>	Debout
<i>A n-nijil (kackac)!</i>	Par dessus !

* *zeng* = mot énigmatique ; en touareg, *azengu* = ennemi (?)

La règle est la suivante : celui qui se trompe dans les paroles a perdu, sauf s'il dit : « Je répète ce qu'a dit mon frère. » Quand le premier dit : « Avec une seule main », les suivants doivent sauter en ne posant et ne s'appuyant sur le dos de celui qui est penché qu'avec une seule main. Quand on en est à « Avec un seul œil », puis à « Avec les deux yeux », on doit sauter en fermant un œil, puis les deux.

Quand on en est à « gourdin », chacun de ceux qui sautent doit donner un coup avec le talon à celui qui est penché.

À « Assis », celui qui bascule vers l'avant ou tombe en arrière avant que celui qui est penché ne lui dise « Descends ! » a perdu. De même, pour « Debout », celui qui tombe en arrière a perdu.

À la fin, quand on en arrive au « Par dessus », celui qui est penché se relève un peu, se tient les genoux et ne baisse que la tête ; les autres sautent alors par dessus lui. Celui qui le touche avec ses pieds ou avec ses habits a perdu, c'est-à-dire qu'il prend sa place et on recommence à jouer. Quand l'un d'eux a perdu, on recommence le jeu depuis le début, c'est-à-dire à partir de *mayaf*. Mais la règle de *kackac* est difficile et il est rare que l'on puisse jouer jusqu'au bout avec le même joueur penché. Aussi, seuls les enfants très habiles au saut jouent à *mayaf*.

[Ce jeu est à la fois un jeu d'adresse physique et verbale : les premières paroles sont obscures et il est donc facile de se tromper en les disant. Le mot *mayaf* a la forme d'un dérivé (nom d'agent en *m-*), d'un verbe *YF (?), peut-être à rapprocher de *if* « être supérieur », ou de *af* « trouver ».]

12. Le piquet

Ce sont les grands enfants, assez forts et habiles, qui jouent au jeu du piquet, comme à *mayaf* d'ailleurs. Le piquet est un jeu de saut dans lequel les enfants se répartissent en deux équipes, l'une se penche, l'autre saute par dessus et monte dessus, l'un derrière l'autre.

On joue au piquet à huit ou douze enfants. S'ils sont vingt, ils se répartissent en deux équipes de dix. Deux enfants de chacun des groupes tirent au sort : celui qui est désigné par le sort est celui qui se penchera avec son équipe, les autres sauteront par dessus et s'assoieront sur eux, l'un derrière l'autre.

Pour se pencher, on s'appuie contre un mur ou un piquet ; le premier se penche, le second prend appui sur lui et ainsi de suite jusqu'au dernier de l'équipe. Les autres commencent alors à sauter par dessus eux. Ceux qui sautent se suivent en fonction de leur habileté au saut car la règle du piquet veut que tous doivent sauter et qu'aucun ne puisse s'abstenir. Il faut que chacun saute le plus loin possible pour laisser de la place à ses camarades. Si le premier n'a pas sauté assez loin, et se retrouve au milieu, ses camarades les plus habiles vont vers lui pour lui dire : « eh bien penche toi ! » et ils sautent par dessus lui pour se retrouver devant lui.

Ceux qui ont sauté doivent se maintenir sur le dos de leur camarade penchés. Si l'un de ceux qui sautent ou sont montés tombe à terre, toute l'équipe prend la place de l'autre et se penche à son tour. Ils ne descendent pas avant qu'on ne leur ait dit « Descendez ! » Ceux qui sont penchés doivent rester debout sur leurs jambes tout en restant penchés. Si l'un d'entre eux tombe, son équipe a perdu et on recommence le jeu ; l'autre équipe saute sur eux puisque ce ne sont pas eux qui ont perdu le jeu.

13. La balle

Les enfants jouent à la balle sur les chemins du village ou sur un espace à peu près plat, un endroit où il n'y a ni herbe ni cailloux.

On fabrique une balle avec des bouts de chiffon et de la laine. On les coud en boule avec du fil et une aiguille. Quand elle est bien cousue, bien arrondie et grosse comme une orange, les enfants se rendent sur le terrain de jeu et se répartissent en deux équipes, l'équipe d'en haut et l'équipe d'en bas ; on décide alors qui va à jouer en premier. Ils commencent à se lancer la balle au sol de toutes leurs forces. Ceux qui ouvrent le jeu sont deux, un de chaque camp.

Le but du jeu est d'attraper la balle. Celui qui lance la balle et se la fait prendre par son adversaire se retire du jeu et se met de côté, un de ses coéquipiers prend alors sa place.

Quand tous les membres d'une équipe ont joué et ont dû quitter le jeu, les membres de l'équipe gagnante se tournent vers les perdants et chacun d'entre eux monte sur un adversaire. Ils font avancer ceux qui les portent et font un tour en cercle, en laissant cinq à six pas entre chacun d'eux. Ensuite, ceux qui sont montés prennent la balle et se la lancent l'un vers l'autre, tout en restant juchés sur le dos de leurs camarades, jusqu'à ce que la balle leur échappe. Alors, ils descendent et recommencent le jeu depuis le début, en échangeant leurs positions : ceux qui étaient du côté haut vont en bas et inversement.

Dans la règle du jeu de balle, si quelqu'un rate sa frappe ou si un adversaire parvient à lui enlever la balle avant qu'il n'atteigne la limite-repère, cela ne compte pas, le jeu est annulé. D'autre part, la balle doit être attrapée pendant qu'elle est en l'air, avant qu'elle ne touche les habits de celui qui joue ou d'un autre enfant.

Parfois, certains placent une pierre sur le terrain ; si un joueur fait tomber la pierre dressée avec la balle, on exclut son adversaire, qui est remplacé par un autre joueur ; on fait de même lorsqu'un joueur parvient à ôter le ballon à un adversaire.

Reste alors le portage : parfois, lorsqu'on se lance la balle, les joueurs perdants portent sur le dos leurs adversaires d'un bout à l'autre du terrain.

On joue également à la balle comme pour le piquet : on constitue deux équipes, l'une monte sur l'autre. Ceux qui sont montés sur le dos de leurs camarades se mettent alors à se lancer la balle. Lorsque l'un des joueurs la laisse échapper, tous les joueurs montés sautent et se sauvent en courant. L'un de ceux qui portaient saisit la balle et en frappe l'un des fuyards les plus proches. S'il l'atteint, c'est gagné, les joueurs de l'autre équipe se pencheront pour les porter à leur tour. Sinon, c'est l'autre équipe qui monte encore une fois sur eux.

Il y a aussi un jeu de balle où les joueurs se contentent de se faire des passes, le but étant d'enlever la balle à l'autre équipe. On ôte la balle à l'autre camp pendant les passes ou bien quand elle tombe au sol ; celui qui rattrape la balle doit la passer à un joueur de son camp, avant que ses adversaires ne la lui enlèvent de nouveau. Quand la balle tombe au sol, il y empoignade et bagarre entre les joueurs pour savoir qui va récupérer la balle. Ce sont ceux qui ont gardé le plus longtemps la balle qui ont gagné.

14. Tàyulalt

Pour jouer à *tàyulalt*, chaque enfant se procure une canne. Il reste ensuite à fabriquer la *tàyulalt* : on prend un morceau de liège que l'on taille avec un couteau pour lui donner une forme arrondie, afin qu'il roule bien quand on le frappe avec les cannes. Ils se rendent alors sur le terrain de jeu où ils creusent un trou qui servira de but pour la *tàyulalt*.

Quand le trou, que l'on appelle *isew* [= «qu'il boive »], est creusé, l'un d'entre eux rassemble toutes les cannes et les tient dans une seule main ; il les jette en l'air et les laisse retomber sur le sol. Chacun récupère sa canne, dans l'ordre où

elles sont entassées ; la dernière canne sur le sol désigne le joueur qui va commencer le jeu et engager la première passe (le lancer initial).

Dans ce jeu de *tayulalt*, chacun essaie de jouer en premier ou en tout dernier, car chacun sait que son tour ne viendra que lorsque l'un de ceux qui ont précédé aura perdu dans le lancer initial.

Comme nous l'avons indiqué, c'est pour déterminer l'ordre de jeu qu'on lance les cannes en l'air ; parfois, on utilise aussi la méthode de *tabeccart* (cf. *infra* § 23 « Tirage au sort »), deux par deux, pour décider qui jouera en premier. On peut aussi ne recourir à aucune de ces méthodes de tirage au sort ; les enfants tracent à cinq ou six pas du but une marque au sol qui servira de repère et lancent leurs cannes à partir du but vers ce trait : celui qui place sa canne au plus près de la marque joue en premier.

Pour jouer, l'enfant pose le pied gauche sur le but, tend l'autre devant lui, prend la *tayulalt* et la pose devant lui ; il la lance alors avec l'extrémité de sa canne. Puis il désigne librement celui qui jouera après lui. Le suivant poursuit le jeu et pose le pied sur le but ; il vise la *tayulalt* et la frappe pas trop violemment, en la poussant, comme a fait le premier. S'il la touche, il désigne le joueur suivant, sinon, il saisit sa canne et fait avancer la *tayulalt* vers le trou, pour « la faire boire ». C'est là que commence vraiment le jeu de *tayulalt* : quand l'un des enfant commence à mener la *tayulalt* vers le but pour « la faire boire », les autres joueurs accourent avec leur cannes et essaient d'arrêter la *tayulalt* pour l'empêcher de « boire » (de toucher au but).

Celui qui pousse la *tayulalt* doit se protéger avec sa canne et « marquer » ceux qui parviennent à toucher la *tayulalt* : c'est-à-dire qu'il faut qu'il touche avec sa canne celui qui a réussi à toucher la *tayulalt* ; s'il l'a touchée avec le pied, il doit le toucher avec le pied. Le marquage n'est valide que s'il parvient à toucher son adversaire avant que la *tayulalt* ne s'arrête et à condition qu'aucun autre joueur n'ait pu la toucher entre-temps.

Celui qui a été « marqué » prend la place du joueur et pousse à son tour la *tayulalt*. On continue ainsi le jeu, l'un poussant la *tayulalt*, les autres essayant de la lui enlever, jusqu'à ce que l'un des joueurs parvienne à « la faire boire ». On recommence alors le jeu depuis le début.

Celui qui a réussi à « la faire boire » la relance en premier et il est suivi par celui qu'il désigne. Si pendant une relance, tous ont réussi à toucher la *tayulalt*, le dernier la remet au but et recommence la relance et chacun joue à son tour jusqu'à ce que l'un d'entre eux la rate.

15. Jeu de ballon

Le jeu de ballon dénommé *ddabex* ressemble au jeu de *tayulalt*, mais seuls les grands enfants y jouent. *Ddabex* est une balle que l'on fabrique avec du cuir ; elle est dure comme une pierre. Les cannes avec lesquelles on y joue sont aussi plus grandes et ont une excroissance du côté où l'on frappe la balle.

Quand les enfants jouent à *ddabex*, ils se répartissent en deux équipes et se rendent sur le terrain de jeu ; ils y établissent des limites qu'il faut surveiller. Quand on se met à jouer, chacun prend une position dans son camp où il va arrêter la balle lancée par les adversaires et l'empêcher de franchir la ligne-repère. Au début, deux joueurs, un de chaque camp, se placent au milieu du terrain ; ils posent la balle au sol et s'affrontent pour essayer de l'enlever à l'autre. Quand l'un des deux joueurs a réussi à s'éloigner un peu avec le ballon, les autres accourent ; ceux qui sont sur le côté gauche du terrain frappent la balle pour l'envoyer vers le côté droit, les autres vers le côté gauche. On pousse ainsi la balle, l'un l'en-

voie vers l'avant, l'autre le renvoie, jusqu'à ce qu'on dépasse la limite. Ceux qui lui font franchir la limite de l'équipe adverse ont gagné.

Ce sont les grands, déjà des jeunes gens, qui jouent à ce jeu de *ddabex*, aussi il y a généralement de la rancœur entre les équipes, en particulier de la part de celle qui a été battue. Il est rare que les parties de *ddabex* finissent bien et il y a souvent des bagarres entre les deux équipes. De plus, même si les choses se passent bien, sans disputes graves, il y a souvent des blessés parmi les joueurs. L'un a pu être atteint par une canne, un autre par la balle, qui, comme nous l'avons dit, est dure comme un caillou.

16. Ćem

Le jeu de *ćem* se joue aussi avec des cannes; c'est pour cela qu'on appelle aussi parfois le jeu de cannes. Les joueurs se rassemblent, chacun avec sa canne; l'un d'entre eux prend en gerbe toutes les cannes dans une main et les jette en l'air; quand elles sont au sol, on regarde comment elles sont retombées et chacun récupère sa canne dans l'ordre où elles sont entassées jusqu'à la dernière. Celui qui a pris sa canne en premier va la poser sur le sol, puis il rajoute à côté celle du second, du troisième et ainsi de suite, dans l'ordre où ils ont récupéré leur canne. On les pose l'une à côté de l'autre, en laissant entre chacune un espace suffisant pour permettre à quelqu'un de passer largement et de façon à ce qu'on puisse sauter par dessus l'ensemble des cannes d'un seul bond. Quand les cannes sont toutes sur le sol et disposées correctement, le premier ouvre le jeu. Debout sur un seul pied, il saute par dessus les cannes, d'un bout à l'autre de la série. Chaque fois qu'il en saute une, il doit ressauter en arrière sans poser le (second) pied entre les cannes. Quand il a sauté dans un sens puis dans l'autre par dessus une canne, il continue la série jusqu'à ce qu'il les ait toutes faites et retourne alors à son point de départ où il pose le pied pour se reposer.

Le trajet se fait en bonds rapides ou doucement; celui qui touche une canne a perdu. La canne de celui qui perd est mise en dernier.

Quand celui qui a sauté est reposé, il revient au jeu et se tient de nouveau sur un seul pied et recommence à sauter de canne en canne. S'il marche sur une canne, il dit: « *Ćem*, elle est cassée, *ćem*, elle est cassée! », et ainsi jusqu'à ce qu'il arrive sur sa canne et là il saute dessus à pied joints et dit: « *Ćem*, elle est sauve! » Il prend alors sa canne et s'assoit et laisse les autres continuer le jeu. Quand tous ont repris leur canne, celui qui reste le dernier a perdu.

Celui qui a perdu plante sa canne debout et les autres la frappent avec leurs cannes comme on fait pour le jeu de *hidduc* (cf. *supra*). Celui qui rate la canne-cible est éliminé. Les joueurs visent la canne-cible et recommencent pendant que le perdant doit à chaque fois redresser sa canne. Quand ils sont fatigués ou qu'ils pardonnent au perdant, on recommence le jeu depuis le début.

17. Heblak

Heblak ou *nanna-s* (= « sa sœur aînée »), comme on dit chez les Aït-Yanni, est un jeu de commerce d'oignons, comme dans l'histoire du chacal et du hérisson, où l'on perd sans en tirer de leçons.

On raconte qu'autrefois, il y avait un homme des Aït-Aïssi qui faisait dans le commerce des oignons. Ainsi, il avait ses habitudes au marché du dimanche d'Adeni chez les Aït-Iraten, qu'il fréquentait régulièrement, été comme hiver. Un jour, il advint un conflit entre les Aït-Aïssi et les Aït-Iraten, plus personne n'osait aller dans l'autre tribu. Cela dura un certain temps et, un jour, l'homme des Aït-Aïssi qui faisait commerce d'oignons se rendit au marché du dimanche d'Adeni.

On le laissa poser ses paniers et quelques jeunes gens d'Adeni commencèrent à lui demander le prix de ses oignons. Le pauvre homme les crut et pensa qu'ils voulaient vraiment lui acheter sa marchandise. Quand ils l'eurent complètement entouré, ils se mirent alors à le frapper avec ses oignons : « Malheur à celui qui ne l'aura pas frappé ! » Celui qui prenait un oignon l'en frappait sur la tête ; quand ils l'eurent tout meurtri, ils le laissèrent repartir dans son pays. Lorsque la nouvelle se répandit et que les gens de sa tribu apprirent sa mésaventure, ils lui reprochèrent de s'être rendu dans un marché des Aït-Iraten. Quand on lui disait : « Qu'est-ce qui t'a pris d'aller chez eux ? », il leur répondait : « Ô, mon ami, tant de douleur, que de douleur ! Mais je savais bien que ce n'était pas vous, bandes de miséreux, qui allaient m'acheter mes oignons ! »

Depuis cette aventure, cette phrase est restée une expression proverbiale et l'on dit de quelqu'un que l'espoir d'un profit conduit à prendre des risques inconsidérés pour ses biens ou sa santé physique : « Il lui est arrivé ce qui est arrivé au marchand d'oignons. »

Les enfants en ont tiré un jeu et jouent à l'histoire du marchand d'oignons. Quand ils jouent à ce jeu, chacun d'entre eux ôte son petit burnous et le noue en boule à partir du capuchon de façon à en faire une énorme boule. Ensuite on les rassemble en un même endroit. Ils prennent une ceinture ou un turban qu'ils attachent au mur d'un gourbi s'il y en a un, sinon, l'un d'entre eux, bien fort, tient le turban par l'une de ses extrémités. Vient alors celui qui fait le marchand d'oignons et tient le turban par l'autre extrémité. Pendant qu'il surveille ses oignons, il ne doit pas lâcher le turban qu'il tient d'une main. Il rassemble les burnous noués en tas devant lui, entre ses jambes, et se tient solidement campé ainsi et se met à crier : « Venez, venez, qui veut acheter mes oignons ? » Les autres enfants se mettent à lui tourner autour et chacun d'eux, de tous côtés, commence à lui demander le prix des oignons : « Combien les oignons ? » Quand l'un d'entre eux crie : « Elle est mûre ! », tous essaient de saisir les burnous et de partir avec en courant. Celui qui a réussi à attraper un burnous le lui lance sur la tête tandis que lui les rassemble devant lui pour les empêcher qu'on les lui prenne. S'il parvient à attraper un des joueurs, celui-ci prend sa place. Mais il ne doit jamais lâcher le turban, sinon cela ne compte pas.

18. *Zziwani*

Avec des burnous noués en boules, on joue également à *zziwani*, d'autres disent *heblak*. Les enfants se rendent sur un terrain de jeu bien plat ; on décide que l'un des côtés sera la limite-cible. Ils tournent alors le burnous de l'un d'entre eux devant derrière et ils lui couvrent les yeux avec le capuchon pour qu'il ne voie plus rien. Quand celui qui joue a le visage caché, ils se mettent à lancer leurs burnous noués au-delà de la limite-repère, le plus loin possible, chacun essayant de dépasser ses camarades. En lançant leurs burnous, chacun d'eux dit :

« *Zziwani, zziwani*
pose-toi dans le pays de Amar-fils-de-Ali ! »

Quand ils ont tous lancé leur burnous, chacun d'eux va s'accroupir à l'endroit où est tombé son burnous ; ils se taisent et restent totalement silencieux et sans bouger. Puis l'un d'entre eux dit : « Elle est mûre » ; celui qui a les yeux bandés se met alors à leur recherche, il marche en balayant avec les pans de son burnous. Les joueurs, comme les spectateurs, restent silencieux, personne ne dit mot ; quand il touche l'un d'entre eux, tous les autres se mettent à le frapper avec leurs burnous noués jusqu'à ce qu'il se sauve et se réfugie derrière la ligne-repère.

On recommence ensuite un nouveau tour en bandant les yeux d'un autre.

19. Tiqqar - Jeux de jambes

Le jeu de jambes est un jeu auquel les enfants jouent avec les pieds, au printemps et en été.

Ce jeu se joue à deux ou à plusieurs. Quand les enfants sont nombreux, ils se répartissent en équipes. Ils prennent position chacun d'un côté et se mettent à se frapper avec les pieds, soit avec des coups de pied directs, soit par croche-pied ; et on y va allégrement ! Chacun défend ses coéquipiers. Ils jouent jusqu'à ce qu'ils soient fatigués ; ceux qui ont été battus disent : « Cela suffit ! » et ils s'assoient alors pour se reposer.

20. Jeux de pions et de dames

Tiddas

Ce jeu ressemble au jeu de dames auquel on joue dans les villes. La différence entre les deux est la suivante : les gens des villes dessinent les cases des dames sur une planche en bois alors que les Kabyles tracent les cases sur une pierre plate. Ils choisissent une belle dalle bien plate et y tracent les cases avec un éclat de silex (ou de pierre dure). Ils tracent six traits verticaux, parallèles, et six autres horizontaux. Quand le tracé est terminé, cela forme cinq cases verticales et cinq cases horizontales. Les deux joueurs se mettent à jouer, chacun avec dix petits cailloux. Ceux de l'un sont gros, ceux de l'autre sont petits, pour qu'ils ne soient pas confondus et que chacun puisse reconnaître ses pions. Alors ils commencent à poser leurs pions l'un après l'autre. Chacun doit empêcher l'autre de placer trois pions en ligne car c'est tout le but du jeu. Le joueur qui pose le dernier pion ou celui qui arrive à placer trois pions en ligne a gagné et il peut prendre n'importe quel pion de son adversaire et le mettre de côté.

On peut poser les pions dans tous les sens : vers l'avant, vers l'arrière, sur le côté gauche ou sur le côté droit. Quand on voit une case vide proche de ses pions, on y pose son pion. On pose les pions à tour de rôle. Est battu celui dont tous les pions ont été mangés ou qui est bloqué, ne pouvant plus bouger dans aucun sens. C'est pour cela qu'au jeu de *tiddas* tout est dans la stratégie de pose des pions.

Au printemps, lorsque les graines de mauve sont mûres, on les cueille et on les utilise comme pions à la place des cailloux ; c'est pour cela que les graines de mauve sont appelées *tiddas*.

Les dames

On joue aussi aux dames sur des dalles carroyées. On joue aux *imenyan* (dames) comme on joue aux pions. On prend dix pions, chaque joueur se met d'un côté du carroyage ; on commence le jeu par les cases de la rangée du milieu. On joue vers l'avant ou vers l'arrière. Il s'agit de manger les pions de l'adversaire en sautant par dessus le pion de l'adversaire, à condition qu'il y ait une case vers laquelle on puisse sauter ; on mange le pion de l'autre et on le prend. On avance ainsi jusqu'à ce que tous les pions aient été mangés. Celui qui a mangé le plus grand nombre de pions à son adversaire a gagné.

La tierce

La tierce est un jeu dans lequel il n'y a que trois pions. On trace sur une dalle un carré assez grand ; on relie chaque angle à son opposé par un trait. On trace encore deux lignes médianes, l'une verticale, l'autre horizontale. Quand on a fini de tracer, les deux joueurs commencent alors à jouer, chacun avec trois pions. Ils posent leurs pions à tour de rôle. À chaque point où se rencontrent les lignes du tracé, on peut poser un pion. En posant ses pions, chaque joueur doit surveiller son adversaire pour l'empêcher d'aligner trois pions.

Certains jouent à la tierce avec dix pions ; mais il faut alors, pour que le jeu soit possible, tracer trois carrés l'un dans l'autre, que l'on relie par les diagonales et les médianes. On pose les pions à l'intersection des lignes. La pose doit se faire en ligne. Celui qui arrive à placer trois pions en ligne en prend un à son adversaire. Celui qui est bloqué et ne peut plus jouer ou à qui il ne reste que deux pions a perdu.

21. Baceltek

On joue à *bacheltek* quand les fèves sont mûres et que l'on peut les écosser. Pour y jouer, les enfants qui ont des fèves mûres se réunissent et celui qui a des fèves les écosse dans son tablier ; puis les enfants s'assoient et commencent à jouer. L'un d'entre eux prend quelques fèves dans le creux de sa main et s'adresse à l'un des ses camarades pour lui dire : « Combien dans ma main ? » Un autre frappe sur sa main et dit : « Impair (ou pair) ! » Celui qui a commencé le jeu ouvre la paume de la main et l'on compte les fèves qu'il tient ; s'il y en a un nombre impair, celui qui a deviné en disant « impair », les prend toutes ; sinon, il doit en donner le même nombre à son adversaire.

22. Tabufferret (« Aile-volante »)

À la fin de l'été, on joue avec les figues à un jeu que l'on appelle *tabufferret* (« aile-volante »). Pour jouer à ce jeu, les enfants qui ont des figues s'assoient en cercle, prennent des feuilles de figuier dont ils tapissent un endroit sur le sol. L'un d'eux va alors chercher un petit bout de bois, fin, de la taille d'un empan ; un autre d'entre eux le plante au milieu des feuilles de figuier dont ils ont tapissé le sol. Chacun pose alors les figues qu'il a amenées ; on choisit la plus belle des figues et on l'enfiche tout entière sur le petit bout de bois planté au centre des feuilles de figuier. C'est la figue fichée au milieu sur la tige que l'on appelle le roi. Le roi n'est mangé qu'une fois que toutes les autres figues que les enfants ont ramenées ont été mangées ; quand le roi est en place, on prend toutes les autres figues, on les partage par moitié et on les dispose tout autour du roi sur les feuilles de figuier. On va chercher une feuille de figuier bien large, dont on découpe les côtés ; quand elle est bien arrondie, comme une galette, on la perce au milieu et on y fait un trou bien rond. C'est cette feuille que l'on appelle *tabufferret*. Quand la feuille de figuier est prête, l'un d'entre eux la prend et commence le jeu. Il retourne la main droite et pose la feuille dessus, puis la lance sur la tige placée au centre. Chaque fois qu'un joueur parvient à faire entrer la feuille sur la tige, il prend la moitié d'une figue et la mange ; s'il rate la tige, il doit donner la *tabufferret* à un autre joueur qui la lancera à son tour. On joue ainsi tout mangeant les moitiés de figues ; quand on a terminé et qu'il ne reste plus que le roi, les enfants s'affrontent pour savoir qui le mangera ; celui qui doit jouer en dernier lance la feuille et au moment où il parvient à la placer sur la tige, il se jette le plus vite possible sur le roi pour l'attraper et le manger goulûment, avant que ses camarades ne le lui enlèvent.

Dans ce jeu, la vainqueur est celui qui a réussi à prendre le roi et à le manger. C'est pour cela que les enfants se bagarrent à la fin du jeu pour savoir qui le mangera.

23. Tirage au sort

Lqurea, le tirage au sort, n'est pas vraiment un jeu. On tire au sort quand on doit procéder à un partage ou faire un travail ; cela permet de décider qui va le faire en premier. On tire au sort avec les doigts, avec un petit caillou, avec *tabecart* ou avec des brindilles. Ce sont les enfants qui utilisent les doigts, un petit

caillou ou la *tabeccart*. Quant à la brindille, ce sont les jeunes gens et les adultes qui y recourent.

Quand les enfants veulent tirer au sort avec les doigts, une fois rassemblés, chacun serre les doigts en poing et on décide par qui on va commencer le décompte. Ils se montrent alors tous ensemble la main droite dont ils ont replié les doigts en disant :

« Elle est chez toi ! Ô mon Dieu, qu'il la ramène de chez toi ! »

À la troisième fois, ils relâchent tous les doigts en même temps, chacun en déplie le nombre qu'il veut. On compte alors les doigts dépliés et on en fait la somme. Quand on a fait ce décompte, on compte de la gauche vers la droite, à partir de celui que l'on a désigné au départ, jusqu'au nombre de doigts dépliés qu'ils ont trouvés : celui sur lequel tombe le décompte est désigné par le sort pour commencer ou faire la chose en jeu.

Pour ce qui est du tirage au sort avec un petit caillou, celui qui tire s'éloigne quelque peu de ses camarades, se baisse pour ramasser un petit caillou, ouvre la main gauche et y met le petit caillou en le plaçant dans l'articulation d'un doigt ; il referme alors tous ses doigts, en les égalisant bien pour éviter que l'un ne dépasse des autres. Il tend ensuite la main à ses camarades et chacun d'eux choisit le doigt qu'il veut. Quand tous ont choisi un doigt, celui qui fait le tirage au sort ouvre les doigts ; on examine la main et celui qui a tiré le doigt sous lequel était le petit caillou est désigné par le sort. Le tirage au sort avec un petit caillou ne peut se faire qu'entre deux, trois ou quatre enfants au maximum, parce qu'on ne joue pas avec le pouce. Quand on tire au sort avec un petit caillou à quatre enfants, celui qui le fait doit prendre garde à ce que l'on ne voie pas du tout sous quel doigt est le petit caillou. Pour cela, il dissimule avec ses deux pouces l'index et l'auriculaire de la main repliée. Les enfants font le tirage au sort pour les jeux ou, si ce sont de petits bergers, pour décider qui va ramener les bêtes à la maison.

On fait aussi le tirage au sort avec *tabeccart*. Cela ne peut se faire qu'entre deux personnes. Ceux qui veulent tirer au sort ainsi choisissent un éclat de caillou plat et large, on l'humidifie sur une face avec de la salive. Celui qui va le lancer en l'air le prend et demande à son camarade de choisir le côté humide ou le côté sec. Quand qu'il a choisi, il lance le caillou en l'air ; quand il est retombé au sol on examine quelle est la face tournée vers le haut : c'est celle-là qui a gagné.

Reste le tirage au sort avec des brindilles (« courte-paille »). Cela se pratique de deux manières.

La première consiste à tirer une brindille par son extrémité que quelqu'un tient et cache dans sa main. Dans cette méthode, l'un des enfants prend autant de brindilles qu'il y a de joueurs. Il les égalise en longueur et en prend une discrètement, la raccourcit et la mélange avec les autres. Il les égalise d'un même côté, cache le côté plus court dans sa main avec les doigts. Il tend alors à ses camarades l'extrémité par laquelle elles paraissent toutes identiques. Chacun des enfants tire une brindille et celui qui tire la plus courte est désigné par le sort pour faire ce dont on était convenu.

L'autre façon s'utilise quand le tirage au sort concerne le partage d'un bien, que ce soit des terres ou de la viande à l'occasion d'un sacrifice collectif. Le tirage au sort consiste à distribuer les brindilles en fonction du partage, après que les parts ont été faites. Chacun des participants au partage donne une brindille, de la taille qu'il veut, longue ou courte, verte ou sèche. L'un d'entre eux rassemble alors toutes les brindilles, chacun devant se souvenir de la sienne ; il les mélange et appelle un enfant ou une personne qui n'a pas assisté au moment où chacun a remis sa brindille. Cette personne s'approche et, s'il s'agit du partage de terres,

à chaque nom de terre que l'on énonce, il lance une brindille. Si c'est de la viande que l'on partage, celui à qui l'on a remis les brindilles s'approche des tas de viande posés sur le sol et répartit les brindilles sur les tas : quand il a fini, chacun prend possession du tas sur lequel est posée sa brindille. C'est pour cela que l'on appelle *tasγart* (brindille) un tas de viande dans un partage, c'est-à-dire, la part désignée par une brindille dans le tirage au sort.

D'APRÈS S.A. BOULIFA,
Traduction de S. CHAKER.

J10b. LES JEUX CHEZ LES AYT MGILD DU MOYEN ATLAS (région d'Azrou-Aïn-Leuh)

Les enfants Ayt Mgild possèdent une gamme très complète de jeux et font preuve d'une grande adresse. Claverie (« Jeux berbères (région d'Azrou) », *Hesperis*, VIII, 1928, p. 401-403) en fit le recensement d'où nous extrayons les exemples suivants :

Azab

Les enfants se rassemblent et se mettent en rond. L'un d'eux, au milieu, surveille ses camarades qui essaient de le frapper en disant : « Azab ! azab !... » Lui, se défend avec son pied droit, et fait face à ses adversaires en pivotant sur le pied gauche.

S'il touche quelqu'un, il sort. Il est remplacé par celui qui a été touché. S'il ne peut atteindre personne il doit subir dix coups et ses camarades crient : « hamar ! hamar !... »

Herša

Les enfants forment un cercle. Un seul se met au milieu à quatre pattes. Les autres tournent et le frappent avec les mains. Lui se défend avec son pied droit, à la manière des chevaux. S'il réussit à toucher quelqu'un, celui-ci le remplace au milieu du cercle.

Arba šbar

Les enfants jouent par groupes de quatre. Deux sont assis sur le sol, face à face, leurs pieds se touchant. Ils placent sur leurs orteils, grande ouverte et en hauteur, une main, puis deux, trois et enfin quatre. Les deux autres partenaires sautent ces divers obstacles. Lorsqu'ils touchent leurs camarades, ils les remplacent et ceux-ci sautent à leur tour.

Jaja amia qurqur

Les enfants forment le cercle. Deux se placent au milieu et se bandent les yeux avec un turban. Le premier prend une boîte en fer-blanc et une pierre : il frappe sur la boîte par intervalles, puis se déplace doucement. Le deuxième, muni d'un turban, cherche à frapper son camarade.

Tikua' (jeux d'osselets)

Les jouets sont des osselets de moutons : ils ont une forme rectangulaire. Chaque enfant a le sien. Deux, trois ou quatre jouent ensemble. Ils jettent en même temps les osselets, qui se présentent debout ou à plat.

Premier cas : un osselet debout, les autres à plat ; le propriétaire du premier frappe sur l'osselet placé le plus près du sien, puis continue. S'il le manque, celui dont l'osselet était visé frappe sur un des autres de la même manière.

Deuxième cas : deux osselets debout, deux à plat. Les propriétaires des deux premiers tirent chacun sur un osselet placé à plat.

Troisième cas : trois osselets debout, un à plat celui dont l'osselet est à plat tire sur les autres. A gagné celui qui a touché tous les osselets.

Les enfants colorent leurs osselets de rouge, de jaune, ou de vert, afin de les reconnaître.

Tiyemmi i'aban

Les enfants se partagent en deux camps. Une première moitié s'enfuit autour du douar ; l'autre moitié poursuit ceux du deuxième camp qui atteignent les premiers, montent sur eux et leur font faire trois fois le tour du douar.

Qasbu

Les joueurs se divisent en deux camps. Entre ceux-ci une grosse pierre est placée. C'est le but. Avec des projectiles quelconques, pierres, balles..., deux joueurs (un de chaque camp) essaient de toucher le but. Celui qui n'y arrive pas est éliminé, et est remplacé par un partenaire. L'adversaire plus adroit reste. Lorsque tous les joueurs d'un camp sont éliminés, ce camp a perdu la partie.

Imnayn wayur

Les joueurs forment deux camps. Le premier forme un cercle. Les enfants du deuxième montent sur les premiers. Un cavalier descend et pince la joue d'une monture quelconque. Si celle-ci devine qui l'a pincé, les rôles sont échangés. Dans le cas contraire, tout le monde garde sa place.

Iseggur

Deux, trois ou quatre enfants jouent avec vingt, trente ou quarante petites pierres rondes.

Le premier prend les pierres, les jette en l'air et les reçoit sur le dos de ses mains. Dans cette position il les jette de nouveau en l'air et les reçoit dans le creux des mains. Le jeu consiste à reprendre toutes les pierres tombées pendant ces deux premiers exercices.

Manière de les reprendre : le joueur a droit à autant de coups qu'il a gardé de pierres. A chaque coup, il prend une pierre de sa réserve avec la main droite, la lance en l'air, saisit une ou plusieurs pierres à récupérer et, toujours de la même main, il reprend celle qu'il a lancée en l'air.

S'il manque son coup une seule fois, son camarade de droite continue à jouer ; il a perdu la partie.

S'il ne prend qu'une partie des pierres à récupérer, il a gagné partiellement et son camarade de droite continue.

S'il a récupéré toutes les pierres, il a gagné la partie.

Hî

Les enfants jouent à « hî » au printemps. Ils choisissent dans le douar un emplacement net d'herbes et de pierres. Ils forment un cercle. L'un d'eux se place au milieu.

Ses camarades le frappent avec les mains en disant : « Hî, hî!... » Lui se défend avec son pied droit et tourne sur son pied gauche. S'il touche quelqu'un, celui-ci le remplace. Ils jouent ainsi jusqu'à la fatigue.

J10c. LES JEUX D'ENFANTS DANS L'OASIS DE TABALBALA
(Sahara nord-occidental - Algérie)

(d'après D. CHAMPAULT, *Une oasis du Sahara nord-occidental, Tabelbala*, Paris, CNRS, 1969)

Le camion et le pain

Tous les garçons rêvent de l'exceptionnelle promotion sociale du chauffeur de camion. Deux types se partagent la faveur des petits garçons :

- L'ancien bidon de pétrole, muni de 4 roues de poterie grossièrement cuite, pourvu d'une roue de secours.
- Les boîtes d'eau d'Évian sont à trouées de part en part pour le passage d'un fil de fer : elles serviront respectivement de pont avant et de pont arrière. Tout un système compliqué de fils de fer réunit les deux ponts et forme une sorte de superstructure sommaire qui représente la carrosserie.

Camion-bidon et camion-boîtes sont utilisés de la même façon : courses ferraillantes sur les cailloux : ce qui est important alors, est de faire le maximum de bruit.

« Faire le pain » est la préoccupation la plus fréquente, peut-être par simple projection du souci permanent des enfants qui partent le matin ventre vide et n'ont pour passer tout un jour que quelques dattes, très exceptionnellement un petit pain aux oignons.

Les rondelles obtenues sont baptisées « pains ». Elles peuvent être perforées en leur centre : elles s'appelleront alors poulies de puits et joueront sur un axe, léger morceau de bois que l'on posera sur deux montants mortaisés en bois ou en poterie.

Le mobilier de la maison : marmite, pots, assiettes, verres, tout matériel indispensable à la dînette, sera figuré par des tessons de bouteille ou de poterie.

Les maisons et leur mobilier sont abandonnés par leurs propriétaires qui les retrouveront intacts plusieurs mois après. Les propriétaires consciencieux prennent d'ailleurs la précaution d'enclore leurs maisons d'un grand cercle tracé avec le pied.

La ferfara (Rhombe) (filles et garçons)

La *ferfara* en usage à Tabelbala, malgré l'identité de nom, ne ressemble pas à celle décrite par Doutté chez les Rehamna du Maroc : « planchette longue et mince à laquelle on attache une cordelette de 1 m à 1,50 m, que l'on tord en tenant la planchette immobile. On lâche le tout et on fait tourner l'instrument à la manière d'une fronde qui produit une sorte de sifflement intermittent ».

La *ferfara* (« Rhombe ») possède un couvercle de boîtes de conserves, carton fort, poterie, ou bois de récupération, percé en son milieu de deux trous très rapprochés. Le diamètre du disque peut varier de 3 à 15 cm. Une cordelette de laine passe par les deux perforations et, une fois nouée, forme deux boucles de part et d'autre du disque. La longueur de chaque boucle est d'environ 20 cm. L'enfant tord légèrement la cordelette, passe un index dans chaque boucle et, par un mouvement de va-et-vient alternatif, fait tourner le disque qui, bientôt, prend une certaine vitesse et produit un ronflement caractéristique. Ce jouet très populaire est utilisé indifféremment par les filles et par les garçons. Il a des virtuoses, capables de faire tourner et ronfler, au milieu d'une cordelette de 1,20 m, une minuscule rondelle en test d'œuf d'autruche.

Le jeu des maisons

Tous les enfants de garde au pâturage, filles ou garçons, compensent leur éloignement en recréant un village à leur échelle : c'est le jeu des « maisons » (*gayu n-hayu*).

La forme la plus classique de ce jeu comporte la disposition de petits cailloux selon le plan fantaisiste d'un village où chaque maison couvre au maximum un mètre carré mais comporte des aménagements plus fastueux que ceux des habitations réelles. Tout village est pourvu de sa mosquée et de plusieurs puits.

Aux garçons revient le soin d'équiper le puits, de creuser l'abreuvoir, de tresser les seaux.

Les filles simuleront des récipients, feront des magasins, des fours, des pains. Les matériaux en sont à leur disposition : ce sont par ordre de fréquence d'utilisation, des tessons de poterie anciens, parfois néolithiques (la poterie de Kuka Ayaş, la poterie actuelle, ne vaut rien, disent les enfants), des fragments de test d'œuf d'autruche, des brindilles de bois, des tiges de graminées utilisées pour des vanneries miniatures.

Les jouets vivants

Garçons et filles ont l'occasion d'avoir des jouets vivants : ce sont les *asenkri*, scinques dits « poissons de sable » (*Scincus officinalis*), les *agerzem* (*Uromastix acanthinurus*), les fennecs (*Fennecus zerda*). Leurs pères allant chasser, ou partant à la quête de *terfes* ou de graminées, ne manquent pas de suivre les traces de tout animal qu'ils trouvent sur leur chemin.

Les scinques auront les pattes brisées pour qu'ils ne puissent s'échapper.

La morsure de l'*Uromastix* est évitée en lui cousant les commissures avec deux fibres de palmier.

Les enfants peuvent organiser de véritables courses entre leurs *agerzem* respectifs comme s'il s'agissait d'une course de chevaux.

Pour activer leurs coursiers, ils prennent une longue baguette flexible et en grattent le dos des lézards. Celui dont l'*agerzem* court le plus vite et arrive le premier à un but désigné au préalable, est le gagnant.

Les scinques peuvent être traités comme de véritables poupées, habillés de chiffons et dorlotés.

Qu'ils s'agissent d'*Uromastix* ou de *Scincus*, le jeu se termine de la même façon. Avant de succomber à ces divers traitements de faveur, dès qu'ils donnent des signes d'épuisement, ils sont égorgés par l'homme qui se trouve à portée, puis mangés par les enfants.

Le jeu de Kwara

Les joueurs 8, 10 ou 12 sont répartis en deux camps, camp de l'est, camp de l'ouest. Les buts assignés sont en arrière de la ligne de chaque parti. La balle, *tiza*, doit être poussée exclusivement à la crosse, jusqu'au but du camp adverse. La crosse est constituée par le pédoncule spatulé d'une grosse palme réduite à environ 70 cm.

La balle est mise en jeu au milieu du terrain par un tiers non engagé dans la partie. Les points sont comptés par les spectateurs et par les joueurs eux-mêmes. Il faut obtenir cinq points pour gagner une partie.

Lorsque les joueurs sont des enfants, les vainqueurs montent sur le dos des vaincus, se partagent en deux camps et engagent une partie de *kwara* montée.

Les enfants jouent à la *kwara* particulièrement en hiver et en automne, mais à Tabelbala, il ne faut pas voir, dans le choix, une détermination rigoureuse.

Par tradition, au lendemain d'un jour de pluie, les hommes célibataires s'affrontent en deux camps en un jeu de *kwara* qui diffère de celui des enfants par la nature de la crosse et celle de la balle.

Pour cette occasion, ils retrouvent une crosse en bois d'*éthel*, ou de jujubier, ou la confectionnent en bois vert, mis à chauffer dans un feu d'herbes ou de folioles de palmier, et maintenu en position recourbée au moyen d'une quelconque ficelle jusqu'au moment de l'emploi.

Le plus souvent, la balle n'est plus la *tiza* déjà décrite, mais la *rqaba*, c'est-à-dire rotule de chameau légèrement façonnée ; une tête de fémur de chameau peut être également façonnée, mais, bien que plus régulièrement sphérique, on lui préfère une rotule plus solide et qui n'éclate pas sous les vigoureux coups de crosse qui la propulsent comme un palet plutôt que comme une balle.

Auparavant les hommes mariés s'affrontaient à la *kwara*. Il y aurait eu des parties réservées aux hommes mûrs, d'autres aux célibataires. Les vieillards eux-mêmes n'auraient pas dédaigné d'organiser leur propre jeu. La *kwara* se pratiquait alors non pas au lendemain de la pluie, mais le jour même où les jeunes filles promenaient *tarenža* dans le village, et qu'alors les actions conjuguées des hommes et des femmes n'auraient pas manqué d'« ouvrir » le ciel.

Actuellement la *kwara* ne semble pas liée à l'obtention de la pluie comme elle le fut longtemps en d'autres points du Maghreb. Seule l'orientation du jeu est strictement respectée.

Le coup de pied de l'âne (jeu de garçons)

On assigne une place à l'enfant qui doit faire l'âne. Il fait dans le sable un trou peu profond et s'y tient sur le pied gauche.

Autour de lui les enfants forment un cercle assez serré et tournent épaule contre épaule, assez lentement, tout en excitant l'âne par des onomatopées diverses. L'âne, de son pied libre, rue et tâche de toucher un des enfants. Le premier touché par le coup de pied de l'âne sera l'âne à son tour.

La muette (jeu de filles)

Les enfants forment un cercle, s'assoient en tailleur, et, chacun à son tour, tape sur la cuisse de sa voisine de droite. Le jeu doit se faire dans le silence le plus parfait. La première qui prononce une parole ou qui se laisse aller à rire est exclue du jeu.

*Le jeu de la grand-mère et de l'ogresse
(filles sans limitation d'âge ; garçons au-dessous de 8 ans)*

Deux fillettes de 10 à 12 ans mènent le jeu ; l'une sera la grand-mère, l'autre l'ogresse.

Une ronde se forme et tourne (dans le sens des étoiles) en récitant des incantations.

Puis les enfants s'agenouillent et font semblant de ramasser des dattes en rassemblant un petit tas de sable.

Chaque enfant doit annoncer une espèce de dattes différente ; pendant ce temps la grand-mère et l'ogresse partent à l'écart.

Toutes deux placent entre leurs orteils du pied gauche et entre chaque doigt de leurs mains des brindilles ou des crottes de chèvre. Elles reviennent à cloche-pied vers les enfants toujours agenouillés qui font le geste de rouler le couscous.

La grand-mère et l'ogresse entrent dans le cercle en sautillant sur le pied droit.

Sans quitter leur place, les enfants doivent essayer d'attraper le maximum de viande, représentée par les bâtonnets et les crottes placés entre les doigts de l'ogresse et de la grand-mère.

Ceux qui auront réussi à subtiliser le plus grand nombre de brindilles et de crottes seront à leur tour ogresse et grand-mère.

Les jeux de siryu

Il s'agit de plusieurs jeux utilisant des bâtonnets, longs de 25 cm, taillés dans les stipes de palmier. L'un des deux joueurs choisit les bâtonnets, l'autre des cailloux. Ces siryu jouent, en fait, le rôle de dés. Ils sont lancés dans un damier tracé dans le sable, qui tient lieu de marelle. Il existe trois variétés de jeu. Les damiers comptent un nombre variable de cases. Les trois dernières sont Le Caire, Médine et la Mekke. A gagné la partie le joueur qui a conduit ses trois pièces à la Mekke.

D'après D. CHAMPAULT

J10d. JEUX CHEZ LES TOUAREGS

Parmi les jeux pratiqués par les Touaregs, il faut distinguer les jeux sportifs qui opposent deux équipes ou deux hommes, des jeux de société dans un cadre inscrit dans le sable, et les jeux d'esprit, véritables joutes verbales ; enfin, il faut signaler la construction par les enfants de jouets. Un certain nombre de jeux sont connus chez d'autres populations africaines. L'ouvrage de Charles Béart, *Jeux et jouets de l'Ouest africain* (1955), nous permet d'utiles comparaisons. Il est donc intéressant de noter comment ces jeux, chez les Touaregs, possèdent une originalité dans la forme du jeu et dans le vocabulaire qui montre que ces jeux représentent une projection dans un univers de pasteurs. Par exemple, dans tous les jeux, on dit pour signaler le vainqueur, *išwa*, il a bu : la victoire, c'est boire, la défaite, c'est d'être privé d'eau*.

1. Les jeux sportifs

karey a pu être comparé au hockey.

« Deux camps (*aman*) ; le nombre des joueurs varie de 20 à 25 pour chaque camp ; les passes se disputent sur toute la longueur du terrain délimité par la ligne des tentes du campement, par exemple, et une ligne d'autres tentes ou une limite naturelle marquée par de la végétation par exemple. La balle est faite d'un morceau de peau de bovin, roulé et lié ; les sticks, tournant, charges sont autorisés et il y a souvent des blessés. Ce jeu n'est pratiqué que par les Imâjer'en et les Arabes Deremchaka et Yaéddès, en hivernage surtout quand on se rencontre sur les terres salées au cours de la saison heureuse » (F. Nicolas, 1950 : 183-184).

On remarque que les camps de ce jeu sont appelés *aman*, « l'eau », de telle sorte que la vainqueur a bu (*išwa*). La crosse est faite d'un bâton noueux, souvent pris dans une racine. *Karey* aujourd'hui n'est plus pratiqué sous cette forme organisée.

* Cet usage du verbe *sew*, « boire » est commun à tous les Berbères (cf. « Jeux en Kabylie »), NDLR.

On voit cependant des jeunes gens qui jouent, comme à l'entraînement, les uns contre les autres avec un caillou ou un fruit du palmier doum (*Hyphaene thebaica*) et des crosses.

La lutte (photo n° 1) est connue chez tous les Touaregs. Elle est appelée *tabel-lant* chez les Iwellemmeden (F. Nicolas, 1950 : 184) et *timsâl* dans l'Ahaggar (Foucauld & Calassanti-Motyliniski, 1984 : 80).

« Les enfants comme les hommes pratiquent la lutte. L'un d'eux pose la main sur les épaules de son camarade. Tantôt, il le saisit par les épaules, tantôt par le cou. L'autre pose la main sur l'aisselle de son adversaire. Chacun tente de renverser son compagnon. Chacun, à tour de rôle, a le droit de poser en premier la main sur le coude l'autre. [...]. C'est celui qui a renversé son adversaire qui a gagné » (Foucauld, Calassanti-Motyliniski, 1984 : 80).

Il existait autrefois des jeux d'**escrime** pratiqués avec épée et bouclier (Nicolas, 1950 : 184 [fig. 50]).

2. *Jeux de société avec inscription dans le sable*

Ces jeux sont très nombreux et il est impossible de tous les décrire. Certains sont connus chez d'autres populations mais ne se jouent pas sur le sol comme chez les Touaregs. Nous privilégierions deux jeux parmi les plus connus, *Tihulelin ti n äzgag* et *dära*.

Tihulelin ti n äzgag appartient à un type de jeu connu dans de nombreuses populations sous le nom de *mankala*. « Il appartient au sous-type appelé dans la littérature africaniste *wari* (ou *wali*, *wuri*, *wuré*, *awélé*) » (Casajus, 1988 : 23). *Awélé* est souvent cité, car chez les Akan, il a donné lieu à la fabrication de très beaux objets sculptés en bois avec les douze cases destinées à recevoir les pions. Le jeu touareg est pratiqué par les enfants et surtout par les fillettes : il comprend huit cases, plus rarement douze, creusées dans le sable : les pions sont le plus souvent constitués de crottes de chameaux.

« Chaque joueur dispose de 24 pions (36 pour les jeux à 12 cases) et les dépose dans les 4 cases situées devant lui à raison de 6 par case. Durant la partie, il les fait progresser dans un sens – direct ou rétrograde – qui reste le même pour lui et qui est le sens opposé à celui alloué à son adversaire. [...] La partie se poursuit, chaque joueur vidant une des quatre cases situées devant lui et déposant les pions, un par un, dans les cases suivantes. De la case où l'on dépose le dernier des pions prélevés, on dit qu'"on y fait étape", en utilisant le verbe *adwu*, qui signifie ordinairement "arriver à l'étape du soir, rentrer chez soi le soir". [...] Le joueur doit chercher à obtenir, dans la case où il a fait étape, un nombre de pions égal à 2, 4 ou 6 (en comptant le pion déposé). Il retire alors ces 2, 4 ou 6 pions dans l'avant-dernière case atteinte, il les retire également du jeu. Il fait de même dans l'antépénultième si 2, 4 ou 6 s'y trouvent également, et ainsi de suite, en remontant. A l'issue de certains coups heureux, le joueur peut vider toutes les cases. On dit d'un joueur marquant ainsi des points qu'il "a mangé les pions" (*icca*), ou bien qu'il "a bu" (*isha*) » (Casajus 1988 : 26-27).

Ce jeu est connu dans toute l'Afrique, mais ici il se joue dans le sable et est réservé aux enfants.

Dära est un jeu connu de nombreuses populations africaines : soudanaises, sahéliennes ou sahariennes. Il est appelé *dära* chez les Touaregs méridionaux (Bernus, 1975 : 167-176) et *karad*, chez les Kel Ahaggar, c'est-à-dire « trois », en référence à l'alignement de trois pions nécessaires à l'enlèvement d'un pion adverse (Foucauld, 1951-1952 : II, 868). Dans le cas le plus courant, les joueurs inscrivent trente trous dans le sol (6 x 5) et chaque joueur dispose de douze pions.

Signalons toutefois que Foucauld décrit ce jeu chez les Kel Ahaggar sur un casier de 42 cases avec 36 pions, dont 18 d'une couleur et 18 d'une autre et Nicolas (1950 : 182) cite le *dāra* chez le Iwellemmeden Kel Denneg comme un jeu de 12 cases avec variantes : 42 trous et 18 pions. Les femmes établissent leur cadre avec 8 cases seulement.

La partie se déroule en deux phases. D'abord, chaque joueur place, un à un, alternativement, ses pions, sans en aligner trois. Ensuite, chacun déplace ses pions pour essayer de réaliser une série de trois, ce qui donne le droit d'enlever un pion à l'adversaire. Un bon placement de ses pions dans la première phase peut donner un avantage décisif.

Dans l'Ahaggar, chaque case est appelée *éhen*, la tente, alors que chez les Iwellemmeden elle reçoit le nom d'*anu*, le puits. Les pions sont le plus souvent formés de crottes de chameaux (*ayereg*, plur. *iyeregan*), de bâtonnets ou de cailloux.

Les joueurs sont de jeunes gens (photo n° 2), quelquefois des hommes d'âge mûr, entourés de spectateurs qui commentent la partie et conseillent les joueurs. Les femmes sont absentes de ces groupes de joueurs qui ont installé leur damier près des tentes.

« La première phase du jeu, la mise en place des pions, se déroule rapidement chaque joueur lançant alternativement avec vigueur son pion dans la case choisie ; parfois, cependant, un joueur garde la main en l'air, suspendue au-dessus du damier, avant de porter son choix sur une case : c'est un geste arrêté, en suspens, avant la décision finale.

La deuxième phase, si la première n'a pas déjà mis en place le vainqueur, s'effectue plus lentement, avec circonspection. Les joueurs, à tour de rôle, prennent un pion et tapotent la case vide, le temps de la réflexion. [...]. Le premier joueur qui a gagné 4 parties est vainqueur d'une grande partie que l'on comptabilise comme une victoire. La revanche suit immédiatement et, en général, on fixe à l'avance le nombre de grandes parties à atteindre pour être définitivement vainqueur » (Bernus, 1975 : 170).

C'est dans le vocabulaire qu'apparaît l'inscription de ce jeu dans le contexte d'une civilisation pastorale.

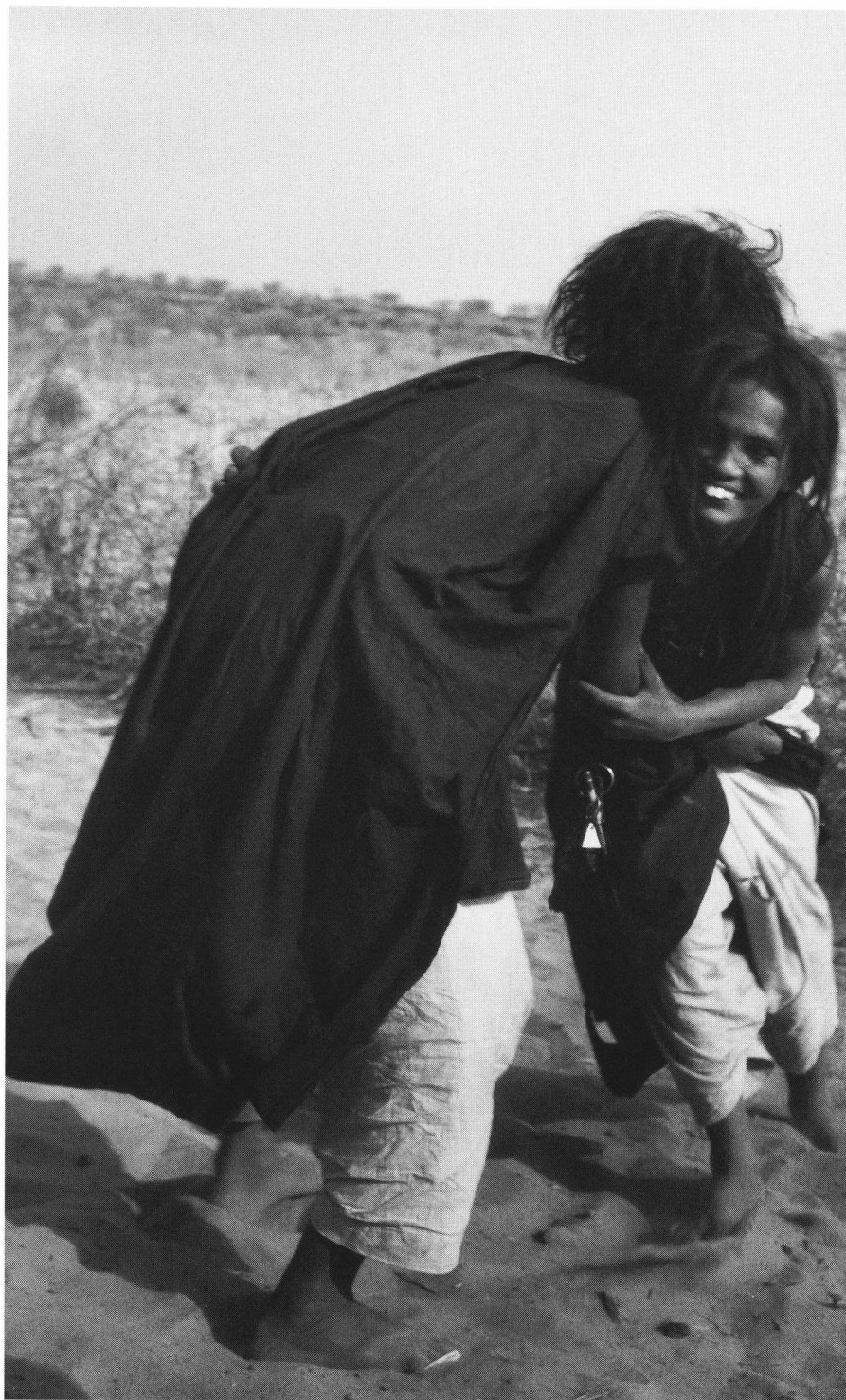
« Dans la première phase de la partie, il est interdit de constituer des séries de trois : si un joueur, par mégarde, aligne trois pions, son adversaire lui dit : “*tiggezegh éhan n tadaggalt-nek*”, “tu es entré dans la tente de ta belle-mère”. Par là, il signifie à son adversaire qu'il fait une chose interdite, puisque pénétrer dans la tente de sa belle-mère est un acte qui va à l'encontre de tous les usages de la bienséance.

Chaque partie est nommée *alem* (plur. *imnas*), chameau. Du joueur qui marque le premier, on dit : *ila alem*, il possède un chameau. En cas d'égalité, 1 à 1, on dira *alem d alem*. Une grande partie, gagnée par le premier qui atteint 4 points, est dite *tadrert* ou *okkoz imnas*, quatre chameaux.

La case est dite *anu*, le puits. Lorsqu'un joueur prend un pion à l'adversaire après avoir aligné trois des siens, on dit : “*ishwa*”, “il a bu”. En revanche, si au cours d'une partie primaire, (*alem*), un joueur un joueur n'a pu se saisir d'aucun pion adverse, on dit : “*wer ishwa*”, “il n'a pas bu”, ou *aghraf*, c'est-à-dire, en parlant d'un animal, il ne boit pas quotidiennement¹. [...].

Lorsqu'un joueur n'a pu empêcher son adversaire d'aligner trois de ses pions, il lui dit : “*eshishweq-q aman*”, “je t'ai fait boire l'eau”, à moins que ce dernier ait pris les devants : “*ikf-i aman*”, “il m'a donné l'eau”.

1. Le nom verbal, désignant cet abreuvement non quotidien est connu en terme d'élevage, *taghreft*, qui s'oppose à *timeshwit*, abreuvement quotidien.



1. Lutte entre deux jeunes garçons des Tahabanat. In Athes, Niger.
Photo E. Bernus.



2. Partie de *dāra* chez les Touaregs de l'Azawagh. Sud d'In Gall, Niger.
Photo E. Bernus.

La position qui permet à un joueur de gagner est souvent constituée par un pion mobile, qui dans chaque mouvement va compléter une série de deux pions. C'est-à-dire qu'à chaque déplacement il réalise une série de trois et permet de prendre un pion à l'adversaire. Le pion qui navigue d'une case à l'autre est dit *tebagawt*, la jument, et le mouvement alternatif est appelé *asri tebagawt*, fait galoper la jument.

L'adversaire cherche alors à stopper ce mouvement et à placer un pion dans la case vide qui permet ce va-et-vient. On lui dit : "*eghtes tebagawt*", "coupe la jument" : *eghtes* signifie couper avec un couteau, un sabre. À l'occasion d'un mariage, le jeune époux, amène un ou plusieurs animaux dans le campement de la jeune mariée : lâchés on les poursuit et on leur coupe le jarret d'un coup de sabre avant de les immoler. Un tel animal est appelé *taghtest*.

Lorsque aucune parade n'a été possible, et que la jument permet de saisir un pion à chaque coup, on dit : *imeksha*, il a été mangé » (*ibidem* : 172-173).

D'autres jeux ont été décrits par Casajus (1988 : 23-49) et nous nous contenterons de les signaler. Les *Arrawan*, l'*Oljinnat*, une forme ludique de la divination, le joueur imprimant la forme de sa main droite sur le sol ; les *Isiyan*, qui rappelle notre jeu de l'Oie avec des baguettes en guise de dés, où ici aussi des combinaisons se rapportent à des animaux domestiques (vache, cheval blanc, chevrete, âne, cheval noir, chameau) ; le *Fagoŕya*, qui utilise aussi des baguettes dans un autre jeu de divination ; *Takadänt*, qui se joue à deux équipes de deux avec des cases en ligne appelées *amajey* (noble) et *ékli* (esclave) ; l'*Amyar*, où on joue seul comme dans nos jeux de « patiences » ; enfin, sept petits jeux de veillée : *Éhän en-gän*, *Koroma-gulbi*, *Tabatult*, *Forforam*, *Tir-degis*, *Asawad n emel*, *Bässay-tät*.

Igugelan, les jumeaux, met en présence un joueur qui doit trouver ce que représente un cercle que lui désigne un meneur de jeu alors qu'il a le dos tourné : les animaux concernés appartiennent aux quatre principaux types d'animaux sahéliens : chameaux, vaches, moutons, chèvres (Bernus, 1983 : 15-20).

3. Jeux d'esprit

Parmi les jeux d'esprit, il faut signaler les devinettes que le soir, à la veillée, les jeunes gens ont l'habitude de lancer. Elles sont appelées dans l'Aghaggar *tunzart* (plur. *tunzarin*), *tanzurt* (plur. *tinzoren*) chez les Touaregs maliens ou encore *tamekerra* (plur. *timekarrazwen*) ou *imeslan*, chez les Iwellemmeden Kel Denneg.

Les devinettes constituent un dialogue : lorsqu'on pose une devinette, on commence par un appel, puis on énonce la devinette et enfin, on demande la réponse. L'appel varie d'une région à l'autre :

meslan, meslan : devinez, devinez (chez les Iwellemmeden Kel Denneg)

enzurey kay : je pose une devinette à toi (chez les Touaregs maliens).

La question, elle, est invariable : *Ma imôs ?* Qu'est-ce que c'est ?

Les devinettes désignent des phénomènes naturels :

meslan, meslan / *en tebutut n amadal* / *Ma imôs ?* / *täyṭtuft*.

Devinez, devinez / le nombril de la terre, qu'est-ce que c'est ? / La fourmilière.

En zone sahélo-saharienne, les fourmilières se présentent comme un monticule de forme circulaire avec au centre, un orifice par lequel pénètrent les insectes.

Autre devinette connue :

meslan, meslan / *n zägretnin* / *télé daw-s* / *Ma imôs ?* / *anu*

Devinez, devinez / quelque chose de profond / l'ombre sous lui / qu'est-ce que c'est ? / Le puits.



3. Chameau fabriqué avec une crotte de chameau
et des épines d'aboray (*Balanites aegyptiaca*). Photo E. Bernus.



4. Modèle réduit de tente chez les Touaregs de l'Azawagh.
Photo E. Bernus.

ou encore :

meslan, meslan / n ahug imdayen / Ma imôs ? / alked.

Devinez, devinez / le poulain qui est attaché / qu'est-ce que c'est ? / la courge sauvage.

La courge sauvage (*alked, Citrullus lanatus*), comme la coloquinte (*tagellet, Citrullus colocynthis*) repose sur le sol avec une longue tige comme la longe d'un cheval.

4. Jouets (voir notice J.12 « Jouets »)

Les jouets construits par les enfants sont très nombreux : poupées fabriquées avec des chiffons, animaux domestiques façonnés dans l'argile ou chameau fait d'une crotte de chameau et d'épines d'*aboray (Balanites aegyptiaca)* (photo n° 3). On observe également de construction de modèles-réduits de tente avec, sous le velum, le lit et la natte-paravent (*asabar*) (photo n° 4). La liste est bien sûr incomplète.

Conclusion

Les jeux sont le miroir d'une société. Leur inscription dans le sable, la nature des pions sont le témoignage du milieu aride et des matériaux disponibles (crottes de chameaux, bâtonnets, cailloux). La référence constante aux animaux domestiques, à l'eau, au puits, à l'abreuvement montre l'intérêt manifesté par une société pastorale aux troupeaux dont dépend son existence. Enfin, la richesse des jeux d'esprit, joutes oratoires entre jeunes gens, dont nous avons donné qu'un exemple, révèle les *Kel awal*, les « Gens de la parole » que sont les Touaregs.

BIBLIOGRAPHIE

- BEART Ch., 1955, *Jeux et jouets de l'Ouest africain*, Dakar, Mémoire de l'IFAN n° 42, 2 tomes.
- BELLIN P., 1963, « L'enfant touareg à travers ses jeux », in *Journal de la Société des Africanistes*, Paris, tome XXXIII, fasc. 1 : 47-104.
- BERNUS E., 1989, « Paroles convenues. Mots et jeux de mots touaregs », in *Graines de parole. Puissance du verbe et tradition orale*, Ecrits pour Geneviève Calame-Griaule, Paris, éditions du CNRS : 79-89.
- BERNUS E., 1983, « Jeu et élevage. *Igugelan*, jeu touareg » in *Bulletin des Études Africaines*, vol. III, n° 5, INALCO, Paris : 15-20.
- BERNUS E., 1975, « Jeu et élevage. Vocabulaire d'élevage utilisé dans un jeu de quadrillage par les Touaregs », in *Journal d'Agriculture tropicale et de Botanique appliquée*, Paris, Muséum National d'Histoire Naturelle, vol. XXII, n° 4-5-6 : 167-176.
- CASAJUS D., 1988, « Jeux touaregs de la région d'Agadez » in *Journal des Africanistes*, Paris, tome LVIII, fasc. 1 : 23-49.
- FOUCAULD Ch. de & CALASSANTI-MOTYLINSKI A. de, 1984, *Textes touaregs en prose*, édition critique, traduction par S. Chaker, H. Claudot M. Gast, Aix-en-Provence, Édisud : 359 p.
- FOUCAULD Ch. de, 1951-52, *Dictionnaire touareg-français. Dialecte de l'Achaggar*, Paris, Imprimerie Nationale, 4 vol. : 2024 p.
- NICOLAS F., 1950, *Tamesna, Les Ioullemmeden de l'Est ou Touâreg « Kel Dinnik »*, Paris, Imprimerie Nationale, photos, figures : 279 p.
- NICOLAS F., 1956, « Textes ethnographiques de la tamajeq des Ioullemmeden de l'Est », in *Anthropos* n° 51, LIX ; « Jeu » : 949-950.

E. BERNUS

J11. JILANI (Mukhammad Al-Jilani)

Mukhammad Al-Jilani ag Mukhammad Ibrahim fut l'une des figures politiques et religieuses les plus importantes de l'histoire de la confédération touarègue de la Tagaraygarayt dans l'actuel Niger. Né vers 1777 au sein de la tribu Inesleman des Aytawari Seslem de l'Azawagh, il meurt près de Sakato vers le milieu du XIX^e siècle (H.T. Norris 1975). Si le début de sa vie demeure inconnu – hormis le fait qu'il fut un enfant prodige qui se distingua par son érudition religieuse – divers auteurs rapportent des traditions orales et écrites qui en dépeignent un portrait peu plaisant : marabout fanatique, jihadiste sans merci, voire « sorcier » (B. Hama 1967), Mukhammad Al-Jilani aurait imposé sa loi par la terreur, doublée d'actions magiques qui lui ont valu le surnom d'*aljayn*, le « génie » (H. Norris 1975). Usurpant le pouvoir de la noblesse Iwellemmeden Kel Denneg en 1807, il aurait cumulé le titre d'*amenokal* détenu par Khettutu ag Muda avec celui d'*imam* des Inesleman à partir de 1813, année où cette charge lui fut transmise par son oncle maternel Ysuf ag Usamatu des Kel Eghlal (Gh. Alawjely, 1975).

D'après la vision dominante de l'histoire politique de la Tagaraygarayt, héritée de l'époque coloniale (S. Walentowitz, 1999), les actions d'Al-Jilani apparaissent comme une revanche prise sur les Iwellemmeden de l'Est (*Kel Denneg*) qui, suite à leur scission d'avec les Iwellemmeden de l'Ouest (*Kel Ataram*) entre la fin du XVII^e et le début du XVIII^e siècle, auraient soumis les tribus religieuses établies au nord de la ville de Tahoua. Mais ces guerriers Imajeghen n'auraient pu asseoir leur hégémonie contre les fractions de l'Ouest qu'avec l'aide des Inesleman jusque-là pacifistes, en leur concédant le privilège de participer aux expéditions guerrières. Cette concession leur aurait été fatale dès lors que les religieux disposaient avec Al-Jilani d'un leader capable de rejeter la suzeraineté des conquérants (Urvoy 1933 ; Nicolas 1950). Selon une autre opinion, les Inesleman de l'Azawagh seraient des guerriers déçus, reconvertis dans l'étude, qui, inspirés par le jihad du réformateur peul Usman dan Fodio, ont tenté avec Al-Jilani de renouer avec leur gloire passée (D. Hamani, 1989).

Tout en adhérant à la thèse de la rivalité ancestrale entre « nobles » et « religieux », l'islamologue H.T. Norris (1975) souligne, à partir de l'étude des rares manuscrits arabes conservés à Abalak, que Mukhammad Al-Jilani nourrissait bien d'autres ambitions que la simple prise du pouvoir. La correspondance écrite entre Al-Jilani et Mukhammad Bello, le fils et successeur d'Usman dan Fodio de Sakato, dont Al-Jilani était un fervent allié, atteste, outre la volonté d'islamiser les « païens » Haussas et Touaregs de l'Ader et de l'Azawagh, un important projet d'urbanisation comprenant la construction de villes fortifiées et de mosquées. Après avoir refoulé les Iwellemmeden vers l'Ouest et vaincu les populations de l'Ader et les Kel Gress, Mukhammad Al-Jilani fit ainsi bâtir de nombreux villages comme Kuraya dans les environs de Tahoua. Dans ces lettres, la vie sédentaire est qualifiée de mode de vie plus compatible avec l'observance islamique et va de pair avec la nécessité de réduire la dépendance des nomades vis-à-vis du bétail, en particulier des bovins. En revanche, on encourage l'élevage de chevaux de guerre indispensables au jihad. Ces projets ne rencontrèrent guère l'adhésion des nomades, dont l'identité fut remise en cause par d'autres actions comme l'interdiction de la musique et des chants non religieux. Mais c'est surtout la volonté d'Al-Jilani d'unifier le pays touareg en établissant une paix durable entre les différents pôles politiques et d'abolir les inégalités sociales et statutaires au sein de la société et entre les groupes ethniques qui posa problème. L'échec d'Al-Jilani, trahi et vaincu en 1816 par les Iwellemmeden, les Temizgidda et les Kel Gress, est généralement mis sur le compte de sa sévérité et de la thèse

de l'incapacité intrinsèque des nomades à établir une stabilité politique au sein d'un État (D. Hamani 1989).

Selon l'anthropologue américaine L. Brock (1983), ce ne fut pas à cause d'une supposée « anarchie nomade » que l'entreprise d'Al-Jilani échoua, mais parce que ses réformes remettaient en cause la structure fondamentale de la politique touareg. Celle-ci reposait notamment sur une savante dynamique d'alliances et d'oppositions entre les groupes élites des différentes confédérations, afin d'établir et de maintenir des relations de protection comme fondement des échanges économiques. En situant l'histoire politique des Touaregs dans le contexte historique global de l'Afrique de l'Ouest, elle formule l'hypothèse selon laquelle la confédération Kel Denneg (Tagaraygarayt) est issue d'un long processus de consolidation d'une alliance entre une partie des Iwellemmeden de l'Ouest et les Inesleman Ibarkorayan venus de l'Aïr, tous les deux opposés à l'amenokal de l'Aïr. Or, l'avènement du califat de Sakato au début du XIX^e siècle et la conquête du Gobir eurent des retentissements importants dans l'échiquier politique touareg. Al-Jilani apparut dans ce climat de crise et menaça d'autant plus l'ensemble du pays touareg que, grâce à l'alliance avec Sakato, l'établissement d'une « paix durable » entraînant la fin des relations de protection paraissait possible.

Sans avoir pour objectif l'étude du mouvement d'Al-Jilani, O. Meunier (1997) offre une autre piste intéressante à ce sujet dans un ouvrage consacré à l'histoire de l'islamisation du pays haussa. L'auteur restitue, entre autres, les fondements économiques des réformes religieuses qui ont parcouru le Sahara et le Sahel entre le XV^e et le XIX^e siècle. L'auteur montre que l'islamisation du pays haussa fut engagée dès le VIII^e siècle par des caravaniers berbères ibadites et « [...] résulte en partie de l'affrontement – en Afrique de l'Ouest pour le contrôle du commerce de l'or et des esclaves – entre malékites et kharijites du XI^e au XIV^e siècle et entre malékites rationalistes héritiers du réseau ibadite et malékites soufis héritiers du réseau almoravide du XV^e au XIX^e siècle » (p. 145). Le jihad d'Usman dan Fodio faisait partie intégrante de cette tentative de contrôler les routes commerciales.

Or, sans vouloir réduire la question du politique chez les Touaregs à des référents religieux, il faut souligner que l'imamat de la Tagaraygarayt présente, notamment en raison du titre politique d'*imam* et de son principe d'éligibilité, des similitudes certaines avec la conception du pouvoir chez les Ibâdites, tandis que l'organisation bicéphale n'est pas sans rappeler l'articulation entre un « chef religieux » et un « chef de guerre » en vigueur chez les Almoravides. Dans cette perspective, on peut se demander si les guerres d'Al-Jilani n'ont pas plutôt conduit à l'aboutissement de l'organisation bicéphale telle que nous l'avons décrite (S. Walentowitz 1999), plutôt qu'à sa remise en cause.

L'histoire de la Tagaraygarayt, ainsi qu'une analyse fine de l'épisode d'Al-Jilani reste à faire. Une telle étude devrait tenir compte du fait qu'au début du XIX^e siècle, plusieurs conceptions de l'organisation politique, économique, sociale et religieuse co-existaient en pays touareg, porteuses d'enjeux variés qui ne peuvent être réduits ni à de simples « luttes de classes » au sein d'une hiérarchie statutaire figée, ni à des réformes impulsées de l'extérieur, mais s'inscrivent dans le cadre des vastes réseaux d'échanges sociaux, politiques, économiques et religieux qui englobaient, avant la colonisation, l'ensemble du monde touareg et les sociétés voisines de part et d'autre du Sahara.

BIBLIOGRAPHIE

- ALOJALY Gh., 1975, *Histoire des Kel Denneg*, Copenhague, Akademisk Forlag.
 BROCK L., 1983, *The Tamejjirt. Kinship and Social History in a Tuareg Community*, Ph. D. dissertation, Columbia University, New York.

- HAMANI D., 1989, *Au carrefour du Soudan et de la Berberie. Le Sultanat touareg de l'Ayr*, Études nigériennes, Niamey, IRSH.
- HAMA B., 1967, *Recherche sur l'histoire des Touaregs Sahariens et soudanais*, Paris, Présence Africaine.
- MEUNIER O., 1997, *Les routes de l'islam*, Paris, L'Harmattan.
- NICOLAS F., 1950, *Tamesna. Les Iwellemmeden de l'Est ou Touaregs Kel Dinnik*, Paris, Imprimerie Nationale.
- NORRIS HT, 1975, *The Tuareg. Their Islamic Legacy and Its Diffusion in the Sahel*, Warminster / Wilts, Aris and Phillips Ltd.
- URVOY Y., 1933, « Histoire des Oulliminden de l'Est », *Extrait du Bull. du Com. d'Étud. hist. et scient. de l'A.O.F.*, tome XVI (1), Paris, Librairie Larose : 1-32.
- WALENTOWITZ S., 1999, « L'ignorance des Inesleman de la Tagaraygarayt par le pouvoir colonial. L'élite politique des « religieux » mise aux marges de l'histoire », *Nomadic Peoples*, 1998, vol. 2, n° 1-2 : 39-64.

S. WALENTOWITZ

J12. JOUETS

Le grand nombre d'études consacrées aux jouets et aux jeux dans les populations berbères est révélateur de l'intérêt de ces activités ludiques dans la formation des enfants et des adolescents. Non seulement ces jouets donnent aux jeunes une image précise de la société dans laquelle ils ont été appelés à vivre, mais la fabrication des jouets par les enfants eux-mêmes développe une imagination créatrice doublée d'une adresse que chaque auteur se plaît à signaler. L'authenticité de ces objets est indéniable, elle contribue à la définition d'un art berbère du jouet.

Il n'est pas dans notre intention de passer en revue toutes les formes de jouets qui à un moment ou à un autre ont été adoptées et reproduites par les enfants kabyles, imazighen, touaregs ou autres. Nous avons préféré analyser les documents les plus caractéristiques choisis dans l'immensité continentale berbère.

Les jouets au Sahara

Pièces en T et en Y. Les jouets-chameaux

Le Sahara connaît deux sortes de jouets fabriqués par les enfants. Ils n'ont pas tous la valeur esthétique des poupées ou sujets animaux qui ont été importés dans plusieurs musées d'Europe. La première série est toujours en pierre et les objets sont censés représenter des chameaux. Avant d'être convaincus par leurs mécanistes, les officiers français avaient appelé ces objets des *pièces en T et en Y*. Plusieurs de ces objets avaient été trouvés mêlés à des outils préhistoriques dans des gisements de surface. D'autres, plus rares, ont été retaillés aux dépens d'éclats épais ou de bifaces. Cependant même si certaines retouches ont une patine plus récente que le reste de l'objet, il est difficile d'admettre que ces pièces aient été taillées au Paléolithique. Les populations sahariennes reconnaissent unanimement leur valeur ludique, qu'elles soient l'œuvre d'enfants touaregs, maures ou chaamba, tous y voient un chameau dont les trois prééminences dégagées par les encoches sont la tête, la bosse et l'arrière-train. Les variations de forme et de localisation des encoches permettent de distinguer une chamelle pleine d'un étalon ou d'un chameau castré.

Les enfants, qui fabriquent eux-mêmes leurs jouets chameaux, jouent avec eux en les plantant dans le sable, leur faisant exécuter des mouvements d'ensemble, sur un ou plusieurs rangs ou en cercle.

Les jeunes Touaregs peuvent fabriquer leurs jouets chameaux avec d'autres matériaux que la pierre : les plus communs sont des mâchoires de chèvre ou de mouton. Interviennent également dans l'élaboration de ces jouets animaux les crottes de chameau ou d'âne, complétées par des épines d'acacia ou de *taboraq* (*Balanites aegyptiaca*). Cet artisanat enfantin est autant l'œuvre de garçons que de fillettes.

Les poupées masculines

Les sociétés enfantines sahariennes acceptent généralement la mixité des jeunes garçons et filles, en particulier lors de la fabrication des poupées représentant les personnes notables de la tribu ou du village. Dans une étude importante sur les poupées sahariennes et maghrébines, J.-P. Rossie affirme que ce ne sont que les garçons touaregs, ghrib (nomades du Sahara tunisien) et Teda (Tibesti) qui confectionnent et jouent avec les poupées masculines.

Le jeu préféré est l'utilisation de la poupée masculine dans la figuration des activités de la vie adulte.

Un grand nombre de matériaux est utilisé dans la confection de ces poupées : l'armature est le plus souvent d'origine végétale, elle est en forme de croix recouverte de tissus. Il existe aussi des poupées en terre cuite ou simplement séchée au soleil.

Les poupées méharistes. Ce sont, sans aucun doute, les préférées des jeunes garçons, bien que l'impact de l'économie moderne provoque une certaine défaveur à l'égard des activités traditionnelles. Cependant le chameau demeure l'objet de toutes les convoitises et sa fabrication est conduite avec un soin extrême, qui parfois exige l'intervention des femmes de la famille. Les plus belles poupées de méharistes sont peut-être celles qui sont faites aux dépens d'une mâchoire de chèvre qui est sellée et montée par le méhariste juché dans l'échancrure sigmoïde.

Les poupées cavaliers. Dans le nord-ouest du désert, les chevaux concurrencent le dromadaire dans l'industrie du jouet. Le cheval, la selle et le cavalier ont été modelés dans l'argile et constituent trois pièces séparées. Seuls les garçons jouent avec leurs chevaux ; les femmes ne montent jamais à cheval. On retiendra que presque tous les chevaux des figurines du Sahara occidental, qui sont faites en terre cuite ou séchée, sont sellés et montés. Ces jouets maures sont, dans l'ensemble, de facture plus soignée que les productions du Sahara central.

Les poupées de guerriers et de notables. Les poupées représentant les nobles touareg Kel Ghela, Taytoq, Ifoghas sont confectionnées aussi bien par les garçons que par les filles qui participent également aux jeux. Les poupées sont bâties autour d'une armature cruciforme en os ou en bois ou encore en roseau dont les deux tiers ont été découpés pour d'autres types d'armature. Il en existe aussi qui sont en feuilles de palmier tressées. Souvent les poupées en terre cuite de guerriers ou de notables sont habillées ; elles portent une culotte blanche et une ou deux blouses, la première est blanche, la suivante bleu indigo. Quelques poupées de guerrier sont armées de la *takuba*, l'épée traditionnelle des Touaregs.

Autres poupées masculines. L'imagination des enfants donne naissance à bien d'autres personnages plus ou moins traditionnels ; tels les muletiers décrits par J. P. Rossie dans la région d'Ouarzazate, ou les poupées-bergers des enfants regueibat. Un sujet représenté aussi bien au Sahara qu'à travers les pays du Maghreb est le jeune marié (*asli/isli*). Ces poupées sont habillées avec soin et leur manipulation est en relation avec les rites pour obtenir la pluie (cf. Anzar, A237. EB, VI).

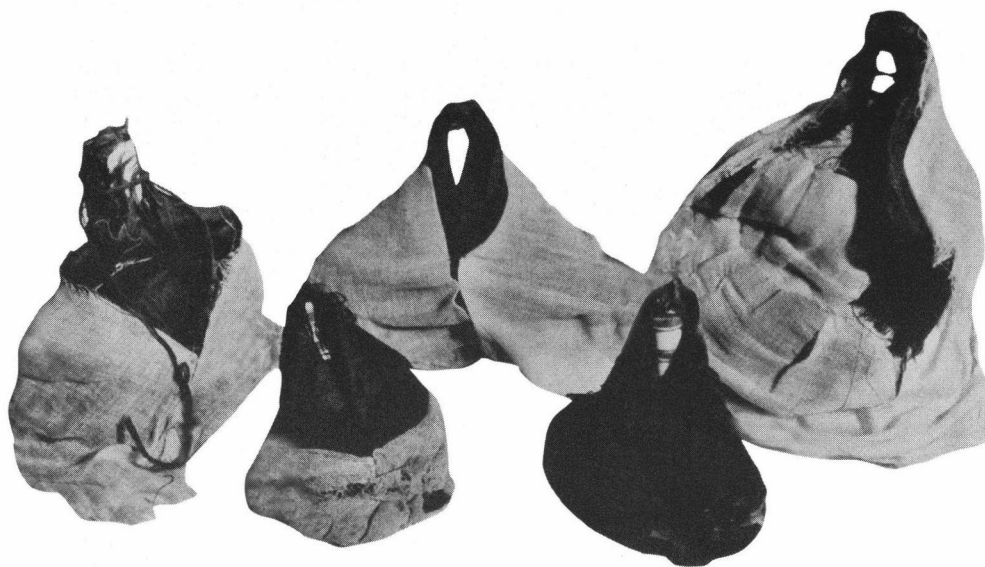
Les poupées féminines

Les poupées de sexe féminin sont beaucoup plus répandues au Sahara que les poupées masculines. Qu'ils soient de fabrication nomades ou œuvres de sédentaires, la plupart de ces jouets représentent des jeunes mariées. Les poupées féminines se retrouvent en une nappe quasi ininterrompue du Sud marocain (Sous et Anti-Atlas) jusqu'au Tibesti. Elles servent à des jeux qui sont copiés sur les activités des adultes; interviennent donc les imitations des scènes de la vie quotidienne, la préparation du repas, les inconvénients de la grossesse, la participation aux événements sociaux: enterrements ou nocces.

Les poupées féminines exigent des matériaux nombreux dans leur confection. Pour leur armature, une pierre plate ou une plaque d'argile cuite est généralement acceptée. Nombreux sont les matériaux d'origine végétale qui entrent dans la fabrication des figurines: brindilles, noyaux de dattes, épi de maïs, cuir, crottes de chèvre et de chameau. Dans plusieurs régions du Sahara (Saoura, Ouargla), on connaît des poupées plus petites qui sont en vannerie.

Alors que les poupées masculines sont toujours représentées debout ou juchées sur leur monture, les poupées féminines sont figurées assises. D'après J.-L. Rossie, cette position n'est connue que chez les nomades.

La poupée touarègue. La poupée féminine est la production des jeunes filles touarègues mais les garçons en fabriquent également. Ces poupées touarègues de l'Ahaggar, de l'Aïr, de l'Adrar des Ifoghas, du Tassili n'Ajjer, ont les mêmes attitudes: toutes en position assise. Toujours sous la tente, la femme touarègue demeure assise. Le vêtement de la poupée touarègue est monté avec soin; il reproduit avec exactitude celui de la femme touarègue: une ou plusieurs pièces



Poupées femmes de l'Ahaggar.
Musée du Bardo, Alger.
Photo M. Bovis.



Poupée touarègue :
homme vêtu d'une tunique blanche et d'une tunique indigo
sur laquelle sont sanglés en croisillon des cordons dits « de noblesse », *elmejduden*.
Cette poupée montée à partir de bâtonnets en croix
ne portait pas de tête coiffée dans la tradition de l'Ahaggar.
Cette silhouette sans tête était semblable
à celle des peintures rupestres des hommes à « tête en bâtonnet »
si fréquentes dans de nombreuses figurations.
Ce sont les Français qui ont demandé aux enfants
de coiffer des poupées pour les rendre plus humaines et conformes
à une conception occidentale.
Photo M. Bovis.



Jouets d'enfants de l'Ahaggar.
Photos M. Bovis.





Jouet d'enfants de l'Ahaggar. Photo M. Bovis.

de tissu blanc ou bleu indigo recouvrent le jupon, Par dessus, une grande blouse blanche complète le vêtement. L'enfant, garçon ou fille, qui confectionne de telles poupées veille à ce que soit révélé l'embonpoint recherché par les femmes de haut rang. Ces femmes assises peuvent aussi être présentes à l'*ahal**.

Poupées de Mauritanie. Chez les Maures de Tikjida, les filles et les femmes font deux sortes de poupées féminines.

Un premier modèle est très proche de la poupée touarègue.

Le second modèle, nettement plus petit, est en argile crue peinte; il n'est pas habillé, mais le choix des couleurs intervient pour distinguer les catégories sociales (jaune pour les femmes nobles ou d'origine maraboutique, ocre ou rouge pour les servantes). À Oualata, les potières modèlent des maisons miniatures; à Nouakchot, l'habitat miniaturisé reste la tente.

Poupées du Sahara nord-occidental. Les fillettes de Tabelbala appellent « *tamames* » les poupées figurant de jeunes mariées. Contrairement aux productions maure et touarègue, ces poupées féminines sont représentées debout, comme celles fabriquées par les Ghrib du Sahara tunisien ou par les filles Têda (Tibesti). Dans la longue vallée de la Saoura, les poupées sont l'œuvre de sédentaires. On signale l'usage des cheveux naturels dans l'élaboration de la coiffure. Il apparaît clairement que les poupées masculines sont fabriquées par les garçons qui jouent ensuite avec elles.

La poupée mozabite. La fabrication des poupées dans les villes du Mزاب a subi rapidement l'impact du commerce avec les populations telliennes. C'est ainsi que des têtes en carton importées de France sont habillées à Ghardaïa où le corps est suggéré par un jeu de bâtonnets ligaturés en forme de croix, une autre sorte de poupée a une armature en os sur laquelle sont peints les traits du visage, les tatouages et les bijoux.

Jouets maghrébins

Les poupées marocaines

Des différents pays du Maghreb, le Maroc est incontestablement le plus riche en jouets traditionnels. La fréquence des poupées mérite d'autant plus d'être signalée que leur répartition est régulière à travers le pays. Et que les poupées traditionnelles continuent à charmer les fillettes des villages de l'Atlas aussi bien que celles des grandes villes de Fès, Rabat, Marrakech, Meknès, Tanger, Tétouan. Ces jouets ne sont donc caractéristiques ni d'une région ni d'une culture ni d'un groupe ethnique. Elles ne s'écartent guère des modèles sahariens ou des poupées d'Algérie ou de Tunisie.

On retrouve dans les produits marocains la même diversité technique et l'usage des mêmes matériaux. Les poupées sont maintenues par une armature qui peut être rigide : os, bois, ou d'autres matières plus souples : carré de tissu bourré de vieux chiffons. Ces poupées sont entretenues avec soin, elles portent des chevelures faites de laine, de chanvre, de barbe de maïs et surtout de cheveux naturels.

Il semble que les poupées femmes du Maroc ont, plus souvent que leurs voisines maghrébines, les traits du visage indiqués sur la partie supérieure de l'armature. Le dessin est exécuté au noir fumée, au goudron ou à l'encre. Ils peuvent aussi être brodés ou tracés au couteau.

Les vêtements sont plus ou moins riches et reproduisent volontiers les modèles citadins. Cette influence du milieu urbain est sensible dans le terme même de *Munika* (dérivé du castillan *muñeca*) et qui désigne la poupée dans tous les milieux marocains.

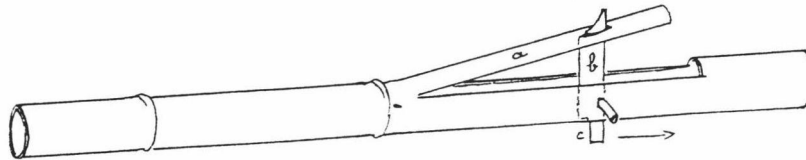
Le nom donné par les berbérophones aux poupées fait allusion aux fonctions des poupées d'Anzar*, chargées de provoquer la pluie. Les poupées jouets sont assimilées à la fiancée (*tislit* en berbère, *arisa* en arabe).

La poupée possède généralement une maison dont la salle de réception est jonchée de coussins. La maison de poupée est d'aspect variable. Certaines sont de véritables maquettes, avec des murs construits, et un jardin aménagé autour de l'habitation. À l'opposé dans une famille pauvre, la « maison » de la poupée sera un trou dans le mur.

Jouets de Kabylie

Comme l'écrit G. Laoust-Chantréaux, les enfants kabyles savent s'amuser à peu de frais. Ils fabriquent eux-mêmes leurs jouets à peu de frais mais avec habileté et imagination. Les fillettes apportent tous leurs soins à la poupée traditionnelle. Deux noms servent à la désigner ; la plus simple se construit autour d'un os de gigot de mouton et en porte le nom : *tiyset*. L'autre poupée est plus élaborée, c'est la mariée (*tislit*) Elle est mieux habillée ; vieux tissus et chiffons sont soigneusement disposés sur l'armature faite de deux rameaux ou branchettes disposés en croix. La *tislit* possède souvent sa maison propre qui reproduit celle de la famille et son mobilier*, métier à tisser*... Le souci de réalisme est encore plus pressant dans la représentation du jardin et de son système d'irrigation. C'est dans ce jardin que la fillette et ses amies consomment la dînette (*timniwelt*) aux aliments fictifs.

Les garçons ont d'autres soucis et exercent leur activité formatrice au dehors de la maison. Le temps où chaque chef de famille possédait un fusil n'est pas complètement oublié et le jeune Kabyle exerce son habileté en produisant à l'aide d'une tige de sureau un « fusil » qui projette l'intérieur de la tige en l'accompagnant d'un bruit sec.



Tameghelt uyanim : fusil en roseau, Kabylie. D'après G. Laoust-Chantréaux.

Le second jouet inspiré d'une arme à feu est appelé *tameghelt uyanim*, c'est-à-dire « fusil de roseau ». Sur un roseau de 60 à 120 cm de longueur, le garçon incise la tige sur une longueur de 15 cm sans détacher complètement la partie découpée. Celle-ci est maintenue dans la position relevée par une gâchette mobile qui, en s'abaissant, la libère en l'accompagnant d'un claquement. Il existe des « fusils » plus complexes qui possèdent deux ou trois systèmes tirant en même temps et provoquant un bruit d'autant plus fort.

Les jeunes Kabyles fabriquent également des moulinets au fil de l'eau et taillent eux-mêmes leurs toupies.

Poupées de l'Aurès

L'Aurès et ses abords, le pays chaouïa, présentent dans le domaine des jouets deux originalités. Pour leur robes, les poupées chaouïa empruntent les tissus des vieux vêtements de la famille et portent plusieurs robes dans lesquelles domine la couleur rouge. Selon les saisons, les couleurs dominantes sont le blanc en hiver, le noir l'été. L'utilisation des cheveux naturels est plus fréquente qu'ailleurs. Colliers de verroterie et chaînettes contribuent à la parure individuelle. L'autre particularité des poupées chaouïa est le port d'un enfant ou d'un bébé sur le dos.

BIBLIOGRAPHIE

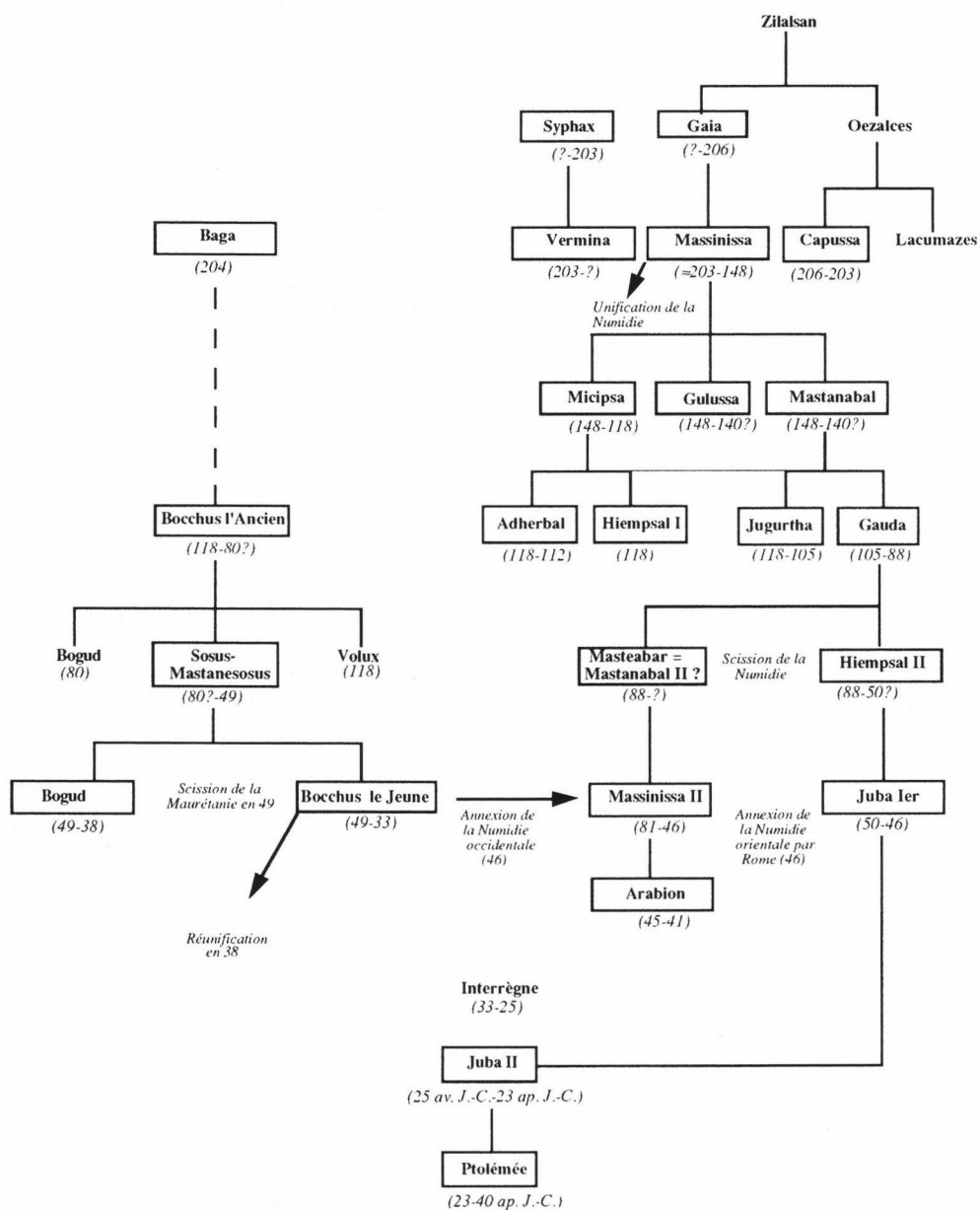
Cette notice est rédigée, pour l'essentiel, d'après :

ROSSIE J.-P.,

– *Toys culture and Society. An anthropological approach with reference to North Africa and the Sahara*, Halmstad (Suède), Center for Research on Toys and Educational Media, 1999.

– *Héritages ludiques sahariens et nord-africains. Poupées et jeux de poupées*, NCFL-Nordic Center for Research on Toys and Educational Media, University of Halmstad, vol. 1, 182 p. ; vol. 2, 15 + 116 figures (disponible sur le site : www.hh.se/dep/ncflweb).

EB

Rois de MaurétanieRois de NumidieMasaesytes
(Numides de l'Ouest)Massyles
(Numides de l'Est)

Les rois de Numidie et de Maurétanie.

J13. JUBA

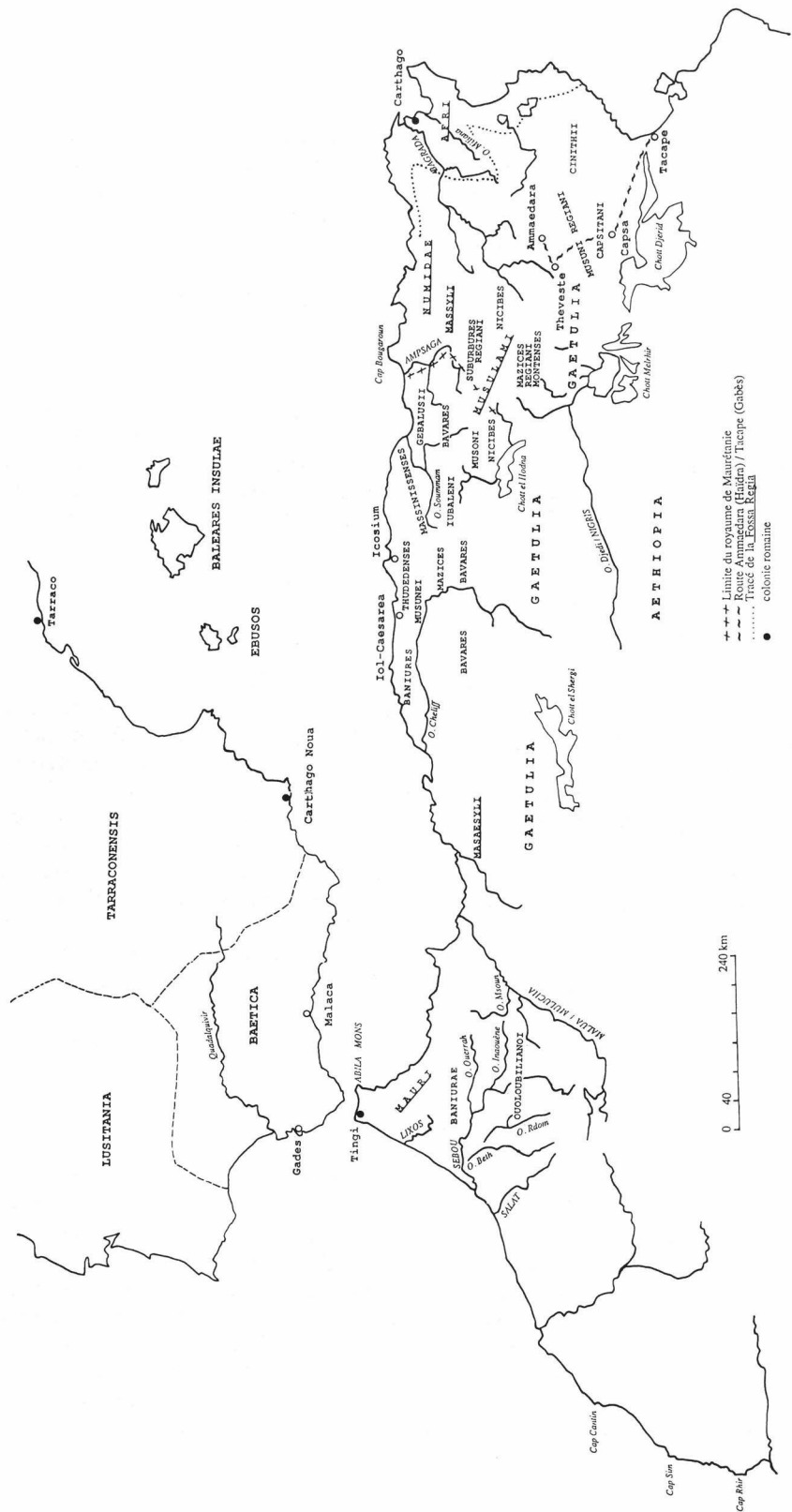
Le nom libyque Juba (*Iuba* en latin, Ioba, Iobas ou Ioubas en grec, Iobai en punique), porté par deux rois numides connus de nous, est un nom théophore, comme d'autres noms royaux en Afrique (*Sophas/Syphax*, *Iemsa*, *Masgaua*) : une inscription tardive atteste l'existence d'un dieu *Iuba* associé au génie de *Vanisnesi*, à des *dii Indirozoglezim* et à Jupiter (en Maurétanie Sitifiennne, *ILS*, 4490) ; des tribus ou des lieux devaient sans doute aussi leur nom à cette divinité, tel le *fundus Iubaltianensis* en Byzacène (*CIL*, VIII, 11247) ; de simples particuliers le portaient également (*CIL*, VIII, 5074, à *Thubursicu Numidarum* ; 9924 à Tlemcen ; 15763).

Le suffixe latin en *-tianus* indique l'ancienne appartenance d'un individu à la maison d'un Juba : deux affranchis de Juba II, dont les tombes ont été découvertes à Rome, sont connus sous ce *cognomen* (*Chius Aug (usti) Iubatianus* : *CIL*, VI, 9046 ; *Iulia Prima Iuba (tiana)* : *CIL*, VI, 35602) et plus tard, on trouve un évêque *Iubatianus* à *Novarica* (Sillègue/Beni Fouda : P. Mesnage, « Le christianisme en Afrique », *Rev. Afr.*, LVII, 1913, p. 471 et 486). Les deux formations concurrentes (*Iubatianus* et *Iubaltianensis*) pourraient indiquer que la transcription latine du nom indigène était mal fixée, *Iuba* ou *Iubal* (?).

Juba I^{er}

Juba I^{er} avait pour ancêtre lointain le prestigieux Massinissa dont un petit-fils, Gauda, devint roi de Numidie après la défaite et la mort de son demi-frère Jugurtha, battu par les armées romaines en 105 avant notre ère : le royaume de Jugurtha lui revenait, cependant amputé de ses territoires occidentaux donnés au roi maure Bocchus l'Ancien, en récompense de l'aide active qu'il avait apportée aux Romains auxquels il avait livré Jugurtha (Sall., *Jug.*, 113). À la mort de Gauda, ses deux fils, Hiempsal, l'aîné sans doute, et Masteabar se partagèrent le royaume paternel, selon une coutume africaine également en vigueur pour d'autres successions, celle de Massinissa puis celle de son fils Micipsa, ou bien, en Maurétanie, celle de Sosus. Le royaume de Hiempsal II, qui devint à sa mort celui de son fils, Juba I^{er}, recouvrait le cœur du pays massyle, entre la *Fossa Regia* (ancienne limite du territoire carthaginois, devenue la limite de la province romaine d'Afrique) et *Cirta* (Constantine) ; l'un et l'autre furent suzerains du domaine moins important, créé à l'ouest, qui avait échu à Masteabar, auquel devait succéder son fils Massinissa II : cette Numidie occidentale prenait fin au *flumen Saua* (oued Soummam) qui traçait la limite nord de la Numidie avec le royaume maure occidental, celui de Bocchus II ; elle devait embrasser la Petite Kabylie et la région de Sétif.

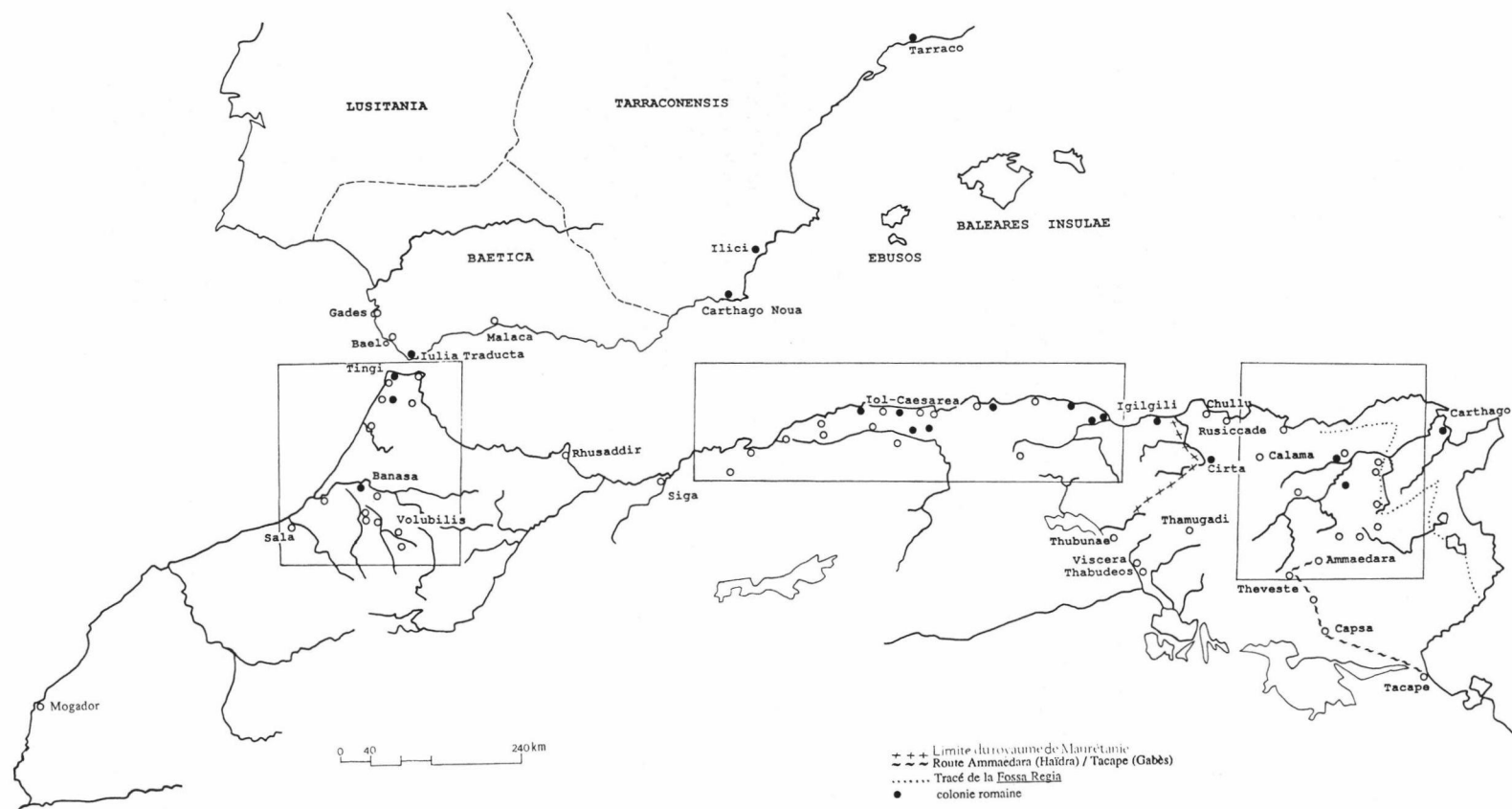
Juba I^{er} dut naître vers 85 car il n'est encore qu'un *adulescens* lorsque Cicéron le voit à Rome en 63, envoyé en mission diplomatique par son père Hiempsal réclamer un jeune Numide, Masintha, réfugié à Rome ; une altercation surgit entre lui et César, patron de Masintha, qui s'opposait à l'extradition de son protégé et saisit Juba par la barbe (Cic., *Leg. agr.*, II, 58 ; Suét., *Caes.*, 71). Il devint roi peu après, puisqu'il est sur le trône quand le tribun du peuple Curion propose l'annexion de son royaume en 50 (César, *Bellum Ciuile*, II, 25, 4) : ce fait, qui s'ajoutait à l'incident de 63, dut contribuer en partie à son choix politique quand éclata la guerre civile en 49. On sait que Juba I^{er}, qui possédait un harem à *Zama/Jâma* (?) (*Bellum Africanum*, 91, 2-4), avait plusieurs enfants : l'un d'eux est le futur Juba II, dont la mère est inconnue de nous (la généalogie numide, de Massinissa à Juba II, est connue par les textes littéraires et par une inscription espagnole : *ILS*, 840).



Les peuples du royaume de Maurétanie et de la province d'Afrique Proconsulaire.

Si les limites occidentale et orientale, au nord du royaume, sont déterminées avec certitude, il n'en va pas de même avec les limites méridionales : la raison ne tient pas seulement à l'absence d'un accident notable du relief, faisant office de borne naturelle, comme l'oued Soummam près de la côte. C'est surtout fonction de la nature du pouvoir royal en Afrique : il n'est pas lié à la propriété d'un sol, mais à une sujétion personnelle des tribus fondée sur des alliances régulièrement renouvelées entre le clan le plus puissant, celui du roi, et d'autres clans ou tribus du voisinage qui gardent leur autonomie. La reconnaissance de la souveraineté d'un chef en tant que « roi » supposait une aide militaire en cas de besoin. Ces traditions expliquent pourquoi le roi Juba I^{er} connut des difficultés avec certaines tribus gétules alors que d'autres acceptaient son autorité. Les territoires de parcours de ce peuple puissant à l'identité mal connue longeaient la frange méridionale de tous les royaumes africains, depuis l'océan jusqu'aux Syrtes. Le royaume de Juba I^{er} englobait, pour sa part, deux territoires gétules bien distincts : au sud-ouest, la région s'étendant de Sétif à Biskra, et à l'est, des terres situées sur le littoral de la Petite Syrte, non loin de *Leptis Magna* ; il faut y ajouter un foyer de peuplement gétule créé par Marius au nord-est du royaume, près de la *Fossa Regia*. Les Gétules occidentaux étaient installés aux marches du fief de Masteabar et de Massinissa II ; le fils de Juba I^{er}, Juba II, en hérita (*cf. infra*). On peut imaginer que l'autorité de Juba I^{er} y était lointaine, autant que sur sa Gétulie orientale : celle-ci fut rattachée à l'une des deux provinces africaines après la victoire de César à *Thapsus*, puis à la Cyrénaïque avant de revenir à l'*Africa* unifiée peu avant la mort d'Auguste, vers 6 après J.-C. : on sait que des unités entières de Gétules recrutées dans ce secteur par Juba I^{er} firent défection peu avant la bataille de *Thapsus* (*cf. infra*). Les difficultés rencontrées par Juba I^{er} avec ces tribus ne tenaient pas à la différence des genres de vie, car tous les Gétules n'étaient pas nomades, mais plutôt à la résistance que ces peuples opposaient face aux prétentions des rois : ainsi, les Gétules installés au nord-est du royaume, dans la plaine du *Bagrada*, s'étaient sédentarisés depuis le début du I^{er} siècle. Ils avaient été installés là par Marius qui avait recruté des unités gétules pour lutter contre Jugurtha : à l'issue de la guerre, ils reçurent des terres, aux côtés de certains vétérans romains en vertu de la loi de L. Appuleius Saturninus, votée en 73 avant notre ère (*BA*, 32, 3 ; 35, 4 ; 56, 4 ; *Lib. De uir. Ill.*, 73). Or, ces assignations n'eurent pas lieu dans la province romaine, mais dans la région de *Thugga* (Dougga), au-delà de la *Fossa Regia*, au cœur du royaume numide de Hiempsal. Lorsque éclata à nouveau la guerre civile, cette fois entre pompéiens et césariens, les descendants de ces Gétules se rallièrent à la cause de César, par fidélité à la mémoire de Marius sans doute, mais aussi probablement dans le projet d'échapper au contrôle de Juba I^{er} qui, lui, s'était lié au camp pompéien.

Étant donné la nature de son pouvoir, Juba I^{er}, comme les autres rois africains, devait nécessairement sillonner son royaume pour y affirmer sa présence et son autorité, tant sur les tribus que sur les villes. Il est alors malaisé de définir la fonction réelle de *Cirta* (Constantine) et de *Zama Regia* (Jâma ?) en qui la tradition latine voit les « capitales » du royaume : la notion d'un État centralisé autour d'une cité et d'un pouvoir fort, sur le modèle hellénistique et romain, est inapplicable de manière stricte à la réalité numide, en dépit de l'hellénisation et de la romanisation du pouvoir sensibles depuis Massinissa. *Cirta* était la « capitale » des Massyles (ou Numides orientaux) depuis une époque antérieure à Massinissa ; déjà ville importante à l'époque de Jugurtha (*Sall., Jug.*, 56, 1), *Zama* devient celle des rois numides, peut-être à partir de la partition de la Numidie après la mort de Gauda en 88. Juba I^{er} y avait son palais, et l'avait puissamment fortifiée d'une double muraille (*BA*, 91, 3 ; Vitruve, VIII, 3, 24).



Maurétanie et Afrique Proconsulaire : sites urbains (carte générale).

Mais on voit que les villes, comme les peuples, étaient en mesure de contester l'autorité royale puisque *Zama* refusa d'accueillir son roi dans sa fuite après la victoire césarienne de *Thapsus* (*B. Afr.*, 91). Sa localisation est encore douteuse, mais il faut sans doute la situer à Jâma, à 30 km au nord de *Mactaris* (Mactar). Le qualificatif royal de *Zama*, « *regia* », ne désigne pas son statut de capitale car il est absent du nom des autres cités majeures d'Afrique (*Cirta*, *Iol*, *Siga*) ; en revanche on le rencontre dans une série de toponymes (*Aquae Regiae* [Aïn Beïda ?], *Hippo Regius* [Annaba], *Regiae* [Arbal], *Thimida Regia*) et dans le nom de certaines tribus (les *Musuni Regiani* près de *Thelepte* [Feriana], les *Suburbures Regiani*, près de *Cirta* ; les *Mazices Regiani Montenses* près de Lambèse ; les *Marazanenses Regii*, mentionnés dans les *Actes de la Conférence des évêques de 411*, ne sont pas situés avec précision). Tous ces peuples et toutes ces villes sont localisés surtout en Numidie ou, pour certains, dans des territoires, qui, au temps de Juba I^{er}, appartenaient à la Maurétanie de Bocchus le Jeune, mais avaient fait partie du royaume de Massinissa. On pense que les villes se trouvaient sur des terres qui appartenaient en bien propre à la famille royale, d'où le qualificatif de *Regius/a* ; peut-être aussi avaient-elles été le siège d'ateliers monétaires, ce qui permettrait d'expliquer l'abondance des émissions massyles. Ces biens royaux avaient été implantés dans les territoires que Massinissa avait gagnés sur Syphax et surtout sur Carthage (la seule exception est *Bulla Regia*, qui doit son épithète royale à la résidence qu'y établit l'usurpateur Hiarbas, ? -80 avant J.-C.). Quant aux peuples *Regiani*, G. Camps propose de les considérer comme des sortes de tribus makhzens, au service du roi en échange d'avantages divers, peut-être leur installation sur des terres royales.

Le règne de Juba I^{er} se situe dans le cours d'une évolution qui voit la puissance romaine se renforcer peu à peu en Afrique du Nord et, de ce fait, infléchir la nature du pouvoir royal et ses représentations : le roi est le dernier souverain numide indépendant et capable, dans une mesure relative, de jouer d'une certaine liberté d'action. Cette liberté se déploie dans un cadre de relations très marqué par les codes romains, la *fides*, qui fonde le système aristocratique de la clientèle, et l'*amicitia* qui en est l'expression politique (alliance ou, plus exactement, soumission du roi à Rome). Depuis Masinissa, les puissants protecteurs des rois numides à Rome sortent tous de la famille des Scipions : ainsi, Juba I^{er} a pour patron P. Cornelius Metellus Pius Scipio. Cette protection l'entraînait naturellement dans le camp des Optimates qui se liguent autour de Pompée contre César ; elle lui valut aussi d'être nommé, en 49, « ami et allié » de Rome par le sénat pompéien et « ennemi public » par le sénat césarien (DC., 41, 42, 7). L'alliance accordée par les pompéiens s'accompagnait de cadeaux que Dion Cassius laisse indéfinis, sans doute des objets significatifs d'une haute position sociale et politique (insignes consulaires telles la chaise curule ou la toge prétexte, déjà offerts à des princes africains ?) ; cette reconnaissance de son rang explique que Juba I^{er} essaya d'occuper la place centrale entre Scipion et Caton, lors d'une entrevue, mais Caton manœuvra de manière à le laisser à gauche de Scipion (Plut., *Caton*, 57). Les titres concédés aux rois étaient toujours pesés avec attention : celui d'« ami et allié », celui de « roi » reconnaissent leur prééminence locale aux yeux des Romains, ce qui confortait bien sûr la position de Juba dans son royaume ; ils la fragilisaient aussi car elle était étroitement liée à la protection romaine et, en l'occurrence, au destin d'une faction pendant les guerres civiles. Le titre latin de « *rex* » apparaît sur plusieurs deniers de Juba I^{er} (CNNM, 84-86, 87) ; il ne traduit qu'imparfaitement les titres africains, en libyque « mastan » (« le protecteur » : MSTN sur les monnaies de Sosus, CNNM, 99-102), *gellid* ou *agellid** (GLD ou GLDT sur la bilingue de Dougga, J.-B. Chabot, *Recueil des inscriptions libyques*, Paris, 1940-1941, p. 213) ou en punique « mamleket »,

« royauté » ou plutôt « personne royale », « maître du royaume » (HMMLKT sur les monnaies de Juba I^{er}, *CNNM*, 84-93).

Les monnaies du roi Juba I^{er} s'inscrivent dans une tradition déjà longue qui, depuis Massinissa, fait évoluer le pouvoir royal en Afrique sur le modèle politique dominant en Méditerranée, celui des États hellénistiques et celui de Rome. Juba I^{er} fait battre monnaie pour affirmer l'identité et l'autorité de son pouvoir, aussi bien vis-à-vis des forces de contestation internes à son royaume que vis-à-vis de ses puissants alliés romains. On compte deux séries monétaires distinctes. L'une, en bronze, est assez fruste et d'un système pondéral indéfini; la titulature figure au revers et en punique; l'autre série est faite de belles pièces d'argent qui suivent le système pondéral romain et qui, pour la première fois en Afrique, présentent la titulature au droit comme sur les monnaies romaines. Ces monnaies d'argent, à la frappe soignée, suivent le module et le poids des deniers, quinaires et sesterces romains: elles pouvaient donc circuler en Afrique mêlées aux pièces romaines; il est vraisemblable qu'elles sont le fait d'artistes romains qui ont travaillé pour le roi, sans doute à partir de 49, dans les ateliers de Scipion. Des deniers de Juba I^{er} ont été trouvés en Gaule, sans doute apportés par les vétérans de César (B. Fischer, *Les monnaies antiques d'Afrique du Nord trouvées en Gaule, XXXVI^e suppl. à Gallia*, Paris, 1978).

L'ensemble des types est soit d'inspiration romaine, soit d'inspiration africaine: au droit l'effigie du roi, de l'*Africa*, d'une Victoire ailée ou de Baal Hammon, ou bien un temple; les revers présentent soit un monument, soit un animal africain (cheval, lion, éléphant). La représentation de monuments sur les monnaies est une caractéristique romaine: ces types naissent à Rome dans le courant du I^{er} siècle avant notre ère. Les monnaies de Juba s'inspiraient donc de ces nouvelles émissions puisqu'elles présentent deux types d'édifices: un temple octostyle d'ordre ionique dont le fronton ressemble plutôt à un lanterneau (*CNNM*, 84-86, 90-91); un autre édifice (*CNNM*, 91), comportant deux étages, a une façade penta-style composée de trois atlantes séparés par deux colonnes aux bases moulurées (porte de sanctuaire ou de palais?). Il s'agit peut-être de monuments de *Zama*, embellie et fortifiée par Juba (Vitruve, VIII, 3), ou de *Cirta*, embellie par les architectes de Micipsa. Ces monnaies sont proches des monuments représentés sur les monnaies romaines à cette époque, en particulier la basilique *Aemilia*, restaurée en 78 par M. Aemilius Lepidus, père du triumvir (une série monétaire la représentant est frappée par Lépide en 66-65: E. A. Sydenham, *The Coinage of the Roman Republic*, Londres [éd. révisée], 1952, 833-834), et la *Villa publica*, restaurée en 98, toutes les deux à deux étages, comme l'édifice des bronzes de Juba. La *Villa publica*, où Juba a peut-être logé en tant qu'hôte étranger, est figurée sur les monnaies de P. Fonteius Capito en 61 (E. A. Sydenham, *ibid.*, 901).

Les monnaies à l'*Africa* coiffée d'une dépouille d'éléphant (un bronze, *CNNM*, 93 et un denier, *CNNM*, 89) s'interprètent en fonction de plusieurs références. D'une part, elles sont nettement d'inspiration hellénistique puisque ce type apparut pour la première fois sur des émissions siciliennes d'Agathocle de Syracuse (G. F. Hill, *Coins of Ancient Sicily*, Westminster, 1903, p. 155-156, pl. XI, 12); mais elles sont également destinées à manifester le droit du roi sur la Numidie car le bronze se rattache, par le détail de la trompe relevée, aux premières émissions africaines de ce type, celle de l'usurpateur de son père, le roi Hiarbas (*CNNM*, 94-95, 97-98); le denier opte pour la trompe abaissée entre les défenses, un motif que l'on trouve au même moment sur les deniers africains de Metellus Scipion et d'Eppeius (émis en 47-46: E. A. Sydenham, *op. cit.*, 1051) dont le roi Juba I^{er} est l'allié africain contre les armées césariennes. Au revers du bronze, un lion, blason du pouvoir royal, manifestation de la puissance du grand dieu africain lié au pouvoir, Baal Hammon.



Deniers de Juba I.

Au droit des deniers figure l'effigie du roi, fidèle à la mode africaine que rapporte Strabon (XVII, 7, 2; Silius Italicus, *Punica*, III, 284-2) et comparable aux descriptions que nous avons de Juba I^{er} (*adulescens bene capillatus*: Cic., *De Leg. agr.*, II, 22): on y voit cinq étages de boucles, les deux premiers rangs séparés par un diadème aux attaches flottantes, insigne de la monarchie hellénistique depuis Alexandre; il porte aussi la moustache et une barbe bouclée, un manteau agrafé sur l'épaule gauche, formant quatre plis sur la poitrine, un sceptre sur l'épaule droite; en avant *REX IVBA*. Ces éléments ont amené à lui attribuer deux portraits, l'un trouvé à Cherchel et aujourd'hui au Louvre, l'autre à Naples. A. Bertrand propose aussi de l'identifier à un cavalier diadémé, figuré sur une stèle datée de cette époque.

Au total, ce numéraire ne présente pas une simple imitation des modèles romains, mais l'adoption de techniques et de types qui mettent en scène le pouvoir de Juba I^{er} et posent ses exigences face au pouvoir romain: on sait que Juba I^{er} tentait de se faire admettre comme l'égal des chefs pompéiens (*cf. infra*).

Il n'en reste pas moins qu'il intègre sa monnaie au système romain, ce qui traduit l'évolution rapide du monde africain vers la romanisation.

L'alliance avec Juba I^{er} était une pièce maîtresse dans le jeu pompéien et le roi en était bien conscient. Son premier atout tenait à la situation géographique de son royaume, aux portes de la province romaine, un avantage que doublait la richesse de ses sols. Autre atout, la cavalerie numide, dont la rapidité fut admirée et recherchée à toutes les époques. Juba sut renouveler cette tradition militaire en constituant, d'ailleurs à la suite de Jugurtha, des unités équipées à la romaine, dotées en particulier du mors et de la selle (BA, 48, 1) ; lui-même s'entourait d'une garde gauloise et espagnole, comptant 2 000 hommes (BA, 48, 2 ; BC, II, 40, 1). Les forces de Juba I^{er} sont considérables (BA, 1, 4 ; 48, 1 et 5) : 4 légions formées sur le modèle romain, une cavalerie régulière avec chevaux munis de mors, un très grand nombre d'indigènes, cavaliers et fantassins, et des éléphants, 120 selon les césariens, mais c'est sans doute une erreur (à Thapsus, il y en a 64). Des cavaliers numides sont aussi mis à disposition des armées pompéiennes.

Le rôle que joua Juba I^{er} au cours de la guerre d'Afrique, de 49 à 46, est essentiellement connu par les écrits césariens, le *Bellum Ciuile* et le *Bellum Africanum*, auxquels s'ajoutent diverses informations venant de Cicéron puis d'historiens de l'Empire, Appien ou Dion Cassius qui doit dépendre des livres perdus de Tite-Live ou d'Asinius Pollion. Dès le début 49, le sénat doit s'occuper de la situation en Afrique : à la séance du 1^{er} janvier, on propose de le nommer *socius et amicus*, pour lui montrer que l'on comptait sur son aide (BC, I, 6, 3-4), mais le titre ne lui fut officiellement décerné que quelques mois plus tard. Les pompéiens lèvent ensuite deux légions en Afrique, outre celle qui s'y trouvait déjà, et une alliance est conclue avec Juba par l'intermédiaire de P. Attius Varus, un ancien gouverneur de l'*Africa* (Appien, *Ciu.*, II, 44) ; les troupes pompéiennes ont pour base Utique. En juin 49, le césarien Curion, qui a débarqué dans la péninsule du cap Bon, s'installe aux *castra cornelia*, l'ancien camp de Scipion l'Africain lors de la Deuxième Guerre punique, d'où il voit le camp de Varus : ce dernier peut compter, outre les forces romaines, sur 600 cavaliers et 400 fantassins envoyés par Juba I^{er}. Lors des premières escarmouches, les Africains cèdent au premier choc et s'enfuient ou périssent (BC, 25, 2-3 et 5) : il est possible que les unités africaines aient en réalité, comme bien souvent ensuite, appliqué leur tactique traditionnelle de la guérilla. Puis la bataille entre les deux armées romaines aboutit à un désastre pompéien. Le lendemain, des courriers de Juba arrivent à Utique où Varus s'est réfugié, annonçant de grands renforts et invitant Utique à résister. Curion, croyant que le lieutenant de Juba, Saburra, est seul, se décide à le rejoindre, à 24 km de là, et à le combattre. Mais, lorsqu'il prend par surprise Saburra dans la nuit, Juba arrive avec son armée et 60 éléphants ; le combat a lieu dans la plaine qui s'étend entre la Medjerda et les collines de Chaouat. Les Romains épuisés ne peuvent résister aux charges de la cavalerie numide, Curion meurt, de l'infanterie, il ne reste pas un seul homme (BC, II, 39-42). Le reste de l'armée s'enfuit ou est massacré par Juba avant d'atteindre Varus auquel les soldats voulaient se rendre. Juba fait son entrée dans Utique, suivi de nombreux sénateurs, et s'y comporte en maître, puis il retourne dans son royaume avec son armée (BC, II, 44, 2-3). Le sénat qui siégeait en Macédoine lui accorde le titre de « roi, ami et allié », le sénat césarien le déclare « ennemi public » et reconnaît rois Bocchus et Bogud, hostiles au roi numide (DC, 41, 42, 7) : leur concours, accru des bandes de Sittius, serait nécessaire aux troupes romaines qui devaient venir d'Espagne, mais aussi pour prendre Juba à revers.

Juba I^{er} a très mauvaise presse : il est taxé d'*homo superbissimus ineptissimusque* par l'auteur du BA, 57, 6 (voir aussi Appien, *Ciu.*, II, 83 et Cic., *Ep. ad fam.*, IX,

6, 3) ; sa cruauté est connue et son orgueil, exalté par sa victoire sur Curion, exaspère les Romains : il refuse d'accepter des ordres ou mêmes des conseils de ses alliés ; pour montrer son indépendance, il campe et combat à part pendant toute la guerre. Seul, Caton, arrivé à Utique avec Metellus Scipion au printemps 47, et reconnu chef des pompéiens, ose lui tenir tête : lors de leur première entrevue, il porte son siège auprès de celui de Scipion qu'il mit au milieu, le roi ayant ainsi la dernière place (Plut., *Caton*, 57) ; lorsque Juba veut massacrer la population d'Utique, Scipion n'ose pas s'y opposer, mais Caton fait prévaloir son avis (Plut., *Caton*, 58 ; DC, 42, 57).

Lorsque César passe en Afrique en octobre 47 et installe son camp à *Ruspina* (près d'Henchr Ténir), non loin de *Leptis Magna*, Juba I^{er} veut rejoindre Scipion, mais Bocchus et Sittius interviennent : traversant en hâte les États de Massinissa, ils se jettent sur la Numidie, *Cirta* est prise en quelques jours, Sittius pille villes et campagnes et massacre les défenseurs de deux villes gétules qui ne s'étaient pas rendus (*BA*, 25, 1-3 ; DC, 48, 3, 2-4 ; Appien, *Civ.*, II, 96). Juba en est informé alors qu'il est proche de Scipion et rebrousse chemin, laissant 30 éléphants à Scipion. Mais tous les jours, des Numides et des Gétules s'enfuient de son camp pour retourner chez eux ou rejoindre César car ils savaient qu'il était apparenté à Marius dont leurs ancêtres avaient reçu des terres après Jugurtha (*BA*, 32, 3-4 ; 35 ; 56, 4 ; DC, 43, 4, 2). Un premier succès de César à *Uzitta* (Henchr Makreeba), près du camp des pompéiens, en janvier 46, a pour conséquence le retour de Juba, bien que Sittius lui eût pris une forteresse où il gardait du blé et du matériel de guerre : Scipion lui aurait promis tout ce que les Romains possédaient en Afrique (DC, 43, 4, 6). Le roi laisse alors Saburra combattre Sittius et arrive avec trois légions, 800 cavaliers équipés à la romaine, de très nombreux cavaliers et fantassins armés à la légère et 30 éléphants (*BA*, 48, 1 ; DC, 43, 6, 1). Il établit son camp à quelque distance de celui de Scipion, revendique le droit de porter le manteau pourpre et donne des ordres même à des sénateurs (*BA*, 57, 2 et 5-6). Malgré sa présence, près de mille cavaliers gétules incorporés dans les légions de Scipion passent à César avec leurs valets. En outre, une révolte éclate en Numidie, chez les Gétules de la région de Dougga, et le roi est obligé de détacher 6 cohortes pour la combattre (*BA*, 55 ; 56, 4). Jusqu'à la bataille finale de *Thapsus*, en mars 46, la guerre se signale par l'absence de combat décisif car les chefs pompéiens préférèrent mener une guerre d'usure où la tactique numide a la part belle : quand les cavaliers césariens se heurtent aux Numides, ils perdent un grand nombre de chevaux, blessés ou tués par javelots, et les légionnaires s'épuisent à les poursuivre. César se dirige alors en mars vers la ville d'*Aggar* (Ksur es-Saf) qui était de son parti, où il pourrait mieux se ravitailler qu'à *Uzitta*. Scipion le suit et s'arrête comme César, répartissant les siens en trois camps : le sien, celui de Juba, celui de Labienus (*BA*, 67, 3), sur des hauteurs dominant *Aggar*, au nord-ouest. Le 18 mars, César s'empare de *Zeta* et capture 22 chameaux qui appartenaient au roi Juba (c'est la première mention de ces animaux en Afrique du Nord) ; il y laisse une garnison (*BA*, 68, 2-4). Une autre ville proche, *Vaga* (inconnue), vient lui demander une garnison, mais avant qu'il n'ait eu le temps de la lui faire parvenir, Juba s'en empare, la détruit et massacre les habitants (*BA*, 74). Peu après, les habitants de *Thabena* (sans doute *Thaenae* [Thyna] à 80 km d'*Aggar*), située près du littoral, à l'extrémité du royaume numide, qui s'étaient révoltés contre Juba et avaient massacré la garnison royale, prient César de les protéger : cette fois-ci, César envoie tout de suite des renforts (*BA*, 77, 1-2).

Le 4 avril, César sort de son camp d'*Aggar*, dans la nuit, et se rapproche de *Thapsus*, à 24 km de là, occupée par les républicains ; il commence à y construire un camp et divers retranchements. Tandis qu'Afranius et Juba restent dans leurs

camps respectifs, Scipion part pour commencer aussi des travaux destinés à bloquer César en fermant l'isthme oriental de *Thapsus*. César lance l'attaque le 6 avril et remporte la victoire très rapidement, par surprise, contre une armée occupée à des travaux de terrassement ; les éléphants de l'armée de Scipion, criblés de flèches, se retournent et écrasent les fantassins placés derrière eux. Par la suite, le camp du roi et celui d'Afranius sont aussi pris sans qu'on connaisse les détails : César était revenu en arrière après sa victoire et Afranius et Juba avaient fui (*BA*, 80-86 ; *Plut.*, *César*, 53 ; *DC*, 43, 7, 1-8, 3). Dans le même temps, Sittius détruit l'armée de Saburra qui est tué (*BA*, 93, 3 et 95, 1 ; Appien, *Ciu.*, IV, 54 ; *DC*, 43, 8, 4). Tandis que Caton se suicide à Utique, le 12 avril, Juba et Petreius se cachent quelque temps dans les montagnes et parviennent à *Zama* où le roi avait laissé ses femmes, ses enfants et de grosses sommes d'argent, mais les habitants lui en interdisent l'entrée (*BA*, 91). Avant son départ, il avait fait dresser, sur la place publique, un immense bûcher, annonçant que, s'il était vaincu, il y ferait brûler toutes ses richesses, la population de la ville et lui-même avec les siens, se souvenant sans doute de la mort de souverains orientaux. Il se rend alors dans l'une de ses fermes avec Petreius et quelques cavaliers, et ils décident de mourir dans un duel en s'entre-tuant (fin mai-début juin). Les récits de leur mort diffèrent (*BA*, 94 ; *DC*, 43, 8, 4 ; Appien, *Ciu.*, II, 100 ; *TL*, *Epit.*, 114 ; Florus, IV, 2, 69 ; Orose, VI, 9 ; Eutrope, VI, 18) : selon la version la plus vraisemblable, l'un des deux tua l'autre ; le survivant chercha à se percer de son épée et, n'y parvenant pas, se fit donner la mort par un esclave.

César remercia *Zama*, fit vendre aux enchères les biens du roi, réduisit le royaume en province et y laissa Salluste en guise de proconsul, tandis qu'à Sittius revenait la région de *Cirta* jusqu'à sa mort en 44 ; elle fut alors rattachée à l'*Africa noua* (Appien, *Ciu.*, IV, 54 ; Méla, I, 30 ; Pline, *HN*, V, 22, 6) ; l'autre partie du fief de Massinissa II, à l'ouest, échut au roi maurétanien Bocchus II, en récompense de ses services (Appien, *ibid.*). Lors de son triomphe africain en août 46, César fit défiler des tableaux montrant la mort de Scipion, de Petreius, de Caton, mais Juba n'eut pas cet honneur ; officiellement pourtant, c'est la défaite du roi barbare qui devait à César ce triomphe. En tête du cortège figurait son fils, Juba, qui allait devenir le dernier roi de Maurétanie en 25 avant notre ère (Suét., *Caes.*, 37 ; *TL*, *Epit.*, 115 ; Florus, II, 13, 88-89 ; *Plut.*, *César*, 55 ; Appien, *Ciu.*, II, 101 ; Dio Cass., 43, 19, 1).

Juba II

Après la mort de Juba I^{er}, son jeune fils, âgé de 5 ou 6 ans, fut amené à Rome où il figura au cortège triomphal de César, en 46 avant notre ère (*cf. supra*). On ignore à qui fut confiée son éducation, qui fut particulièrement soignée puisqu'il devint par la suite l'un des grands érudits de son temps. On sait que d'autres enfants princiers furent élevés dans la famille d'Octave Auguste après son triomphe de 29 : les enfants de Marc Antoine et de Cléopâtre, du moins leur fille, Cléopâtre Séléné, la future épouse de Juba, et peut-être son frère jumeau Alexandre Hélios, vécurent avec Octavie qui accueillit aussi des princes juifs puis thraces ; à cette époque, Juba devait figurer parmi eux. Cette politique devait permettre à l'empereur de former les futurs dynastes des royaumes dépendant de Rome et de s'assurer leur loyauté : les années communes passées à Rome créaient les conditions d'une koinè culturelle et d'une solidarité des princes autour de la famille impériale.

Des mariages sanctionnèrent ce projet, ainsi celui de Juba et de Cléopâtre Séléné qui eut lieu sans doute en 19 avant notre ère : les deux époux étaient nés dans les années 50 et la première monnaie datée de leur règne (*R (egni) A (nno)*)

VI: *CNNM*, 357) pourrait célébrer leur mariage. Un poète de la cour d'Octavie, Crinagoras de Mitylène, chante l'union de souverains de l'Égypte et de la Libye, peut-être celle de Juba II et de Séléné (*Anth. Pal.*, IX, 235). À suivre Dion Cassius (51, 15, 6), le mariage fut peut-être conçu dès l'année 30, peu après la disparition de Marc Antoine et de Cléopâtre et bien avant la création du royaume de Maurétanie et sa dévolution à Juba en 25 avant notre ère. Le couple eut un fils, Ptolémée, né peu avant notre ère : des monnaies de Juba II, émises en 5, 6 et 7, le montrent encore enfant, tandis qu'en 11, il apparaît avec une barbe légère (*CNNM*, 375, 383). Juba II l'associe au pouvoir en 19 après J.-C. : les monnaies de Ptolémée au type des insignes triomphaux qui lui furent accordés en 24, la première année de son règne, indiquent *R.A. V* ; les dernières, émises en 39 (année de son emprisonnement, son exécution sur ordre de Caligula ayant eu lieu fin 39 ou début 40) sont datées *R.A. XX*. (*CNNM*, 440, 496). Tacite (*Hist.*, V, 9) fait allusion à une fille de Juba II et de Séléné, nommée Drusilla, que l'affranchi de Claude, Antonius Felix, aurait épousée ; mais sur les mariages de Felix, les sources restent très confuses ; une inscription d'Athènes célèbre cependant une fille du roi Juba (*IG*, II/III², 3439). La date de la mort de Séléné reste incertaine car les auteurs n'y font pas d'allusion claire. Un poème de Crinagoras de Mitylène mentionne la mort d'une Séléné, le jour d'une éclipse de lune, le 1^{er} mars 5 après J.-C. (*Anth. Pal.*, VII, 633). Les monnaies royales sont un autre témoignage, sur lesquelles l'effigie de Séléné ne paraît plus dès l'an XXX du règne (5 après J.-C.). Il faut enfin compter avec un dernier fait, mais très confus aussi, le remariage de Juba II avec la princesse cappadocienne Glaphyra. On apprend par Josèphe (*AJ*, 17, 13, 4 et *BJ*, 2, 8, 4) que cette princesse, apparentée à la maison de Marc Antoine (elle avait pour aïeule Antonia, fille de Marc Antoine et de l'une de ses cousines, Antonia) se remaria avec Juba II, puis une troisième fois avec Archélaos de Judée en 6 après J.-C., après la mort de Juba : or ce dernier ne mourut qu'en 24. Il est difficile d'avancer de beaucoup la date du mariage de Juba et de Glaphyra, s'il est vrai que Séléné disparut vers l'année 5. Donc, soit Josèphe se trompe du tout au tout, et ce mariage n'eut pas lieu, soit Josèphe a pris pour la mort de Juba ce qui était son divorce d'avec Glaphyra : dans ce cas, mariage et divorce se seraient succédé au cours d'un temps bref, l'année 5-6. On a cru lire sur une inscription d'Athènes les noms de Juba et de Glaphyra, mais le texte est très mutilé et le nom de Juba n'est qu'une restitution hypothétique (*IG*, II/III², 3434/8).

Juba reçut la citoyenneté romaine, un privilège largement concédé aux princes alliés de Rome à partir d'Auguste seulement car il n'avait pas cours à l'époque républicaine. Ses *tria nomina*, Caius Iulius Iuba, connus par l'intermédiaire du nom de ses affranchis, indiquent que son *patronus* fut soit Jules César soit Octave Auguste (il serait *Diui f [ilius]* sur une monnaie à la lecture douteuse : *CNNM*, 271) ; nous savons aussi qu'il fut duumvir honoraire et patron de *Carthago Noua* (*CNNM*, 397 ; *ILS*, 840) et de *Gades* (Fest. Av., *Ora mar.*, 277-283) une fonction qui ne pouvait être assumée que par des citoyens romains. Sa citoyenneté fut transmise à son fils, Caius Iulius Ptolemaeus, tandis que Séléné serait peut-être une Antonia, d'après le nom de son père. Il reçut, à l'image des jeunes Romains de l'aristocratie, une formation militaire puisque Auguste le fit participer à une campagne militaire, la guerre contre les Astures et les Cantabres, d'après la chronologie de Dion Cassius (51, 15, 6), en 26-25.

Plus sûre est la date de son avènement, connue indirectement par celle de sa mort : la durée de son règne est donnée par ses monnaies, 48 ans ; Tacite, de son côté, mentionne le roi en 23 de notre ère, mais décrit la reconnaissance de son fils par le sénat en 24 (*Ann.*, IV, 5 et 23, 24, 26). Juba II mourut donc fin 23 ou début 24, ce qui permet de fixer son accès au trône en 25 ou 24 avant notre ère :

la première date est retenue traditionnellement car elle correspond mieux à la chronologie de Dion Cassius. Il n'est pas impossible que la date du 1^{er} janvier ait été retenue par Juba II comme la date initiale du calendrier royal car l'ère provinciale débute au 1^{er} janvier 40 ; or, les gouverneurs conservaient habituellement le calendrier antérieur à l'annexion. Parmi les monnaies du roi, il en est une qui propose une double date, XLVIII et LV (C^{NNM}, 156bis) ; la première correspond à la durée de son règne (la 48^e année, soit en 24 de notre ère), la seconde, plus énigmatique, remonte à l'année 31 avant notre ère, peut-être une commémoration de la bataille d'*Actium* ou celle de la mort du roi Bogud, le souverain de Maurétanie occidentale, réfugié auprès de Marc Antoine et dont le fief avait été annexé par son rival Bocchus en 38 ; sa mort, à la bataille de Méthone, levait toute hypothèque sur la situation de la Maurétanie.

Juba eut pour titre officiel celui de *rex*, concédé par Auguste dès le début de son règne, comme l'attestent les monnaies et les inscriptions. Il s'accompagnait probablement du titre de *socius et amicus* qui consacrait le don du territoire et la loyauté de son souverain à Rome ; l'octroi des ornements triomphaux à la suite de l'aide apportée par Juba aux armées romaines contre les Gétules en 6 après J.-C., vint confirmer l'alliance originelle (C^{NNM}, 193-195). On ignore si la concession du titre royal fit l'objet d'une cérémonie à Rome, comme ce fut le cas pour plusieurs dynastes de l'Orient. Son épouse, Cléopâtre Séléné, est mentionnée sous le titre de *regina* aussi bien sur les monnaies qui l'associent à Juba II que sur les monnaies émises exclusivement en son nom. Il ne peut s'agir d'un titre donné par les Romains qui ne l'ont jamais attribué à une femme, même s'ils ont reconnu la souveraineté de certaines reines, en particulier celle de Cléopâtre VII d'Égypte. Ses privilèges, monétaires notamment, lui furent concédés par Juba II, sur le modèle des prérogatives dont quelques reines égyptiennes ou du Moyen-Orient avaient pu bénéficier ; ils donnent assurément un lustre réel au couple maurétanien, mais il est abusif de penser que Séléné était associée au pouvoir de son époux (comme le fut Ptolémée) ou que le royaume avait été partagé entre eux deux.

Le territoire qui revint à Juba II en 25 ne correspondait que très partiellement au royaume paternel. Ce dernier avait été démembré en 46, sa majeure partie devenant une nouvelle province, l'*Africa Nova* ; la région de *Cirta* qui avait échu à Sittius était à son tour intégrée à l'*Africa* (cf. *supra* « Juba I^{er} ») ; en revanche, la fraction occidentale du domaine de Massinissa II avait été placée sous le contrôle du puissant roi maure, Bocchus II, maître désormais d'un fief énorme s'étendant de l'Océan à l'*Ampsaga* (oued el-Kebir). Lorsque ce roi mourut, en 33, ne laissant aucun héritier et léguant peut-être son royaume à Octave, la Maurétanie resta dans une situation intermédiaire pendant plusieurs années : les conditions politiques se prêtaient mal à une annexion, d'autant que le pays connaissait à peine la présence romaine ; finalement, après l'avoir inscrite en 33 au nombre des provinces (DC., 48, 45, 3 ; 49, 43, 7), Auguste opta pour la solution du « protectorat », après des hésitations que pourrait attester la fondation de colonies de vétérans à date précoce au Maroc (mais pas avant les démobilisations de 30) : leur titulature ne mentionne que le nom *Iulia* (*Babba Campestris*/Ksar el Kebir ?, *Banasa*/Sidi Ali bou Djenoun, *Zilil*/Djar Jdid et *Tingi*/Tanger) contrairement aux colonies orientales, nommées *Iulia Augusta* (*Igilgili*/Dijjelli, *Saldæ*/Bejaïa, *Tupusuptu*/Tiklat, *Rusazus*/Azeffoun, *Rusguniae*/Cap Matifou, *Gumugu*/Koubba de Sidi Brahim, *Cartenna*/Ténès, *Zucchabar*/Miliana, *Aquae Calidae*/Hammam Righa), peut-être plus tardives de ce fait, mais ce critère de datation est loin d'être certain. Quoi qu'il en soit, Juba II devint roi d'un État nominalement indépendant, mais où l'installation massive de Romains, doublée de la proximité des provinces de l'Afrique et de la Bétique, limitait bien sûr toute liberté d'action. Les colonies étaient soustraites à l'autorité de Juba II et rattachées à la juridiction

des provinces proches, Bétique, Tarraconaise et Afrique. C'était probablement aussi le cas des *conuentus* de citoyens romains qui s'étaient formés dans certaines villes : les *Icositani*, juridiquement rattachés à *Ilici* (Elche) en Tarraconaise, devaient former un *conuentus* de citoyens Romains installés à *Icosium* (Alger), à moins que la cité n'ait été un municipe (Pline, *HN*, III, 19).

L'héritier de Juba I^{er} ne succédait donc pas exactement à son père, mais plutôt à l'ennemi de son père. En particulier, les Numides n'avaient jamais régné sur la Maurétanie occidentale qui ne revint à Juba II qu'en vertu de la volonté romaine. Une situation qui peut expliquer l'attention particulière que le roi prêta à cette zone puisqu'elle fit, de sa part, l'objet de spéculations mythologiques et de prospections (*cf. infra*). Pour ce qui est de l'extension du royaume, le problème porte sur la fraction du royaume paternel qu'il reçut en plus de la Maurétanie de Bocchus, très certainement un territoire peuplé de Gétules d'après un faisceau de sources qui lient la Maurétanie à la Gétulie : il ne saurait être question de toute la Gétulie, bien trop étendue, mais de lieux proches de l'*Ampsaga*, jadis englobés dans la petite vassalité de Massinissa II (*cf. supra* « Juba I^{er} »). Plus particulièrement, Pline l'Ancien (*HN*, V, 30) semble étendre au *flumen Nigris* (oued Djedi) la limite méridionale de la Gétulie maurétanienne et Ptolémée (IV, 2, 7, p. 609) situe en Maurétanie les villes de *Thuben/Thoubouna* (Tobna) et *Vescera* (Biskra), selon une délimitation ancienne qui devait les rattacher au royaume maurétanien avant qu'elles n'appartiennent à la Numidie romaine.

La connaissance des limites méridionales du royaume est ailleurs plus floue encore. Au Maroc, elle se déduit des réalités archéologiques autant que des sources littéraires qui s'intéressent surtout à la frange nord du royaume. On sait ainsi que Juba II étendait son autorité sur *Volubilis* (Ksar Faraoun), la dernière cité maure avant le domaine des nomades, notamment les *Autololes* situés entre *Sala* (Chella) et l'Atlas, mais il n'est pas sûr qu'il ait eu grand pouvoir ni sur *Sala*, très isolée du reste de la Tingitane par les marais de l'oued Sebou et du *Salat/Bou Regreb*, ni sur Essaouira où l'exploitation de la pourpre reprit néanmoins à son époque. En fait, l'avancée romaine aux lendemains de l'annexion était à l'exacte mesure de l'influence royale : le bassin du Sebou, longé de petits sites romains dessinant une voie d'accès entre *Volubilis* et *Thamusida* (Sidi Ali Ben Ahmed), en trace les limites. D'après Pline l'Ancien (*HN*, V, 17), qui insiste sur la disparition des Maurusiens au profit des Gétules, il semble que les deux derniers siècles avant notre ère aient été propices à l'intrusion de peuples nomades jusque dans le nord du Maroc ; mais la stabilité revenue avec la fin des guerres civiles et des conflits locaux permit la naissance ou le développement d'agglomérations notables dès l'époque de Juba II, tandis que les cités qui frappaient monnaie depuis le début du 1^{er} siècle avant notre ère continuaient d'affirmer leur identité et leur richesse.

L'instabilité qui affectait les limites méridionales du royaume fut presque constante pendant le règne de Juba II : elle donna lieu à plusieurs interventions d'importance inégale que l'on connaît par les textes et qui trouvent un écho dans les émissions monétaires du roi. Ces soulèvements se caractérisent par la présence récurrente de tribus gétules, auxquelles viennent s'agréger d'autres peuples ; ils se produisent toujours dans les mêmes régions, aux confins de la province d'Afrique et du royaume, de sorte qu'ils nécessitent, en certains cas, l'intervention simultanée des armées romaines et des armées maurétaniennes. La plupart de ces troubles n'obéissent pas à des projets concertés : il s'agit plutôt de poussées migratoires qui affectent les régions en cours de sédentarisation, là où les parcours traditionnels, notamment ceux qui relient les Chotts aux Syrtes, sont contrôlés ou entravés par l'installation de colons. L'hostilité traditionnelle des Gétules au pouvoir royal, associé désormais à celui des Romains, trouvait dans ces situations un champ de conflits toujours renouvelé.

Les premiers troubles importants dont on ait connaissance se déroulent en 22/21 et donnent lieu au triomphe du gouverneur d'Afrique, L. Sempronius Atratinus (*Inscr. It.*, XIII, 1, p. 571) ; on ignore si le conflit concernait les franges de la Maurétanie et si Juba II y prit part. Un an plus tard, éclata une guerre dont le vainqueur fut L. Cornelius Balbus, le successeur d'Atratinus : d'après les villes qui figurent dans la liste officielle du triomphe de Balbus, les troubles touchaient la région située au nord de l'oued Djedi, mais on ne saurait dire quelle fut leur extension vers le nord de la Maurétanie ; Balbus eut donc à intervenir dans la Gétulie maurétanienne, ainsi que plus à l'est, sur le territoire des Garamantes (Pline, *HN*, V, 35-38 ; DC., 55, 28, 4 ; *Inscr. It.*, XIII, 1, p. 87). L'insécurité continua jusqu'à un deuxième conflit, en 3 après J.-C., qui valut les honneurs triomphaux à Passienus Rufus (Vell. Paterc., II, 116, 2 ; *ILS*, 120), puis surtout la « guerre gétulique » où la présence des armées de Juba II est attestée pour la première fois aux côtés des légions de Cn. Cornelius Lentulus Cossus, en 6 (DC., 55, 28, 3-4 ; Vell. Paterc., *ibid.* ; Florus, II, 31 ; Orose, *Adu. Pag.*, VI, 21, 18 ; *IRT*, 301). La guerre semble avoir concerné deux théâtres des opérations, qui partiellement recoupent ceux de l'expédition de Balbus : l'un, vers l'est, mit aux prises les Romains avec les Musulames, une puissante tribu gétule, et les Gétules des Syrtes ; l'autre était situé à la frontière de la Maurétanie et de la province, dans cette région peuplée de Gétules et soumise à Juba I^{er} puis à Juba II : c'est cette rébellion tournée à la fois contre le roi et les Romains qui semble avoir été à l'origine de la guerre et qui nécessita l'intervention conjointe de Lentulus et de Juba II. À l'issue de la guerre, Lentulus y créa un cantonnement de Gétules (Orose, *ibid.*), dont la surveillance devait être en partie sous la responsabilité des Romains, limitant de fait le contrôle des rois sur cette région. Comme Lentulus, Juba reçut les insignes triomphaux qui figurent sur ses deniers (année 31 = 6 après notre ère : *CNNM*, n° 193-195) ; le type de la Victoire marchant sur une tête d'éléphant y paraît aussi, mais il est repris pour l'année 32 de son règne (7 après J.-C.), ce qui pourrait indiquer des succès dus en propre à l'armée royale ces années-là (*CNNM*, 196-201, denier et 282, bronze). La Victoire réapparaît quelques années plus tard, en 15/16 (*CNNM*, 283) : elle doit faire allusion à des troubles nouveaux, peut-être consécutifs à l'ouverture de la route *Ammaedara* (Haïdra)-*Capsa* (Gafsa)-*Tacape* (Gabès) qui avait eu lieu en 14 et qui déclencha, à partir de 17, un conflit majeur.

Traditionnellement appelée « guerre de Tacfarinas », du nom du chef africain qui menait la révolte, cette guerre réunissait en une vaste coalition des Maures, des Musulames et des Cinithiens, auxquels les Garamantes vinrent s'ajouter dans la dernière phase (Tacite, *Ann.*, II, 52 ; III, 20-21, 58 et 72-74 ; IV, 23-26 ; Vell. Paterc., II, 116 ; Florus, II, 31) : par « Maures », il faut entendre les habitants de la Maurétanie et non plus exclusivement les peuples de Maurétanie occidentale, selon un glissement sémantique sensible depuis l'époque de Bocchus l'Ancien ; si ces Maures étaient unis aux Musulames, une fraction puissante des Gétules, c'est que la coalition englobait des populations situées autour de l'*Ampsaga* et qui, pour certaines, avaient été à l'origine des conflits précédents ; de même, les Cinithiens (sans doute aussi des Gétules) étaient installés le long de la Petite Syrte, au sud-est de la province, là où les proconsuls avaient déjà eu à intervenir, et Balbus avait combattu, plus à l'est encore, les Garamantes. La guerre dura 8 ans, de 17 à 24, et nécessita quatre campagnes, en 17, 20, 21-23 et 24 : les trois premières furent sanctionnées par l'octroi des honneurs triomphaux aux différents proconsuls, alors que, pour la dernière campagne, l'empereur ne récompensa que Ptolémée en 24, écartant, pour complaire à Séjan, Dolabella qui pourtant avait mis un terme définitif à la guerre. Des bronzes et des deniers à la Victoire célèbrent les succès de 17 (*CNNM*, 202, 203, 284) et



Denier de Juba II.

de 23 (*CNNM*, 285-287) auxquels Juba II dut prendre une part active ; elle ne fut sans doute pas déterminante puisque l'empereur ne lui concéda pas les insignes triomphaux, pas plus que lors de l'expédition de Balbus. Il est d'ailleurs possible que l'octroi des insignes à la suite de la guerre gétulique ait eu aussi bien pour fonction de compenser la perte de la Gétulie maurétanienne que de récompenser le roi pour son aide.

Ces faits amènent à nuancer l'efficacité réelle de l'aide maurétanienne dans le dispositif de défense de la province ; ils permettent de mieux comprendre comment le pouvoir romain s'est peu à peu acheminé vers la constitution ultérieure d'une province de Numidie. Sans doute les armées de Juba étaient-elles composées, outre les unités africaines traditionnelles, de corps militaires armés et entraînés à la romaine : on sait qu'il avait créé des cohortes urbaines à *Iol Caesarea* (Cherchel) et à *Icosium* ; ceci permettait d'avoir recours à deux tactiques (combats « classiques » et guérilla), un avantage que Jugurtha et Juba I^{er} avaient déjà exploité, et qu'à leur suite, Tacfarinas sut reprendre.

Pour capitale, le roi choisit *Iol* (Cherchel), l'ancienne capitale de Micipsa, au cœur de la Maurétanie, la rebaptisant du nom de *Caesarea*, en l'honneur de son protecteur, selon une coutume qui allait se généraliser dans l'Empire. *Volubilis* (Ksar Faraoun), en Maurétanie occidentale, ne fut sans doute pas, comme on l'a pensé longtemps, la seconde capitale du royaume : ville notable et stratégique, à la limite des terres sédentarisées du royaume, elle accueillit peut-être le roi dans son voyage d'explorations vers les confins occidentaux de la Maurétanie, de même qu'elle avait dû jouer le rôle de résidence de passage à l'époque des rois maures antérieurs. Mais la différence d'intérêt qui signale le comportement de Juba vis-à-vis de *Iol-Caesarea*, sa capitale officielle, et de *Volubilis*, la cité des confins, rend improbable l'hypothèse de deux capitales pour le royaume. Enfin, la présence d'Aedemon à *Volubilis*, l'affranchi du roi Ptolémée, qui mena une révolte contre les Romains à la suite de l'exécution de son maître, n'est pas un argument suffisant pour doter *Volubilis* d'un statut particulier : la situation de la ville, proche de l'Atlas où Aedemon recruta une partie de ses troupes, explique qu'elle ait été, plus que toute autre cité, menacée par le mouvement. Les sources ne précisent d'ailleurs pas qu'un lien particulier existait entre Aedemon et *Volubilis* : on sait simplement que des combats violents s'y déroulèrent en 40 et que la population de la ville, menée par M. Valerius Bostar, se mobilisa contre Aedemon (Plinie, *HN*, V, 2 ; *DC.*, 60, 8, 6 ; *IAM*, lat, 448)

Le nom romanisé de ce notable, qui avait acquis la citoyenneté romaine comme plusieurs de ses concitoyens (sous Juba II ou son fils Ptolémée), est un exemple de la diffusion de la romanité dans tout le royaume. Les notables acquièrent la citoyenneté romaine non seulement à *Volubilis* (peut-être cité fédérée), mais aussi dans d'autres cités où se créent des groupements de citoyens romains dotés de structures prémunicipales : à *Icosium*, un *conuentus* ou un *municipe* (Pline, *HN*, III, 19) ; un *pagus Salutaris Silonensis* près de *Gunugu* (*ILS*, 6884), un autre à *Caesarea* (*CIL*, VIII, 9343) ; un *praesidium* cité sur une inscription d'*Oppidum Nouum* (Aïn Defla) pourrait être à l'origine de la déduction de vétérans commandée par Claude (texte bilingue, libyque, J.-B. Chabot, *RIL*, n° 870 et latin, E. Albertini, *BCTH*, 1925, p. CCXII-CCXVI et 1926, p. 75-76 ; Pline, *HN*, V, 20). Un *castellum Thudedensium*, entre *Tipasa* et *Aquae Calidae*, se voit concéder, par le roi Juba et en vertu d'un « serment » prêté au nom du Divin Auguste (ou « sur confirmation » du Divin Auguste ? *AE*, 1985, 972), un privilège fiscal exceptionnel assorti d'une confirmation de son territoire : une preuve que certaines communautés indigènes évoluaient dès Juba II vers une organisation municipale et avaient recours à un système juridique inspiré du modèle romain. Dans ces processus, l'influence des colonies est indéniable, mais il faut y voir aussi une conséquence de la sécurité retrouvée, ouvrant des marchés nouveaux aux commerçants italiens et espagnols : les importations de la céramique italienne puis gauloise viennent d'Espagne ou d'Italie, la pourpre, produite dans le sud du Maroc et les bassins de salaison visibles à *Lixus*, engagent la Maurétanie dans la sphère commerciale des Gaditains ; mais ces produits se développent aussi dans les officines de la côte méditerranéenne ; il faut y ajouter les céréales et la vigne qui font la richesse des cités maurétaniennes et figurent sur leur monnayage, et bien sûr les exportations de fauves, de bois précieux et d'esclaves. La romanisation du royaume est surtout visible dans les villes et leurs abords. Elle affecte le mode de vie traditionnel : Ph. Leveau a mis en évidence les transformations qui touchent à cette époque l'organisation des campagnes autour de *Iol-Caesarea* ; la floraison de petites agglomérations en Maurétanie occidentale en est aussi une conséquence.

La romanisation lente du royaume est un écho affaibli de la politique édilitaire très active de Juba dans sa capitale, connue par les sources archéologiques, les auteurs anciens se bornant à situer la ville sans jamais la décrire. Le roi agit à l'image des empereurs, des rois de l'Orient et des notables municipaux, tous se conformant au modèle social dominant depuis l'époque hellénistique, l'évergétisme. Juba II transforme complètement l'ancienne ville punico-libyque en une cité magnifique, où dominent la pierre et le marbre, organisée selon les principes urbanistiques et architecturaux du monde italien : le projet de la très vaste enceinte (370 ha environ), dont la construction elle-même ne peut être datée avec certitude de ce règne (elle remonte au I^{er} siècle de notre ère), a été fixé sans nul doute par Juba II, ainsi que plusieurs monuments et la trame des rues. L'ensemble de la ville est étagé sur les pentes qui dominent la mer : sur les hauteurs, les jardins et les domaines royaux (?) dont il n'a rien subsisté ; sur la plaine côtière, là où s'est étendue la ville coloniale, les bâtiments publics et privés constituent un centre monumental étendu, mais le palais n'a toujours pas été retrouvé (on le situe entre l'Esplanade et la Porte d'Alger). Le tracé urbain définit deux quartiers à l'orientation légèrement différente : le quartier occidental, proche du port et de son phare (38 m de hauteur et 18 m de circonférence) conçu à l'image de celui d'Alexandrie, est peut-être antérieur au quartier oriental, mais de peu car ce dernier connaît un plan régulier dès la fin du I^{er} siècle avant notre ère, et le théâtre, notamment, est construit dès le début du siècle suivant. Ce théâtre, d'inspiration italienne, est le seul monument à être daté avec certitude de l'époque jubéenne ; sa *cauea* offre un diamètre externe de 45 m. L'amphithéâtre, situé dans

le quartier occidental, est probablement aussi de cette époque ; comme le théâtre, il longe le *decumanus* qui aboutit à la Porte de Tipasa. L'amphithéâtre est de plan original car il décrit une ellipse proche des stades grecs (101 m de longueur sur 44 m de largeur) et la *cauea* est plus réduite que dans la conception italienne ; sous l'arène prenaient place des fosses et un système d'écoulement des eaux, ainsi qu'une herse ; à proximité, des cellules pour les fauves ou les gladiateurs, et une école de gladiateurs. La conception d'ensemble pourrait indiquer que l'édifice était plus utilisé pour des *uenationes* que pour des *munera*. L'aqueduc alimentait sans doute des édifices thermaux dès cette époque, mais qui n'ont pas été retrouvés (les thermes visibles à Cherchel sont difficilement datables, mais ne remontent pas à l'ère maurétanienne) ; il a été construit en deux phases : le premier tracé, très long, remonte sans doute à l'époque royale, du moins dans sa conception, car la mise en œuvre est datée du règne de Ptolémée ou des lendemains de l'annexion, tandis que le second tracé, qui faisait appel à une technique plus élaborée, est dû aux architectes du II^e siècle.

C'est à Cherchel que le nombre d'œuvres d'art de grande qualité est le plus important en Afrique du Nord après *Lepcis Magna*, mais toutes ne sauraient être attribuées à l'époque royale ; cependant, les connaissances en art de Juba II ont amené à attribuer à son règne la collation de la plupart d'entre elles, portraits de la famille impériale, statues de divinités, œuvres profanes et quelques-unes d'origine égyptienne. Elles donnent une idée de la riche collection artistique réunie à *Caesarea* pour décorer les monuments publics et le palais royal (une majorité fut retrouvée sous l'Esplanade actuelle, peut-être l'ancien site du palais) : les styles représentent les grandes écoles du passé grec – depuis l'époque archaïque jusqu'à l'époque hellénistique – ou les principes de l'art augustéen ; beaucoup étaient importées, mais d'autres étaient fabriquées sur place, par des artistes italiens ou grecs venus avec les architectes.

Le visage de Juba II nous est connu par plusieurs bustes trouvés, pour la plupart, à *Caesarea*, sauf deux qui furent découverts à *Sala* et à *Volubilis* en Maurétanie Tingitane ; en réalité, l'attribution de ces œuvres au roi maurétanien n'est pas certaine car les seuls éléments de datation sont les critères stylistiques. K. Fittschen les a classés en deux groupes, l'un du début du règne, l'autre daté des années 5/6, et deux œuvres semblent être posthumes. Le caractère idéalisé de ces bustes, surtout ceux du premier groupe, ne permet guère de se faire une idée exacte du roi, mais certains détails sont significatifs de l'orientation politique que suivait Juba II et se retrouvent sur ses effigies monétaires.

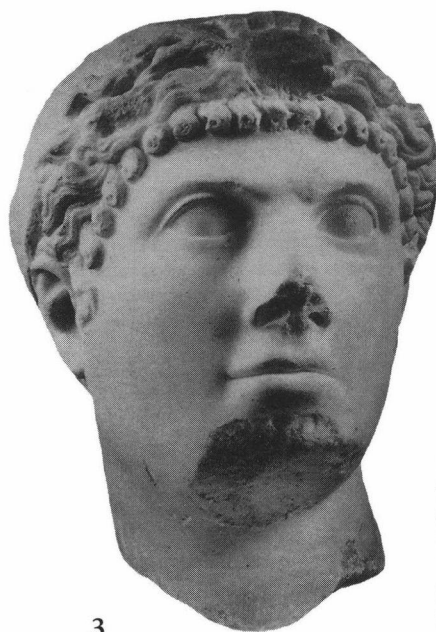
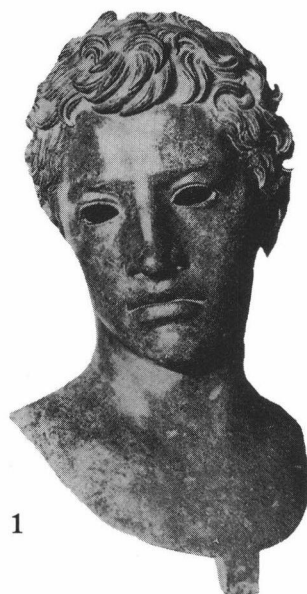
On remarque tout d'abord la disparition des éléments traditionnels numides, encore présents sur les effigies de Juba I^{er} : le visage est imberbe, à la mode romaine, les cheveux ne sont plus frisés, mais bouclés, selon les normes de l'esthétique gréco-romaine ; les caractères physiques africains n'apparaissent plus, et d'ailleurs affaiblis, que dans les portraits du premier groupe, notamment le très beau buste de *Volubilis* (considéré par certains comme un buste d'Hannibal ou de Massinissa). La coiffure royale comprend toujours le diadème, insigne de la monarchie hellénistique, et une frange dont les détails reproduisent l'évolution des portraits d'Octave Auguste, depuis le style de la période triumvirale jusqu'à celui qui définit la fin de son principat et le début de l'ère tibérienne. Sur de nombreuses monnaies, le roi se fait représenter coiffé de la léontè et flanqué de la massue d'Hercule. Cette identification à Hercule doit se comprendre en fonction de la très ancienne dévotion que les peuples africains avaient pour le dieu phénicien Melqart, identifié à Héraclès, mais recouvrant aussi une divinité libyque au nom inconnu. Juba II a repris à son compte la puissance évocatrice de cette figure divine qui, pour les Romains, avait été surtout un dieu de victoire, mais commençait, sous l'influence des idées augustéennes, à se charger d'une autre dimen-

sion : un héros de la civilisation, fondateur de villes et destructeur de monstres, dont la sphère d'action balayait les confins occidentaux de l'Empire. L'attention que Juba II portait à cette figure est sensible dans deux autres domaines et conforte ses prétentions à régner sur la Maurétanie occidentale : d'une part, le roi se constitue une généalogie mythique qui le rattache, ainsi que les autres dynasties africaines, au fils d'Hercule et de Tingè (l'éponyme de *Tingi*), Sophax, roi de Maurusie, qui aurait engendré Diodoros, père des Massyles et des Masae-syles (Jos., *AJ*, I, 15, 1 ; Plut., *Sert.*, 9, 4-5) ; d'autre part, c'est lui sans doute qui établit la géographie mythique liant les grandes cités de Maurétanie occidentale (*Tingi*, *Lixus*) à la geste héracléenne.

Les monnaies du roi offrent également un excellent panorama de ses projets politiques, d'autant que l'ensemble du monnayage est d'une qualité et d'une diversité remarquables. Le système pondéral s'aligne sur le modèle romain, basé sur le denier d'argent ; le roi avait le droit d'émettre un monnayage d'or, ce qui est un privilège rare dans l'Empire, concédé également aux rois du Bosphore cimmérien, mais avec le portrait et le nom de l'empereur, ce qui n'est pas le cas des monnaies maurétaniennes ; ces *aurei* n'étaient en réalité que des médailles à usage commémoratif. Les légendes étaient presque exclusivement rédigées en latin, sauf en de rares cas où l'on eut recours au grec (BACIAICCA KAEO-IIATRA ; IOBA BACIAE ; quelques dates sont en grec), non sans éviter les fautes, ce qui prouve que les graveurs ne connaissaient pas la langue. Les séries de bronze ne sont pas abondantes, sans doute parce que les numéraires antérieurs étaient encore en circulation et suffisaient aux transactions quotidiennes et parce que certaines cités maurétaniennes conservaient leur droit de monnayage.

L'atelier royal se trouvait à *Iol-Caesarea* qui avait, par ailleurs, son propre monnayage municipal, limité aux émissions de bronze, comme les autres cités du royaume ; l'influence du monnayage royal y est sensible, alors qu'ailleurs l'autonomie des cités était respectée, sauf à Semes/Shemesh dont une série monétaire comporte le nom du roi (monnaies issues peut-être du sanctuaire d'Hercule dont parle Pline, *HN*, XIX, 63, ou d'un temple du Soleil d'après le nom du pouvoir émetteur, Maqom Shemesh : *CNNM*, 396, bronze bilingue *REX IVBA* au droit/ *MKM SMS* en punique au revers). Les types monétaires que Juba II a retenus s'écartaient en majorité de ceux des villes qui privilégiaient les thèmes religieux ou économiques, très souvent communs aux cités ibériques.

Les types royaux sont au contraire très diversifiés car ils combinent plusieurs modèles politiques différents. Un premier groupe reprend des thèmes romains d'inspiration augustéenne (capricorne, gouvernail et globe, aigle, Victoire – mais juchée sur une tête d'éléphant, au lieu du globe ou de la proue –, insignes triomphaux, *cornucopia*, dauphin, autel ou temple du culte impérial) ; un deuxième groupe se réfère à un répertoire africain traditionnel, mais largement utilisé par les différents partis (numides, césariens, pompéiens) combattant en Afrique pendant les guerres civiles (*Africa*, lion, éléphant, effigie de Baal Ammon) ; un troisième groupe comprend des types isiaques, sans doute sous l'influence de la reine qui paraît sous les traits d'une Nouvelle Isis (*cf. infra*), et en lien avec l'*Isaeum* fondé autour du crocodile rapporté du Maroc (Pline, *HN*, V, 51) ; mais le succès de ce culte était général dans l'Empire et, de plus, les représentations de la déesse Isis, couronnée de fleurs et d'épis, sont bien proches de celles de Tanit ou encore des déesses de la fertilité qui paraissent sur les monnaies locales d'*Icosim/Icosium*, *Iol* et *Tingi*. Comme les thèmes nilotiques (crocodile, hippopotame, ibis) qui leur sont apparentés, ils soulignent à la fois l'origine prestigieuse de la reine et la relation naturelle et ancienne qui unissait entre elles les terres africaines. Nous avons vu plus haut le sens auquel se prêtaient



1. Buste de Juba II, type 1 de K. Fittschen :
trouvé à *Volubilis*, conservé au Musée
de Rabat, n° 146 (bronze ; H. 0,47 m).
Cliché de l'auteur, tiré de K. Fittschen,
1974, pl. 15a.

2. Buste de Juba II, type 2 de K. Fittschen :
trouvé en Italie, conservé à la Ny Carlsberg
Glyptothek de Copenhague, n° 452
(copie en gypse d'un buste de marbre ;
H. 0,45 m). Cliché de l'auteur,
tiré de K. Fittschen, 1974, pl. 19b.

3. Buste d'une reine
(Cléopâtre VII ou Cléopâtre-Séléné ?) :
trouvé à Cherchel et conservé au Musée
de Cherchel, n° 31
(marbre de Paros ? H. 0,31 m).
Cliché de l'auteur,
tiré de *Die Numider*, pl. 74.

les effigies héracléennes de Juba II, que viennent compléter quelques revers évoquant les attributs d'Hercule. L'ensemble de son monnayage a ceci de caractéristique qu'il mêle les références historiques et culturelles qui font la trame de l'histoire africaine. Loin de revendiquer une indépendance illusoire, les thèmes égyptiens doivent se concevoir en complément des thèmes romains ou africains : le roi entendait se situer au confluent de cultures dont il revendiquait la richesse, dans le cadre d'un Empire romain qui l'avait fait maître d'une Maurétanie unifiée et l'époux de la dernière princesse égyptienne après le chaos des guerres civiles.

Plusieurs séries de deniers témoignent de l'existence d'un culte impérial organisé à *Caesarea* selon des formes rituelles qui obéissaient, en partie seulement, aux directives qu'Auguste avait dictées pour l'Occident. Les types retenus sont les suivants : un autel orné d'une guirlande ou d'une couronne et flanqué de deux lauriers (légende *LVCVS AVGVSTI*, *CNNM*, 157-161), daté de 6 après J.-C. ; une variante non datée associe à l'autel un *uraeus* coiffé d'un croissant (*CNNM*, 162-165) ; un temple distyle (légende *AVGVSTI*, *CNNM*, 144-152) daté de 5-7, 11 et 16-19 après J.-C. ; un temple tétrastyle (*AVGVSTI*, *CNNM*, 153-156 et 156bis, comportant la double date, 48^e année et 55^e année : cf. *supra*). Il existait donc à *Caesarea* un temple ainsi qu'un *lucus* où s'élevait un autel ; les lauriers et la couronne rappellent les ornements qu'Auguste reçut en janvier 27 avant notre ère ; le temple devait être unique en dépit de sa double représentation, un phénomène fréquent dans les monnayages qui ne figurent pas les édifices avec réalisme ; il est impossible de savoir si les deniers de Juba II reproduisent deux étapes de la construction du temple (et les bronzes de son fils, au temple hexastyle, une troisième étape : *CNNM*, 464), mais on a observé que le temple distyle était semblable aux monnaies romaines figurant la *Curia Iulia*, dédiée le 28 août 29. Sur une autre série, on voit une couronne de chêne entourant la légende *CAESAREA* ou *CAIS* (transcription du grec KAISAREA ? *CNNM*, 227-235), peut-être une commémoration de jeux césaréens institués en 5-6, mais l'hypothèse reste fragile. En somme, les lieux et les rituels sont calqués sur les normes italiennes, mais l'absence de la déesse *Roma* apparente le culte de Maurétanie aux formes orientales du culte impérial où l'héroïsation du prince est dans la continuité des traditions hellénistiques.

Simultanément, se développe un culte royal qui est en rupture avec celui des souverains numides, centré sur le culte funéraire et allant, dans le cas de Micipsa, jusqu'à une divinisation du souverain défunt. On n'a aucune trace d'une divinisation de Juba II, ni de son vivant ni après sa mort : ses effigies héracléennes ne signifient pas que le roi était identifié au dieu, simplement qu'il revendiquait des qualités spécifiques à Hercule. D'autres sources renvoient à un système de correspondances entre le couple royal, des divinités importantes et le couple impérial Auguste-Livie : ainsi, une monnaie comporte au droit la tête de Baal Ammon/Hammon associée à la légende *REX IVBA*, tandis qu'au revers figure une déesse assise exaltant Séléné sous les traits d'une déesse de fertilité (*CNNM*, 355-356). Or, ces figurations sont bien proches de monnaies émises à *Pax Iulia* (Beja) en Lusitanie ou dans diverses villes de Proconsulaire : la série espagnole comporte l'effigie d'Octave et au revers une déesse ressemblant beaucoup à celle du bronze maurétanien (D.A. Delgado, *Nuevo método de clasificación de las medallas autónomas de España*, Séville, 1871-1873, pl. LXVI, n° 1-2) ; à *Thapsus* (Rass Dimas), Livie est figurée sous les traits de déesses adorées en Afrique (Junon/Tanit/Isis) et à Hadrumète, les compétences de Baal Hammon sont prêtées à Octave Auguste (L. Müller, *Numismatique de l'ancienne Afrique*, II, p. 47, n° 12-14 et p. 52, n° 29). Visiblement, Juba II et Séléné ont repris à leur compte des interprétations qui, dans les provinces limitrophes, concernaient

l'empereur ; certaines avaient des antécédents numides, ainsi un bronze de Juba I^{er}, au type de Baal Hammon (CNM, 90) que les ateliers de l'Interrègne en Maurétanie avaient déjà réutilisé pour le compte d'Octave (CNM, 123).

Au-delà de ces spéculations religieuses dont on ignore si elles ont débouché sur un culte officiel, peut-être organisé autour de l'*Isaeum* à *Caesarea*, deux dédicaces adressées au roi Ptolémée laissent supposer qu'un culte royal d'une autre facture s'est mis en place au moins à la fin du règne de Juba II ; ses formes paraissent très proches du culte impérial qu'Auguste avait préconisé pour lui-même à Rome. L'une d'elle, adressée *genio Ptolemaei* (CIL, VIII, 9342), peut aussi bien renvoyer à un culte officiel qu'être l'expression d'une dévotion personnelle, celle d'un citoyen romain ou d'un Africain romanisé faisant du roi le protecteur par excellence du royaume ; elle rappelle la dédicace adressée à Juba et à Ptolémée « patrons », qui indique aussi la diffusion des mentalités romaines dans la capitale (CIL, VIII, 20977). Le second texte invoque le dieu Saturne *pro salute regi Ptolemaei* (AE, 1938, 149) et semble faire allusion à des vœux décennaux qui ne peuvent avoir eu lieu qu'en 29-30 puisque le roi fut arrêté et exécuté en 39-40 ; ces jeux auraient donc été instaurés sous le règne de Juba II, en 19, première année régnale de Ptolémée, quand il fut associé à son père. À cet égard, il faut encore mentionner une petite tête de Juba, trouvée à *Sala* (Chella) en Maurétanie Tingitane : l'usure étonnante du côté droit pourrait indiquer qu'il s'agit d'un objet rituel usé par des gestes de vénération. La permanence d'un culte séculaire à l'égard de Juba II semble attesté dans les sources chrétiennes : si ces auteurs n'ont pas confondu le roi et le dieu topique Juba (cf. *supra*), c'est qu'ils connaissaient la dévotion ancienne qui s'attachait au roi.

Dernière pièce à ajouter au dossier : une dédicace de Cherchel, adressée à Vénus, mentionne l'offrande de statues de Juba II et de Ptolémée assorties d'insignes qui doivent être ceux du triomphe que les deux rois ont successivement reçus ; l'ensemble est dédié par un Sergius Sulpicius, que l'on suppose être (malgré la différence des prénoms) Seruius Sulpicius Galba, le futur empereur, proconsul d'Afrique *extra sortem* sous Claude, chargé de réprimer des révoltes en 44-46 (AE, 1966, 595 = AE, 1980, 961). Même s'il ne s'agit que d'un simple particulier, il est intéressant de noter que l'exécution de Ptolémée n'a pas terni le souvenir des rois de Maurétanie dans les mémoires, et qu'ils restaient liés à l'ordre romain auquel ils avaient activement participé ; il est possible qu'une même *pietas* ait associé en ces régions Romains et Maurétaniens autour des rois défunts et des empereurs, leurs patrons éminents. Ce monument est un écho de pratiques qui avaient cours du vivant même de Juba : le *pagus* de *Caesarea* élevait un groupe de statues représentant le roi et la reine (identifiée ou associée à une déesse *Bona Magna*) à l'occasion d'une victoire (CIL, VIII, 9343).

Juba II semble avoir été inséré à plusieurs titres dans le système des clientèles romaines : aux empereurs, il faut en effet ajouter deux grandes familles qui paraissent avoir eu des relations étroites avec lui ou son fils. Au lendemain de la guerre gétulique de 6 après notre ère, Cn. Cornelius Lentulus Cossus est peut-être devenu le patron de Juba : leurs fils respectifs, Gaetulicus et Ptolémée, disparaissent tous deux sur ordre de Caligula à même époque, Gaetulicus en octobre 1939, Ptolémée fin 39 ou début 40 ; le premier avait fomenté une conjuration à laquelle le second a pu s'associer, apportant la caution de son nom et de sa position dynastique (cousin de l'empereur par sa mère Cléopâtre Séléné). L'autre famille proche est celle de Galba : outre le monument dédié déjà cité, il faut évoquer la dédicace adressée à Ptolémée, trouvée à *Terracina*, l'une des résidences familiales de Galba (AE, 1986, 124). Or, le grand-père de Galba, C. Sulpicius Galba, était un érudit (Plut., *Rom.*, 17) que Juba ne manquait sûrement pas de connaître et de fréquenter.

Juba II est en effet surtout connu dans l'antiquité pour être un lettré et un érudit, et il est très souvent cité à ce titre dans les sources anciennes (les fragments de son œuvre sont réunis dans C. et Th. Müller [éds], *Fragmenta Historicorum Graecorum*, Paris, 1841-1884, p. 465-484). Pline l'Ancien (*HN*, V, 16, 2) considère que « sa réputation de savant est encore plus mémorable que son règne » et Plutarque (*César*, 55) voit en lui un très grand historien grec. Il avait lui-même réuni une bibliothèque dans la tradition des rois hellénistiques : on sait ainsi que des escrocs lui vendirent de faux livres de Pythagore (Elias, *Commentaria in Aristot. Graeca*, XVIII, 1, Berlin, 1900, p. 128). Il écrivait, semble-t-il, exclusivement en grec, la langue de la culture en son temps, et ses sujets d'intérêts étaient très variés : philologie, théâtre, poésie, peinture, mais il rédigea aussi une *Histoire de Rome*, une autre sur les Assyriens, ainsi que des *Arabica* qu'il dédia au jeune prince Caius, le petit-fils d'Auguste ; il traita des réalités africaines dans deux ouvrages, les *Libyca* et un traité sur les *Errances d'Hannon*. Pour ces derniers, il puisa ses informations sans doute dans des documents anciens, les *libri punici*, hérités de son grand-père Hiempsal (Sall., *Jug.*, 17, 7 ; Pline, *HN*, XVIII, 22 : le sénat les confie aux rois africains après la chute de Carthage) et peut-être rédigés par lui (ou traduits en grec) à partir d'une tradition ancienne. Il s'appuyait aussi sur le résultat d'explorations envoyées dans l'Atlas, en quête des sources du Nil, et aux îles Canaries (Pline, *HN*, V, 51-53 et VI, 202) ; de l'une de ces expéditions, il ramena un crocodile, signe à ses yeux que le Nil prenait bien sa source en Maurétanie.

On pense que ses connaissances lui ont valu d'être associé, à deux reprises, à de grands projets d'Auguste : l'élaboration de la carte d'Agrippa et de ses *Commentarii*, qui est une synthèse des connaissances géographiques et ethnographiques du temps, pourrait s'être appuyée, en ce qui concerne la description de la Maurétanie occidentale, sur une liste des villes rédigée en grec par le roi Juba II ; il participa aussi, avec un autre géographe, Isidore de Charax, à la préparation de la campagne de Caius César contre les Arabes de la mer Rouge en 1 après J.-C. (Pline, *HN*, VI, 136 et 141).

On ignore s'il voyagea en Grèce où il mena certainement une politique évergétique active, comme l'attestent plusieurs actes honorifiques à son égard ou à l'égard de son fils : le gymnase de Ptolémée II Philadelphe à Athènes comportait une statue de Juba II (Pausanias, I, 17, 2 ; *IG*, II/III², 3436), d'autres furent élevées à Athènes et à Xanthos en l'honneur de son fils (*IG*, II/III², 3445 ; *IGR*, III, 612) dont le passage à Soura est rappelé sur une dédicace (*B. Ep.*, 1963, 253). Ce philhellénisme allait de pair avec l'éducation des jeunes Romains ; il s'inscrivait aussi dans la tradition de la royauté numide depuis Massinissa. Mais il faut observer que la pratique du latin l'emportait largement dans le royaume, y compris au sein de la capitale et de la cour royale : les inscriptions rédigées en grec y sont très rares, les tombeaux des affranchis royaux n'ont offert à ce jour, à deux exceptions près, que des dédicaces funéraires en latin, et leur architecture est identique à celle des colombaires italiens. Les fonctions des familiers du roi (*cubicularius*, *nutrix*, *mima*, *cellarius* etc) apparentent l'organisation de la cour royale à la maison des nobles romains et notamment à celle des empereurs : notons en particulier l'existence à *Iol Caesarea* de gardes du corps et d'une *cohors urbana* (*CIL*, VIII, 21068 ; *AE*, 1976, 750 ; *AE*, 1976, 741 = *AE*, 1979, 683) et, à *Icosium*, d'une *cohors Iuliana*. Enfin, on perçoit des échanges entre la cour maurétanienne et la cour impériale : le médecin de Juba II, Euphorbe, qui donna son nom à une plante nouvelle, était le frère du médecin d'Auguste, Antonius Musa (Pline, *HN*, V, 16 ; XXV, 77) ; un ancien esclave royal passa à la maison impériale, peut-être en vertu du testament de Juba (*CIL*, VI, 9046) ; d'autres, qui furent enterrés en Italie, durent faire l'objet de transferts vers des maisons

romaines, de même que Anterus Vedianus Molpus venait sans doute des biens légués à Auguste par Vedius Pollion (*ILS*, 5238).

La succession de Juba II se fit sans aucune difficulté : le roi avait préparé l'avènement de son fils Ptolémée en l'associant à son pouvoir dès 19 et en choisissant avec insistance des thèmes monétaires d'inspiration dynastique (effigies du roi au droit et de son fils au revers : *CNNM*, 375-387). L'empereur reconnut officiellement la royauté de Ptolémée en lui octroyant dès 24 les insignes triomphaux ainsi que les titres qui avaient été ceux de son père et qui consacraient son pouvoir local, *rex, socius et amicus* (Tac., *Ann.*, IV, 24-26).

BIBLIOGRAPHIE

- AKERRAZ A, BROUQUIER-REDDÉ V., LENOIR E., « Nouvelles découvertes dans le bassin du Sebou. 1 L'occupation antique de la plaine du Gharb », dans *Actes du 118^e Congrès national des Sociétés Savantes, VI^e colloque international sur l'Histoire et l'Archéologie de l'Afrique du Nord (Pau, oct. 1993)*, 1995, p. 235-297.
- ALEXANDROPOULOS J., *Les monnaies de l'Afrique antique, 400 avant J.-C. - 40 après J.-C.*, Toulouse, 2000.
- BERTRANDY F., « Remarques sur l'origine romaine du monnayage en bronze et en argent de Juba I^{er}, roi de Numidie », *BCTH*, n.s., 12-14 (1976-1978), 1980, p. 9-22.
- BERTRANDY F., « À propos du cavalier de Simitthu (Chemtou) », *AA*, 22, 1986, p. 57-91.
- G. CAMPS, *Berbères. Aux marges de l'Histoire*, Toulouse, 1980.
- G. CAMPS, « Les derniers rois numides : Massinissa II et Arabion », *BCTH*, 1981, p. 303-311.
- COLTELLONI-TRANNOY M., *Le royaume de Maurétanie sous Juba II et Ptolémée (25 avant J.-C.-40 après J.-C.)*, Paris, 1997.
- COLTELLONI-TRANNOY M., « Les liens de clientèle en Afrique du Nord, du II^e siècle avant J.-C. jusqu'au début du principat », *BCTHS*, n.s., 24, 1997, p. 59-82.
- COLTELLONI-TRANNOY M., « Les représentations de l'Africa dans les monnayages africains et romains à l'époque républicaine », *Numismatique, langues, écriture et arts du livre, spécificités des arts figurés, Actes du VII^e colloque international sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord*, Nice, 1996, Paris, 1999, p. 67-91.
- COLTELLONI-TRANNOY M., « Hercule en Maurétanie : mythe et géographie au début des principat », in C. Briand-Ponsart et S. Croguiez (éd.), *L'Afrique du Nord antique et médiévale. Mémoire, identité et imaginaire*, Rouen, 2002, p. 41-57.
- DESANGES J., « Les territoires gétules de Juba II », *REA*, LXVI, 1964, p. 33-47.
- DESANGES J., « L'Afrique romaine et libyco-berbère », dans Cl. Nicolet, *Rome et la conquête du monde méditerranéen, II. La genèse de l'Empire*, Paris (Nouvelle Clio, 8 bis), 1978, p. 627-657.
- DESANGES J., *Plinie l'Ancien, Histoire Naturelle, livre V, 1-46 (l'Afrique du Nord)*. « Édition du texte, traduction et commentaire », Paris, 1980.
- DESANGES J., « L'hellénisme dans le royaume protégé de Maurétanie », *BCTH*, 20-21 (1984-1985), 1989, p. 53-61.
- DESANGES J., « Gétules », *Encyclopédie berbère*, XX, 1998, p. 3063-3065.
- FITTSCHEN K., « Bildnisse numidischer Könige », in H.G. Horn et C.B. Rüger (éds), *Die Numider. Reiter und Könige nördlich der Sahara. À propos d'une exposition du Rheinisches Landesmuseum de Bonn*, Bonn (Rheinland Verlag), 1979.
- GSELL St., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. 7 et 8, Paris, 1913-1928.
- Juba, *RE*, 9, 1916, col 2381-2384 (Lenschau) et Juba II, *ibid.*, col 2384-2395 (F. Jacoby).
- LASSÈRE J.-M., *Onomastica Africana I-IV*, *AA*, 13, 1979, p. 227-234.
- LEVEAU Ph., *Caesarea de Maurétanie, une ville romaine et ses campagnes*, Rome (Collection de l'École française de Rome, 70) 1984.
- MAZARD J., *Corpus Nummorum Numidiae Mauretaniaeque*, Paris, 1955 (= *CNNM*).

PONSICH M. et TARRADELL M., *Garum et industries antiques de salaison dans la Méditerranée occidentale*, Paris (Bibliothèque des Hautes Études hispaniques, XXXVI), 1965.
R. REBUFFAT, *Romana arma primum Claudio principe in Mauretania bellauere*, dans Y. Bur-
nand, Y. LE BOHEC J., Martin J.-P. (éds), *Claude de Lyon, empereur romain. Actes du col-
loque Paris-Nancy-Lyon, nov. 1992*, Paris, 1997, p. 277-320 (cf. p. 308-313).

M. COLTELLONI-TRANNOY

*NDLR : Les illustrations de la notice « Juba », reprises de l'ouvrage de Michèle Coltelloni-
Trannoy (1997), ont pu être reproduites grâce à l'aide technique et à l'autorisation de la
Rédaction d'Antiquités Africaines (Aix-en-Provence) que nous tenons à remercier très vivement.*

Achevé d'imprimer en septembre 2003
par l'Imprimerie France Quercy - Cahors
N° d'impression : 32248
Dépôt légal à parution.
Imprimé en UE.



9 782744 904240

ISBN 2-7449-0424-4